

LIBRAIRIE
JACQUES LECHEVALIER

23, Rue Racine, PARIS VI.

HARVARD UNIVERSITY



LIBRARY OF THE MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY

GIFT OF
GLOVER M. ALLEN



3 2044 072 198 559

~~P - Walviset~~

2nd copy

HISTOIRE
DES PÊCHES,
DES DÉCOUVERTES
ET DES
ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS
DANS LES MERS DU NORD.
TOME SECOND.

MÉTIER

DES PÊCHES

DES DÉCOUVERTES

ET DES

ÉTABLISSEMENTS DES HOLLANDOIS

DANS LES MERS DU NORD.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DES PÊCHES,
DES DÉCOUVERTES

ET DES

ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS
DANS LES MERS DU NORD;

*OUVRAGE traduit du Hollandois par les soins du
Gouvernement, enrichi de Notes, & orné de Cartes
& de Figures à l'usage des Navigateurs & des Amateurs
de l'Histoire Naturelle.*

PAR LE C. BERNARD DE RESTE.

TOME SECOND.



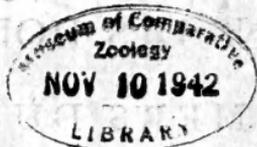
A PARIS,

Chez la V^e. NYON, Libraire, rue du Jardinnet, n^o. 2.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

J. A. M.

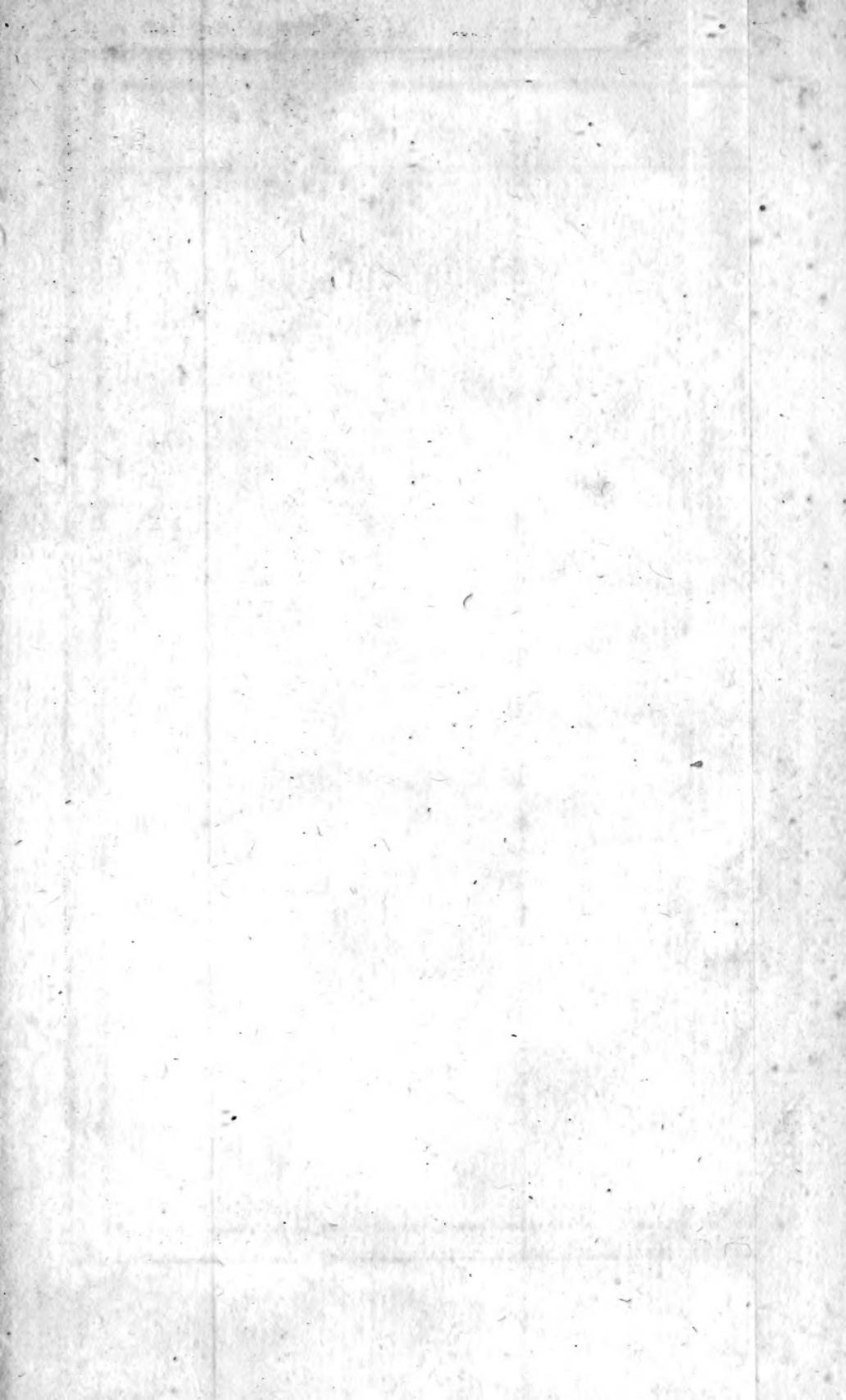
E. M. Allen



A. PARIS

AMERICAN MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY

AMERICAN MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY

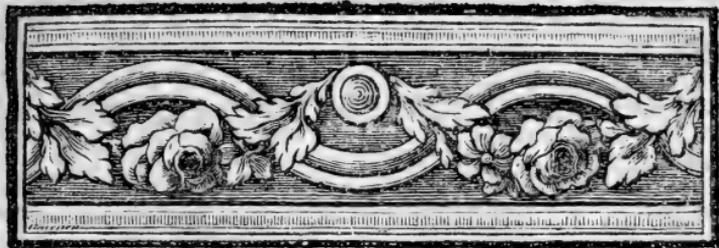




**NOUVELLE CARTE
D'ISLANDE.**

Milles d'Allemagne, 15 au degré.
Premier Méridien tiré par
le P. de Cassini.

Made with the COMPTON
Zonograph
NOV 10 1942
C. 1112



HISTOIRE
DES PÊCHES
DANS LES MERS DU NORD.

*DISSERTATION HISTORIQUE sur
l'ISLANDE, la LAPONIE, NORDLAND,
FINMARKEN & la SAMOYEDE, pour
servir d'Introduction à l'Histoire du
GROENLAND.*

DE L'ISLANDE.

EN vain chercheroit-on à dévoiler les
secrets les plus cachés de la nature ;
en vain se flatteroit-on de découvrir
l'immensité & la variété de ses richesses,

Tome II.

A

2 HISTOIRE DES PÊCHES

sans une connoissance assez exacte des peuples qui conservent encore la physionomie & le caractère de l'homme, sortant, pour ainsi dire, des mains du Créateur. Les Islandois & quelques autres peuples plus voisins du pôle du Nord, ont encore aujourd'hui des traits frappans avec l'homme dans son premier état : les recherches sur leur histoire particulière, sur leurs mœurs, sur leurs usages, sur leur vie privée & sociale, sur leur religion, doivent donc contribuer à nous faire apprécier, avec quelque certitude, les progrès des connoissances humaines & les avantages de l'état social chez les peuples les plus policés.

L'Islande n'a pas encore été assez généralement connue, & elle ne l'est pas parfaitement sous le point de vue sous lequel je vais la présenter. Il existe peu de relations exactes de cette contrée ; tous les voyageurs se sont bornés uniquement à décrire ses côtes, & les cimes des montagnes de glace dont cette île est hérissée ; d'après sa position sur le

globe, & l'aspect hideux de son sol, ils ont conclu avec raison, que le climat y est excessivement rigoureux.

Cette île est située entre le 63^{me} & 67^{me} degré de latitude septentrionale (1); elle a cent trente milles communs d'Allemagne, dans sa plus grande longueur, sur soixante-dix de largeur, de l'est à l'ouest, (124 & 80 lieues de France); elle est à la distance de 35 lieues marines du *Groenland*: celui-ci est inabordable du côté le plus près de l'Islande; les rochers & les glaces y mettent un obstacle insurmontable, ce qui rend le trajet de l'un à l'autre beaucoup plus long.

On ne fait où placer la véritable époque de la découverte de l'Islande. Quelques écrivains ont avancé qu'elle étoit connue avant les premières années de l'ère chrétienne; mais il faut les en croire sur parole, car ils n'en donnent aucune preuve.

(1) Il est plus probable que son extrémité au Nord-ouest entre dans le 68^{me} degré, si nous en jugeons par une nouvelle carte, faite en 1771, par MM. *Erichsen* & *Schonning*; cette carte passe pour être la plus exacte.

4 HISTOIRE DES PÊCHES

L'Histoire de la Colonisation de l'Islande (LANDNAMA-BOK), édition de Copenhague, 1774, nous apprend que cette Isle a été peuplée, pour la première fois, par des *Irlandois*, des *Écossois* & des *Norvégiens*, sous le règne d'Alfred & d'Édouard son fils, Rois d'Angleterre. On lit aussi dans la Préface de cette Histoire, que *Bede*, mort en 735, a parlé de l'Islande, sous le nom de *Thule*. D'autres historiens fixent la découverte de l'Islande à l'année 798; ils en font l'honneur à un certain *Nadocus*, qui lui donna le nom de *Sneeland*, (pays de neige). Les Suédois s'en attribuent la gloire & soutiennent qu'un de leurs compatriotes, nommé *Gardanus*, est le premier qui ait reconnu l'Islande, & qui y ait abordé.

M. *Troil*, Suédois, Évêque de *Linköeping*, auteur des *Lettres sur l'Islande* (1),

(1) Ces Lettres ont été traduites en français, par M. *Lindblom*, Secrétaire & Interprète du Roi au Département des Affaires étrangères; l'édition de ces Lettres est de 1781.

dit simplement que cette Isle a reçu ses premiers habitans au IX^{me} siècle ; qu'elle fut peuplée alors par des *Norvégiens* & des *Suédois* émigrans. Les *Sagas* (1) Islandaises assurent que ces *Norvégiens* & *Suédois*, trouvèrent l'Isle déjà habitée à leur arrivée, & qu'ils ne furent que des usurpateurs. Le *Landnama - Bok* attribue la cause de cette invasion à un certain *Naddor*, fameux pirate, qui fut jeté par le vent sur les côtes d'Islande en 861, en revenant de Norvège à l'Isle de *Ferroé* : après un court séjour, il en remit à la voile, & vanta si fort le pays découvert par lui, qu'il donna envie à un Suédois entreprenant, (*Gardez Suafarson*), d'aller chercher ce pays, où il arriva en effet en 864 (2).

MM. *Anderson* & *Horrebow* font les

(1) *Saga*, mot islandois, signifie monument de l'ancienne Histoire ; il y en a de purement historiques, & d'autres qui ne sont que la Fable écrite dans un style figuré.

(2) Voyez les Lettres sur l'Islande, pag. 45 & suivantes, jusqu'à la page 51.

6 HISTOIRE DES PÊCHES

premiers qui aient donné une description un peu détaillée de l'Islande; on n'avoit, avant eux, qu'une connoissance très-superficielle de cette Isle : M. *Kerguelen* de *Tremarec* a rectifié les descriptions d'*Anderfon* & d'*Horrebou*, & nous lui devons de nouveaux détails sur cette contrée.

Toute l'Isle est coupée par des chaînes de montagnes & de rochers escarpés qui se croisent en tous les sens, dans une projection assez régulière; la plupart de ces montagnes sont couvertes de neige; les sommets en sont glacés; on les prendroit de loin pour d'énormes cristaux: un voyageur ordinaire en trouve l'aspect peu flatteur; celui, au contraire, qui est entraîné par le desir d'étudier la nature dans les endroits où elle paroît la plus sauvage, y trouve abondamment de quoi s'instruire; le Naturaliste y exerce ses talens avec avantage, surtout en examinant attentivement le voisinage & les débris des volcans, dont l'effet terrible lui offre presque dans

toute l'Isle, les traces de ces fournaïses effroyables. L'*Hécla*, qui ne le cède ni à l'*Etna*, ni au *Vésuve*, est le volcan le plus renommé de l'*Islande* (1). Les montagnes n'y sont pas susceptibles de culture; on n'y voit pas une seule habitation; la très-grande partie n'offre que des volcans plus ou moins redoutables. L'intérieur de l'Isle n'offre pas cependant par-tout un vaste désert absolument dépeuplé & inculte; les vallées & les petits vallons, entre les chaînes de rochers, donnent le spectacle d'un assez grand nombre d'habitations; & comme ces plaines fournissent d'abondans pâturages, on y trouve de grands propriétaires, qui afferment leurs prairies pour un certain nombre de vaches, de chevaux & de moutons, fixé par le bail, sous une redevance convenue : on y trouve

(1) J'en parlerai plus amplement d'après les observations de MM. *Troil*, *Banks* & *Solander*, que l'Auteur Hollandois a suivi; il n'a même fait que traduire littéralement leur description, dans presque tout ce que ce voyageur ont rapporté du sol de l'Islande.

quelques collines couvertes de petits arbrisseaux, qu'on soigne pour le chauffage; mais on n'y cultive que très-peu de jardins potagers; les légumes y viennent très-difficilement, & on ne voit pas un seul arbre fruitier dans toute l'Isle; les tempêtes & les ouragans, très-fréquens en Islande, sont un obstacle insurmontable à leur croissance: on a essayé inutilement de planter des pins & des sapins; parvenus à la hauteur de deux pieds, les tiges en ont été desséchées, & le petit arbre s'est lui-même bientôt séché sur pied.

On ne peut cependant pas révoquer en doute, qu'il n'y ait eu anciennement en Islande, des bois de haute futaie, & d'une étendue assez considérable; outre que le fait est constant par la tradition, & qu'il est attesté par le *Landnama-Bok*, les gros troncs & les racines qu'on arrache aujourd'hui dans les marais desséchés, en forment une démonstration complète. Le *Suturbrand* fournit aux Islandois, un charbon excellent pour travailler

leur fer ; ils le préfèrent à tout autre. Le *Suturbrand* est un bois qui se conserve par couches dans les terres humides, il se met en poudre lorsqu'il est exposé en plein air (1).

Le très-grand nombre des habitans se sont établis à peu de distance des côtes & sur le rivage de la mer ; il n'y a ni ville, ni village dans toute l'étendue de l'Isle ; chaque père de famille occupe une seule habitation, & ne forme qu'un seul ménage avec tous ses enfans, ses domestiques & les ouvriers qu'il occupe ; son fermier habite aussi sous le même toit.

Un pays aussi montueux que l'Islande, n'est pas susceptible de grands chemins & de bonnes routes ; il est très-difficile, très-pénible, &, à certains égards, très-dangereux d'y voyager : l'usage des voitures, des charrettes & des traîneaux y est

(1) J'aurois pu entrer dans des plus grands détails à ce sujet ; je les ai cru inutiles, puisque tout ce que j'aurois pu en dire, se trouve dans la onzième lettre sur l'Islande, pag. 25 & suivantes.

inconnu, parce qu'il y est impraticable; la seule ressource pour un voyageur, c'est le cheval, mais encore faut-il renoncer à s'en servir dans certains endroits de l'Isle, où cet animal ne sauroit se soutenir en marchant; il faut se résoudre à voyager à pied la plupart du temps. Il seroit inutile de pratiquer des chemins & des routes en Islande; on ne seroit pas assuré de retrouver, au bout d'un an, ceux qu'on auroit tracés ou commencés; la gelée y fend quelquefois les rochers les plus durs; alors leurs éclats sont si nombreux, qu'ils entraînent des éboulemens considérables, & opposent aux voyageurs des obstacles insurmontables; d'un autre côté, la fonte des neiges forme des torrens impétueux qui roulent avec eux des amas de pierre & de terre, qui vont former, dans le vallon, une nouvelle colline ou un banc d'une étendue prodigieuse. On ne trouve pas une seule auberge dans l'Isle; les Églises y sont aujourd'hui le seul abri qu'elle offre aux voyageurs.

Le commerce des Islandois se borne à l'échange de leur poisson sec contre des marchandises analogues à leurs besoins ordinaires, que les vaisseaux danois leur portent ; ce peuple porte son poisson au bord de la mer, avec des chevaux, ou il le colporte lui-même ; après l'échange, il regagne ses habitations chargé de ces marchandises ; il lui est impossible d'améliorer & de simplifier ses charrois.

La population de l'Islande est très-peu considérable, relativement à son étendue ; on n'y compte pas au-delà de soixante à soixante-cinq mille ames ; plusieurs causes semblent concourir à entretenir cette population sur un pied aussi foible. Les tremblemens de terre y sont fréquens & violens ; ils ont souvent causé des explosions qui, en embrâsant le sol même, faisoient écrouler des montagnes ; les habitations étoient emportées, les vallées obstruées, les marais même desséchés, & tout ce qui respiroit dans toute la direction de ces tremblemens désastreux, étoit englouti dans les

gouffres qu'ils ouvroient, ou enseveli sous les décombres & les ruines des montagnes renversées. L'Islande n'a pourtant pas été toujours aussi dépeuplée qu'elle l'est aujourd'hui ; les maladies contagieuses, & notamment la peste particulière qui emporta tant de milliers d'hommes dans le Nord, vers le commencement du XV^{me}. siècle, ont désolé l'Islande à plusieurs reprises ; cette peste nommée *peste-noire* (*zwarte-pest*), s'y fit sentir plus rudement que par-tout ailleurs ; elle dura depuis 1402 jusqu'en 1404. Les habitans de l'intérieur de l'Isle en furent sur-tout si cruellement atteints, que ceux qui eurent assez de force pour se traîner au pied des montagnes & grimper sur leur cime, préférèrent de s'y retirer, au risque d'y mourir de faim. Quoiqu'en général l'air soit pur & très-fain en Islande, un brouillard continuel, épais & empesté, le rend infect & intolérable dans les bas-fonds : la famine, compagne ordinaire & presque nécessaire de la peste, y a aussi exercé,

à différentes reprises, toutes ses horreurs. La petite vérole enfin emporta plus de seize mille habitans, en 1707 & 1708 ; ce nombre faisoit, à-peu-près alors, le cinquième de la population.

Un pays aussi couvert de montagnes & qui renferme dans les entrailles de son sol, autant d'énormes foyers, doit nécessairement abonder en sources chaudes ; aussi en trouve-t-on presque par-tout dans cette Isle ; ces sources ont divers degrés de chaleur ; il y a en plusieurs dont l'ébullition est au plus haut point ; elles forment toutes des jets qui s'élèvent à des hauteurs différentes. La plus singulière se trouve aux environs de *Raycum*, tout près d'une cabane de payfan ; elle s'élançe par trois tuyaux, distans de trente verges l'un de l'autre, sur un terrain parfaitement uni. Les trois réservoirs bouillonnent tour-à-tour : deux de ces jets d'eau ne s'élèvent qu'à la hauteur de cinquante-huit pouces, les bassins en sont d'une forme irrégulière ; le troisième d'une forme ronde, lance son eau à

cinquante pieds de hauteur ; le diamètre de celui-ci est de huit pieds : ces trois jets d'eau paroissent être assujettis à ne s'élaner que l'un après l'autre ; le spectateur est averti par trois forts bouillonnemens qui se font entendre très-distinctement par intervalles, qu'il est temps de s'écarter, pour éviter une pluie d'eau bouillante qui l'incommoderoit prodigieusement. Une pierre, quelque grosse qu'elle soit, ne tarde pas à être repoussée & jetée hors du bassin par la force de l'ébullition (1).

(1) L'Auteur Hollandois n'a pas eu sans doute connoissance de la source du *Geyser*, la plus remarquable de toute l'Islande, & peut-être la plus extraordinaire de l'Univers. MM. *Troil*, *Banks* & *Solander*, en ont donné une description aussi savante que curieuse ; j'ai cru devoir en rapporter le précis dans cette Note, pour instruire le lecteur & piquer agréablement sa curiosité.

« Du côté opposé (au mont *Hécla*), la plaine est
 » bordée d'une chaîne de montagnes, du pied des-
 » quelles sortent, par intervalles, des torrens d'eau
 » bouillante. Plus bas, on voit un marais d'une demi-
 » lieue de circonférence, dans lequel se trouvent qua-
 » rante à cinquante sources bouillantes, d'où beaucoup
 » de vapeurs s'élèvent très-haut dans les nues & s'y
 » perdent.

» C'est dans le centre de ces sources , qu'est situé le
» *Geyser*, la plus considérable de toutes , & qui , par
» cette raison , mérite une description plus détaillée.
» En avançant vers cet endroit , nous entendîmes , à
» un quart de lieue du *Huer* , encore séparé de nous
» par les montagnes , un bourdonnement tel que celui
» d'un torrent qui se précipite du haut d'énormes ro-
» chers. Notre guide , à qui nous demandâmes ce que
» c'étoit que ce bruit , nous répondit qu'il étoit produit
» par le *Geyser*. Nous fûmes bientôt convaincus de la
» vérité , ayant devant nos yeux ce que nous n'aurions
» jamais pu croire d'après les relations.

» La profondeur de l'ouverture , ou tuyau par où
» l'eau jaillit , ne fauroit être déterminée ; l'eau qui
» remplit le cratère , s'abaissoit par intervalle à la pro-
» fondeur de plusieurs brasses. En y jettant une pierre ,
» il se passoit quelques secondes avant qu'elle eût atteint
» la surface de l'eau. L'orifice , ou le tuyau est rond &
» de dix-neuf pieds de diamètre ; les parois & bords
» qui forment le cratère , ont cinquante-neuf pieds de
» diamètre , & sont formés ainsi que le tuyau , d'une
» croûte de *stalactite* travaillée ; le bord extérieur du
» cratère est de neuf pieds , il est un pouce plus haut
» que celui du tuyau.

» L'eau jaillit du *Geyser* à plusieurs reprises par jour ,
» comme par élancemens & à grands flots ; les habitans
» des environs nous ont assuré que l'eau monte beau-
» coup plus haut dans le froid & dans le mauvais temps.
» *Eggert-Olafsen* , & d'autres , prétendent qu'elle monte
» jusqu'à soixante brasses : il est très-probable que cette

des bains très - fréquentés ; on trouve même des étuves dans plusieurs endroits ; il y en a une renommée à *Hunsevik*, dans la partie septentrionale ; on en trouve une autre à *Thiosaurholt*, près de *Skalholt* ; les vapeurs qui en sortent par plusieurs trous, sont chaudes. M. *Troil* rapporte, qu'étant dans cette étuve, qui n'est qu'une cabane en terre, « Il y » fit l'observation du degré de chaleur

» observation n'a été faite qu'à vue d'œil, & que l'affertion est un peu hasardée. Je doute fort que jamais » l'eau ait été poussée à cette hauteur, mais je suis » persuadé qu'elle s'élève quelquefois plus haut que » dans le moment que nous l'avons observée.

» Je vais joindre ici une note qui pourra vous faire » plaisir sur la hauteur où nous vîmes l'eau s'élancer. » Voici la manière dont nous nous y sommes pris pour » juger de l'élévation. Chacun de nous écrivit à chaque » nouvel élancement, la hauteur où il jugeoit que l'eau » pouvoit s'élever, & nous prîmes le terme moyen ».

(Ici suit une table d'heure en heure, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, avec une description très - détaillée de tous les élancemens faits dans l'intervalle de douze heures : il conste par cette table, que le plus fort élancement, entre sept & huit heures du matin, porta l'eau à soixante pieds de hauteur ; cet élancement dura six secondes).

» de

» de ces vapeurs. Le thermomètre de
 » *Fahrenheit* étant en plein air à 57
 » degrés, monta à 93 dans la cabane,
 » quoique la porte en fût ouverte; &
 » l'ayant placé dans un des trous d'où
 » s'exhaloient ces vapeurs, il monta jus-
 » qu'à 125 degrés ».

L'HÉCLA ne le cède ni au Vésuve, ni à l'Etna, ni à aucun autre des volcans connus sur notre globe, par l'énormité de sa masse, par la violence de ses éruptions & par la quantité de lave qu'il vomit; peut-être les surpasse-t-il tous par la fréquence de ses débordemens terribles. Cette fournaise redoutable est située au midi de l'Isle, à environ quatre milles du rivage de la mer: l'Hécla a plusieurs bouches ainsi que tous les volcans; son sommet est divisé en trois branches; celle du milieu, la plus haute, s'élève à la hauteur prodigieuse d'environ cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Horrebow a prétendu qu'il étoit impossible de monter jusqu'au haut de

l'Hécla ; Messieurs Troil , Banks & Solander , ont fait disparoître cette prétendue impossibilité. Ces trois voyageurs franchirent courageusement tous les obstacles, & atteignirent les sommets de l'Hécla , le 24 septembre 1772. Nous leur devons la meilleure relation de l'Islande , & la description la plus complète de l'Hécla (1).

« A 4 heures 49 minutes du soir ,
 » plusieurs décharges souterraines se
 » firent entendre ; elles furent extrême-
 » ment fortes : elles se firent entendre
 » non-seulement près de la source ,
 » mais encore dans la chaîne des mon-
 » tagnes voisines, & il se fit un élan-
 » cement. A 6 heures, l'élévation ob-
 » servée avec un quart de cercle , fut

(1) J'ai cru devoir copier fidèlement la description de l'Hécla dans les lettres sur l'Islande , traduites en français par M. Lindblom. L'Auteur Hollandois n'a fait que traduire littéralement le texte de M. Troil ; en traduisant la version hollandoise , je serois tombé dans le grand inconvénient de *traduire une Traduction.*

» de 92 pieds , elle dura 4 secondes.

» Ce dernier jet , qui étoit le plus
 » considérable , étant fini , l'eau des-
 » cendit très - profondément dans le
 » tuyau , où elle resta tranquille pendant
 » quelques minutes , au bout desquelles
 » elle recommença à bouillonner , sans
 » monter cependant plus haut qu'e
 » jusqu'au bord du tuyau.

» La force des vagues qui font
 » monter cette eau , est très-grande ;
 » non-seulement elles tiennent suspen-
 » dues en l'air de grosses pierres qui
 » s'élancent par l'ouverture , mais elles
 » en jettent du fond de l'abîme ; con-
 » jointement avec l'eau , à une hauteur
 » prodigieuse. »

Voyez les lettres sur l'*Islande* , pages
 358 , 359 , 360 , 361 , 362 & 363. La
 description du *Geyser* & sa position géo-
 graphique y sont représentées sur deux
 planches , bien propres à ajouter à l'inté-
 rêt de la description des trois estimables
 voyageurs.

« La raison pour laquelle l'*Hecla* , ou

» *Hécclasjall*, comme l'appellent les
 » Islandais, est plus remarqué & plus
 » connu que quantité de volcans tout
 » aussi considérables, & qui produisent
 » des phénomènes non moins extraor-
 » dinaires, doit en partie s'attribuer à
 » ses fréquentes éruptions, en partie
 » à sa position qui est telle, qu'on le
 » voit de tous les vaisseaux allant au
 » Groenland & à l'Amérique septen-
 » trionale. Comme ce volcan fixa plus
 » qu'aucun autre notre attention, je
 » donnerai quelques détails de l'état
 » dans lequel nous le trouvâmes en
 » 1772, le 24 de septembre.

» Après avoir vu plusieurs chaînes
 » de lave, dont le *Garde* & le *Saint-*
 » *Valeyrehraun* sont les plus considé-
 » rables, nous continuâmes notre route
 » jusqu'au pied de l'*Hécla*. Là, nous
 » dressâmes une tente afin d'y passer la
 » nuit, & pour que le lendemain nous
 » eussions toute notre vigueur pour
 » monter sur le volcan. Le temps étoit
 » des plus favorables, &, à l'éruption

» près , nous eûmes la satisfaction d'y
 » voir tout ce que nous desirions.

» L'*Hécla* est situé dans la partie
 » méridionale de l'Isle , à quatre lieues
 » de la mer ; la cîme en est divisée
 » en trois pointes , dont celle du mi-
 » lieu est la plus élevée ; elle est ,
 » d'après d'exactes observations par le
 » baromètre de *Ramsden*, cinq mille pieds
 » au-dessus de la mer. Nous restâmes
 » à cheval jusqu'à la première ouver-
 » ture d'où il étoit sorti du feu ; mais
 » là , il nous fallut aller à pied. Ce
 » cratère présente une esplanade entou-
 » rée de hautes murailles comme glacées ;
 » le fond en est rempli de roches glacées
 » très-élevées , que je ne puis comparer
 » à rien de cette espèce que j'eusse vu
 » avant.

» A quelque distance plus haut , nous
 » trouvâmes beaucoup de gravier & de
 » cailloux ; plus haut encore , nous
 » vîmes une autre ouverture peu pro-
 » fonde , mais qui s'élargissoit par en
 » bas ; nous crûmes y appercevoir des

22 HISTOIRE DES PÊCHES

» traces bien profondes d'ébullition
» d'eau.

» Assez près de cet endroit , la
» montagne étoit couverte de neige ,
» à quelques places près. Nous n'en
» découvrîmes pas d'abord la raison ,
» mais en l'examinant , nous trouvâmes
» que c'étoit l'effet des vapeurs chaudes
» qui s'élevaient de la montagne. Plus
» nous avançons vers le haut , plus les
» places sans neige se trouvaient spa-
» cieuses. A environ quatre cents pieds
» du sommet , il y a une ouverture
» de trois pieds de diamètre , d'où
» sortoit une espèce de vapeur si chaude ,
» qu'il n'étoit pas possible , par aucun
» thermomètre , d'en connoître le degré
» de chaleur.

» Le froid commençoit ici à être
» très-fort : de 54 degrés où étoit , au
» bas de la montagne , le thermomètre
» de *Fahrenheit* , il étoit ici descendu à
» 24 : le vent qui sortoit du dedans des
» nuages , étoit si violent , que nous étions
» souvent obligés de nous coucher par

» terre, crainte d'être renversés dans
» d'affreux précipices.

» Nous avions gagné un des plus hauts
» sommets de la montagne , lorsque
» notre conducteur , qui ne prenoit pas
» beaucoup de plaisir à cette promenade,
» entreprit de nous persuader que cet
» endroit étoit le plus haut. Nous
» venions de finir nos observations ,
» suivant lesquelles le baromètre de
» *Ramsden* étoit à 24 — 238 , & le ther-
» momètre de *Fahrenheit* qui lui étoit
» attaché , à 27 , lorsque tout-à-
» coup les nuages se dissipèrent , &
» nous apperçûmes un sommet encore
» plus élevé. Sans perdre le temps à
» délibérer , nous y montâmes , & nous
» découvrîmes de la cîme , une espace
» de quarante pieds de longueur sur
» seize de largeur , où il n'y avoit point
» de neige ; le sable y étoit cependant
» mouillé , les neiges venant de fondre.
» Nous éprouvâmes en cet endroit
» tout - à - la - fois , l'excès du froid &
» de la chaleur. Le thermomètre de

» *Fahrenheit*, tenu en l'air, étoit tou-
» jours à 24 ; posé à terre, il remontoit
» à 153, le baromètre étoit à 22 — 247,
» & le thermomètre qui lui étoit atta-
» ché, à 38.

» Quelque grande envie que nous
» eussions de rester un peu plus long-
» temps en cet endroit, il fallut s'en
» aller. Nous en descendîmes après
» avoir vu la dernière ouverture; une
» des parois étoit entièrement écroulée,
» & l'autre étoit revêtue de gravier
» & de cendre. Nous découvrîmes, en
» descendant, trois autres cratères
» considérables; dans l'un, tout étoit
» rouge comme de la brique; la lave
» avoit coulé d'un autre, dans un espace
» de près de 100 pieds de large: nous
» en trouvâmes encore un, mais peu
» considérable; il avoit une ouverture
» circulaire: il y avoit au fond de celui-
» ci, une petite éminence en forme de
» pain de sucre, comme si la force du
» feu qui la pouffoit en dehors s'étant
» épuisée, elle fût restée en chemin.

» La montagne n'est point formée de
» lave , mais principalement de sable ,
» de gravier & de cendres vomies par le
» volcan avec des grosses pierres , les
» unes fondues , les autres seulement
» décolorées par le feu , quoique peu
» endommagées ; nous y trouvâmes de
» la *Pierre-ponce* de différentes espèces ,
» & une dans le nombre avec du soufre.
» La *Pierre-ponce* étoit en général si
» brûlée , qu'elle étoit légère comme de
» l'étoupe ; la forme & la couleur de
» quelques-unes étoient belles ; mais
» elles étoient si cassantes & si foibles ,
» qu'à peine pouvoit-on les transporter
» d'un lieu en un autre. Nous trouvâmes
» de la lave ordinaire , tant en grandes
» pièces qu'en forme de copeaux , ainsi
» que beaucoup de jaspe noir dont les
» extrémités étoient brûlées ; ce jaspe
» ressembloit à un arbre ayant ses
» branches. Nous trouvâmes aussi parmi
» les pierres vomies par le volcan , &
» qui avoient alimenté le feu , de
» l' *ardoise rouge* ; il peut se faire qu'elle

» n'avoit pris cette couleur que par
 » l'action du feu. (1). »

(1) Voyez la vingt-deuxième lettre sur l'Islande ,
 page 339.

On trouve dans la vingtième lettre , page 311 , une dissertation historique sur les volcans d'Islande , & une table chronologique des éruptions de ces différens volcans. L'Auteur , sans adopter positivement l'opinion de ceux qui ont prétendu que la formation entière de toute l'Isle n'est due qu'aux éruptions des volcans , *croit , dit-il , être autorisé à la conserver , tant par la forme voûtée qu'on voit toujours prendre aux torrens de lave , que par la connexion probable qui s'y trouve entre la mer & plusieurs volcans* , page 316. — La première éruption , attestée par les anciens documens d'Islande , est celle de *Ildborger Hraun* , dans la partie occidentale de l'Isle , au IX^{me}. siècle , immédiatement après l'arrivée des Norvégiens. Il s'en fit une autre à *Oelves* l'an 1000 , époque à laquelle l'évangile fut prêché pour la première fois en *Islande* : on se doute bien que les payens voulurent en tirer avantage contre les nouveaux chrétiens , & qu'ils voulurent leur faire entendre que c'étoit par cet incendie , que les Dieux manifestotent leur colère. Le missionnaire Snorre les confondit , & le christianisme s'établit malgré les prêtres des idoles. Les éruptions de l'*Hécla* , les plus célèbres après cette époque , sont celles de 1004 , de 1029 ; en tout vingt-trois , en diverses années ; la dernière arriva le 5 d'Avril 1766 & continua jusqu'au 7 Septembre de la même année. L'*Hécla* vomit aussi quelques flammes en Septembre

Les éruptions font en général suivies de désastres affreux, elles ravagent à plusieurs lieues à la ronde du volcan, tout ce qui se trouve à la rencontre des torrens de lave. Il y a eu des cantons de trente à quarante lieues de long, où les prairies ont été couvertes de cendres à plus d'un pied d'épaisseur. Les bestiaux, privés par-là de leur nourriture, périssoient de faim, & un très-grand nombre contractoit des maladies qui, devenant épidémiques, emportoient la plupart des bœufs & des moutons. Le *Kattlegia* détruisit en 1755, six paroisses entières, en engloutissant les habitans & leurs demeures; l'*Hécla* fit, en 1766, un très-grand dégât dans le pays à plusieurs lieues au Nord-Est. La vue seule de

1771 & 1772, mais elles ne furent suivies d'aucun désastre particulier. D'autres volcans ont fait des ravages affreux à divers temps dans l'Isle; les annales conservent particulièrement le souvenir des éruptions de *Myraten*, *Kattlegia*, *Reidenaas*, *Trolledyngr*, *Jokzel*, *Roidekamb*, *Oraele*, *Lielenhend*, *Hordebred*, *Tkuigvalla* & *Krable*.

L'Islande suffit pour se faire une idée de l'horrible ravage que le feu y a fait. *Horrebow* n'est donc pas croyable, lorsqu'il dit que les éruptions des volcans n'ont eu lieu en Islande que très-rarement & en très-peu d'endroits. L'idée de quelques naturalistes qui ont avancé que les volcans d'Islande & ceux d'Italie avoient une communication, est absurde (1).

L'Islande, qui peut-être n'a été produite toute entière que par le feu, & qui cache encore dans les entrailles de ses montagnes & de ses rochers, des brasiers toujours ardens, toujours en action, ne doit pas offrir un sol propre à nourrir par ses suc les plantes précieuses dont les semences font la nourriture de l'homme. On ne trouve, en effet, dans toute cette Isle, ni froment, ni orge, ni pois, ni

(1) Voyez les lettres sur l'Islande, aux endroits cités dans la note ci-dessus; elles contiennent des particularités très-intéressantes pour l'Histoire Naturelle & la Physique.

fèves d'aucune espèce quelconque. Cependant les Islandois ne sont pas entièrement dépourvus de plantes indigènes, propres à leur fournir une espèce de pain; ils cueillent dans les creux & les crevasses des rochers, une sorte de *mousse* qui, étant desséchée, se réduit en farine & sert à faire du pain; cette plante a beaucoup de rapport avec celle que nous connoissons sous le nom de *Pulmonaria*: ils ont encore le *Fioellgroes* (*Lichen islandicus*), dont ils se servent plus communément, & le *Kornsfyra* (*Polygonus-bistorta*; enfin, deux espèces d'orges sauvages (*Melur*) (*Arundo arenaria* & *Arundo foliorum lateribus convolutis*). Ces diverses plantes séchées au feu ou au soleil, se réduisent facilement en farine; les Islandois en font de petits gâteaux & du gruau. *Horrebow* assure avoir mangé des groseilles rouges ou un fruit à-peu-près semblable dans le jardin du Gouverneur à *Besfestad*; M. de *Kerguelen* révoque ce fait en doute, & il prétend qu'il seroit bien plus difficile

30 HISTOIRE DES PÊCHES
de cultiver des *Navets* en Islande que des
Ananas à Paris (1).

On ne trouve nulle part en Islande, des quadrupèdes voraces & carnaciers indigènes; on y voit arriver souvent, sur les glaçons qui dérivent le long des côtes, des ours de toute couleur; il en est de noirs, de blancs, de tigrés & de gris; mais à peine ces animaux ont-ils gagné la côte, qu'on leur donne la chasse, pour ne pas leur laisser le temps de se multiplier & de s'établir dans l'Isle; on a grand soin de les détruire tous jusqu'au dernier.

Le renard est la seule espèce de bête fauve qui soit indigène; il y en a de différentes couleurs; on en trouve de noirs, de bleus, de rouges & de blancs; les Islandais s'attachent à les détruire autant qu'ils peuvent. L'appât auquel le

(1) Cette réplique du sieur *Kerguelen* ne me paroît guère concluante contre *Horrebow*. Mais l'Auteur des lettres sur l'Islande révoque aussi en doute l'affertion d'*Horrebow*, & nie absolument la possibilité du fait tel qu'il est énoncé.

renard se laisse tromper le plus facilement , est la charrogne. Les Islandois jettent dans un pré , un cheval mort , ou tout autre gros animal ; les renards ne manquent pas de s'y rendre par bandes très-nombreuses ; le chasseur , caché dans une petite cabane , ou derrière un rocher , à la portée du fusil , ne manque jamais son coup ; il arrive très-souvent qu'il en couche cinq à six par terre d'un seul coup de fusil.

Si les bêtes fauves sont très-rares en Islande , les animaux privés , ceux surtout qui rendent des services si importants à l'homme , y sont en très-grande quantité. On y élève beaucoup de chevaux ; la race en est très-petite , mais , en récompense , le cheval Islandois est très-vif & porte de fortes charges ; les montagnes en sont couvertes , plusieurs de ceux-ci n'entrent jamais dans l'écurie : ces chevaux , à certains égards sauvages , brisent la glace avec leurs pieds , & se facilitent le moyen de paître l'herbe qui croît sous ces petites plages glacées. On

n'achète jamais de chevaux en Islande ; lorsque les habitans en manquent pour leur commerce, ils envoient des hommes sur les montagnes , qui vont y prendre ces animaux dans des lacets de corde. Les chevaux de cinq ans , pris ainsi sur les montagnes , sont les plus lestes & les plus forts , ils valent beaucoup plus que ceux qu'on élève dans les habitations ; on n'a que la peine de les dompter.

On élève en Islande , de grands troupeaux de moutons ; chaque propriétaire a ses troupeaux particuliers. Dans certains cantons, ces animaux ne sont jamais retirés des montagnes où ils paissent , pas même dans le plus fort de l'hiver ; on a seulement l'attention , au commencement de la mauvaise saison , d'aller chercher les agneaux , & de les renfermer dans les étables. Ces petits animaux , encore tendres & délicats , ne pourroient pas soutenir la rigueur des frimats ; ils périroient par l'excès du froid. Les moutons d'Islande , comme les chevaux , sont obligés de briser les glaces pour brouter
l'herbe

l'herbe dont ils se nourrissent sur les montagnes. Les troupeaux de moutons font une richesse très-précaire pour les Islandois ; il arrive souvent que la plupart de ces troupeaux sont perdus dans un moment pour le propriétaire. Lorsqu'il tombe beaucoup de neige par un vent fort, ces animaux, forcés de se rassembler, sont entraînés sur les bords des côtes, un second ouragan les précipite tous dans la mer. Il arrive aussi que, lorsqu'il tombe beaucoup de neige, & que la gelée se fait sentir rigoureusement, ces troupeaux se resserrant, ayant la toison chargée de neige, ils se gèlent les uns contre les autres, au point de ne faire qu'une seule masse ; alors, la neige continuant à tomber en abondance, ces animaux se trouvent ensevelis sous des montagnes de dix, quinze à vingt pieds de haut : on a quelquefois le bonheur de les en retirer sains & saufs, mais il arrive plus souvent qu'on les y trouve tous gelés. Les renards qui, dans tous les temps, les poursuivent avec acharnement, en

font, dans ces occasions, une curée énorme.

Anderfon rapporte un fait singulier, que M. de *Kerguelen* confirme parce qu'il lui a été attesté par les Islandois même. Lorsque les troupeaux sont surpris par la neige, & qu'ils sont obligés de rester ensevelis plusieurs jours de suite, la faim les contraint à manger la laine les uns des autres. Les propriétaires retrouvant leurs moutons dans cet état, après la fonte, ont soin de les faire égorger tous, parce qu'alors, ces animaux dépouillés de leur robe, qui est leur seule ressource contre le froid, périroient infailliblement. La laine des moutons Islandois est très-belle; mais, comme par-tout ailleurs, elle diffère en qualité, proportionnellement à la différence du climat des diverses contrées du pays.

Les moutons Islandois ne sont pas à l'abri de l'épifootie; elle y fait des ravages cruels; les années 1750 & 1760 surtout, feront époque à cet égard; la

quantité de moutons qui moururent cette année , est innombrable (1).

L'*Islande* fournit une quantité prodigieuse de bœufs & de vaches ; la race en est petite , la chair du bœuf a un fumet sauvage ; les vaches y donnent beaucoup de lait qui est d'un très-bon goût. Lorsque le foin manque pour les nourrir l'hiver dans les étables , on leur donne des arrêtes de poisson , bouillies dans l'eau (2).

On ne trouve dans l'Isle , d'autre gibier que des bécasses & des perdrix ; celles-ci sont blanches & plus grosses que les nôtres ; leurs pieds sont garnis d'une

(1) On trouve des détails très-curieux sur l'éducation des moutons en Islande , & sur les différens profits qu'ils donnent aux propriétaires , dans la neuvième lettre sur l'*Islande* , pag. 110 & suivantes.

(2) Consultez la même lettre ; l'Auteur y entre dans des détails très-intéressans. Je m'écarterois trop de mon sujet , si je m'attachois à rapporter toutes ces particularités. Les Islandois élèvent trois sortes de chiens de race différente ; ils commencent à élever aussi des rennes qu'on y a transportées de Norvège : ils n'élèvent pas de porcs ; ils ont des chats privés & sauvages.

espèce de duvet : les Islandois leur tendent des lacets, ou les tuent à coup de fusil.

On y trouve des bandes d'oiseaux de proie ; il y en a de différentes espèces : les aigles , les vautours , les éperviers , les faucons , les hibous , les corbeaux & quantité d'autres oiseaux de ce genre, y sont très-communs. Les faucons , surtout , y sont remarquables ; il y en a de blancs , de cendrés , de gris foncé ; ils sont plus forts & meilleurs pour la chasse que ceux des autres pays ; on peut s'en servir pendant douze années. Le Roi de Danemark envoie tous les ans en Islande pour en acheter un certain nombre. Chaque faucon gris coûte vingt-cinq florins de notre monnoie (cinquante-trois livres de France) ; les blancs coûtent jusqu'à quarante florins.

Les oiseaux aquatiques y multiplient prodigieusement ; les cignes , les oies , les poules d'eau , les plongeurs , &c. y fourmillent. Le plus utile de tous , & celui qui rapporte plus de profit aux

habitans, est le canard (l'espèce nommée EDREDON) ; celui-ci donne un duvet excellent, & pond ordinairement trois fois l'an ; les œufs en sont excellens. Cet oiseau s'arrache les plumes pour en faire un toit à son nid, afin de le mettre à l'abri du mauvais temps. Le propriétaire qui a un droit incontestable à ce nid, en retire le duvet, & les œufs qui en sont couverts ; la femelle qui voit sa première ponte enlevée, se prépare dans le moment à en faire une seconde, & se dépouille pour la seconde fois de son duvet ; pour la troisième fois, le mâle se dépouille à son tour pour mettre le nid en état de recevoir la troisième ponte, dont on laisse les œufs ; lorsque les poussins sont éclos, on vient enlever le duvet. On fait par expérience que si l'on enlevait la troisième ponte comme les deux premières, le couple infortuné déserteroit pour toujours les environs de ce malheureux endroit, & iroit chercher ailleurs un asile plus sûr pour s'y reproduire en liberté : on fait aussi que les jeunes ne

s'écartent guère du lieu où ils sont nés, pour s'y multiplier à leur tour. Le duvet des mâles est infiniment plus fin que celui des femelles; c'est le sentiment de M. de *Kerguelen* qui en a tué plusieurs à coup de fusil, & qui a eu occasion par-là, de comparer l'un à l'autre.

La position de l'Islande est des plus favorables pour la pêche : ses mers, ses lacs, ses rivières y sont très-poissoneux; mais, soit que la population de l'Islande ne donne pas le nombre des Pêcheurs nécessaires pour en tirer tout le parti possible, soit que la pêche ne soit pas assez encouragée, soit enfin que le monopole insupportable de la compagnie de commerce de Danemark dégoûte les Islandois d'un commerce dont il leur revient si peu de profit, on peut dire que la pêche de ces Insulaires n'est, pour ainsi dire, encore qu'à ses premiers élémens; que les avantages qu'ils en retirent sont infiniment au-dessous de ce qu'ils pourroient être avec plus d'industrie & d'activité.

Les Islandois font la pêche dans toutes les saisons de l'année sans interruption; le temps le plus propre pour la faire sur les côtes, est depuis le mois de mars jusqu'en septembre. C'est alors que les habitans du centre de l'Isle, occupés ordinairement à pêcher dans leurs lacs, se rendent sur les côtes pour pêcher en mer. Les Pêcheurs ne s'éloignent jamais de plus de huit lieues du rivage; leurs bateaux sont trop frêles & trop petits pour les hasarder en haute mer. On prend du Hareng, des Morues, du Turbot de la plus grande espèce, des Plies, des Soles, des Maquereaux, des Rayes; tous ces poissons & quantité d'autres de différentes espèces, y sont beaucoup plus grands que par-tout ailleurs. Lorsque la pêche est abondante, les Islandois coupent sur-le-champ les têtes des gros poissons, & les jettent à la mer pour avoir plus d'espace dans leurs bateaux, & former une charge plus considérable. Les femmes qui se tiennent le long du rivage, s'occupent à évider le

poisson , & à le faire sécher sur le sable & sur les pierres , lorsque le temps est beau. Les Pêcheurs établis sur les côtes de l'Isle , ont des hangards appropriés pour suspendre le poisson & le sécher à l'air ; il faut au moins quinze jours pour sécher suffisamment le poisson au soleil sur le sable , & il faut avoir la plus grande attention de le retourner plusieurs fois par jour. La Morue (*Kabiljauw*) est le poisson dont les Islandois font un plus grand commerce ; c'est la même que celle dont les François & les Hollandois font la pêche. On trouve particulièrement en été , sur les côtes septentrionales de l'Isle , une quantité prodigieuse de Baleines : M. de *Kerguelen* assure en avoir vu jusqu'à dix ou douze nageant ensemble à la distance de quatre lieues de la côte (1). On prend aussi

(1) Les Islandois distinguent les Baleines en deux fortes principales , les *Baleines sans dents* , & les *Baleines avec des dents*. La première forte se divise en deux ; celles qui ont le ventre lisse , celles qui ont le ventre ridé : on en trouve dans celles qui ont le ventre lisse , de plates

beaucoup de Saumon dans la mer ; on pêche une quantité prodigieuse d'Alofes dans les lacs ; les Infulaires falent & sèchent ces poissons, qui sont pour eux

sur le dos ; ce sont les plus grandes, elles ont jusqu'à 200 pieds de longueur ; les autres ont une bosse sur le dos, & n'ont que 160 pieds de longueur au plus. Celles qui ont le ventre ridé sont en général les plus grandes ; on en trouve qui ont 240 pieds de long. Les Islandois mangent la chair de toutes ces Baleines, & prétendent qu'elle a un goût fort approchant de la viande de bœuf.

Les Baleines qui ont des dents, sont de deux fortes ; l'une dont on mange, & l'autre dont on ne mange pas, parce qu'on prétend que celle-ci se nourrit de chair humaine : les anciens Commandemens de l'église d'Islande défendent d'en manger pour cette raison sous peine de damnation : la superstition est encore dans toute sa force en Islande. Les Islandois prennent la plus petite sorte de Baleines avec des filets ou avec des harpons ; ils n'osent attaquer les grandes ; ils n'ont pas les instrumens nécessaires pour s'en rendre maîtres ; leurs bateaux sont trop petits & contiennent trop peu de monde pour pouvoir en faire la chasse avec succès ; ils s'exposeroient à de trop grands dangers en les poursuivant en haute mer. S'ils en prennent de la grande espèce, ce n'est que, lorsque surprises sur le rivage par le reflux, elle ne trouvent plus assez d'eau pour se retirer ; alors les Islandois n'ont d'autre peine qu'à les assommer. Voyez la neuvième lettre sur l'Islande, pag. 104, 105 & 106.

un aliment ordinaire pendant toute l'année. Les étangs & les rivières fourmillent d'anguilles de toute espèce ; mais les Islandois ont pour ce poisson une singulière aversion.

La pêche du *Veau marin* est, pour les Islandois, une branche de commerce très-lucrative ; ils en distinguent quatre sortes différentes : cette pêche ne se fait que dans certaines parties des côtes de l'Isle, car on n'en trouve pas sur toutes. Les Phoques sont très-gras en hiver & très-maigres en été ; les Insulaires en mangent la chair, ils en vendent le lard à un bon prix ; il y en a qui donnent jusqu'à vingt livres pesant de lard. J'ai cru devoir faire précéder ces détails sur les productions de l'Islande, & sur la nature du sol de cette Isle ; je vais tâcher de donner une idée des Islandois eux-mêmes.

Tous les anciens peuples ont dégénéré au point, qu'on seroit tenté de douter s'ils ont gagné ou perdu à la civilisation, dont les plus grandes Nations de l'Europe, surtout, se font gloire, même au centre de

la corruption des mœurs les plus effrénées. Les Islandois eux-mêmes ne ressemblent presque plus à leurs ancêtres ; les anciens *Sagas* nous représentent ces anciens Insulaires, ayant une passion caractérisée pour la guerre, & la faisant avec beaucoup de succès contre leurs ennemis ; s'appliquant constamment aux exercices du corps, tels que la lutte, la course & l'escrime, & y déployant la plus grande dextérité & la plus grande force ; aimant, en un mot, la gloire avec passion, & cherchant à l'acquérir autant par les belles-lettres, la poésie, les sciences d'alors, que par les armes. Leur position relativement à la Norvège, les exposoit à des continuelles invasions de la part de leurs redoutables voisins, leurs ennemis naturels. Les époques de l'établissement de la religion chrétienne, & de la perte de leur liberté sous Hacan, roi de Norvège, sont celles où ces Insulaires commencèrent à perdre de leur courage naturel ; leur caractère s'abâtardit, & ils ne furent bientôt plus que des hommes pliés

superstitieusement sous le joug de la religion & du despotisme. La religion les forçoit à s'abstenir de la piraterie, & contraignoit leur goût décidé pour les grandes expéditions militaires. (1). Le despotisme des Rois de Norvège leur avoit ôté la force nécessaire pour entreprendre de grandes expéditions. Depuis ces deux époques, les Islandois ne donnèrent plus un seul exemple d'exploits héroïques transmis par leurs anciens *Sagas* (2).

Les Islandois modernes sont d'une taille moyenne ; ils sont d'une complexion assez robuste jusqu'à l'âge de 40 ans ; ils sont en général assez sains : on peut attribuer ces avantages à une éducation mâle, à une vie sôbre, & à un travail

(1) La dégradation du caractère des Islandois fut plutôt l'effet de l'ignorance & de la superstition de leurs Missionnaires & de leurs Prêtres, que celui de la religion chrétienne elle-même ; celle-ci condamne sans doute la férocité & l'injustice, mais elle ne proscriit ni le vrai courage, ni la noble & juste ambition des peuples.

(2) Voyez la cinquième lettre sur l'Islande, page 66.

continuel & pénible : ils sont lestes & bien proportionnés ; leurs dents sont très-blanches ; ils ont presque tous les cheveux blonds. Les femmes ne sont pas à beaucoup près aussi robustes , & leur tempérament est en général foible ; leurs occupations sont peu fatigantes ; elles sont assez sédentaires ; elles préparent la laine & la travaillent : ce n'est que dans le temps de la fenaison qu'elles fatiguent à un certain point. Elles accouchent laborieusement , quoi qu'en disent quelques écrivains , qui ont avancé que leurs couches sont si heureuses , que peu d'heures après elles vont se baigner & reprendre leurs occupations ordinaires. Le témoignage de M. de *Kerguelen* nous paroît au - dessus de toute exception ; voici comme ce Navigateur s'explique.

« Dans les différens voyages que j'ai
» faits en Islande , mon chirurgien a
» accouché plusieurs Islandoises avec
» autant de difficulté qu'ailleurs , & je
» fais qu'elles gardent le lit communé-
» ment huit jours après leur délivrance ;

» j'ai oui dire que plusieurs meurent en
 » couches, & que ce malheur provient
 » particulièrement de ce qu'il n'y a pas
 » en Islande, d'habiles sages - femmes
 » & pas un accoucheur qui sache son
 » métier ». Les Islandois n'ont ni de
 bons chirurgiens, ni d'habiles méde-
 cins ; ils y feroient cependant de la plus
 grande utilité ; car à l'âge de 45 à 50 ans,
 les Islandois commencent à ressentir
 toutes les infirmités de la vieillesse ; ils
 sont sujets alors à diverses maladies qui
 abrègent leurs jours : rarement ces In-
 sulaires atteignent la quatre-vingtième
 année ; on ne trouve que très-peu de
 septuagénaires ; ils meurent presque
 tous des maladies de poitrine ; ils sont
 très-sujets au scorbut & aux obstructions
 qui en emportent une très-grande quan-
 tité. Une sorte de lèpre héréditaire en
 précipite au tombeau un très-grand
 nombre : cette maladie désastreuse n'est
 pourtant pas contagieuse (1). Quoique

(1) « Les femmes en ce pays, comme presque par-

les Islandois soient en général bien constitués & robustes, on ne doit pas être surpris qu'ils parviennent rarement à une vieillesse avancée; le travail pénible & continu des hommes, la vie sédentaire des femmes en sont les causes naturelles; les uns affoiblissent leurs forces par trop de travail, les autres n'en acquièrent pas assez faute d'exercice. Les Islandois ne connoissent plus aucun exercice de corps, qui, en les récréant, leur donne de la souplesse & développe toutes leurs forces naturelles; ils n'ont ni jeux, ni danse: les hommes sont la plupart du temps exposés à toutes les intempéries de l'air, à cause de leurs pêches continuelles; les habitans du centre de l'Isle, ne peuvent sortir de leurs cabanes, sans marcher continuellement dans l'eau, toujours très-froide, parce que routes leurs vallées sont

» tout, vivent plus long-temps que les hommes; mais
 » on remarque que ce sont celles qui ont eu beaucoup
 » d'enfans qui parviennent à un plus grand âge».
Lettres sur l'Islande, page 274.

coupées par une infinité de ruisseaux formés de l'eau de neige, qui, venant des montagnes, charrie continuellement des glaçons.

Les Islandois élèvent leurs enfans avec le plus grand soin ; ils ne les sèvent pas plus à bonne heure que chez nous ; à deux mois, ils les sortent des langes & leur donnent une culotte & une veste (1).

Ces insulaires conservent encore aujourd'hui leur ancien costume, à quelque petit changement près ; le climat dans lequel ils vivent, ne leur permet guère de suivre le caprice des modes ; & leur habillement sans élégance, est propre & commode.

L'habit des hommes a beaucoup de rapport au costume des matelots-pêcheurs

(1) Ceci est en contradiction avec ce que l'Auteur des lettres sur l'*Islande* rapporte à ce sujet.

« Les enfans nouveaux-nés ne sont nourris du lait » de leur mère que pendant les trois premiers jours » tout au plus. Ces trois jours révolus, on les met au » lait de vache, & dans les mauvaises années, on mêle » ce lait avec de la farine. » page 274.

Hollandois. Les Islandois portent assez généralement du linge ; leur habillement complet consiste en un gilet de drap , une veste , une culotte de même étoffe , des bas de laine & des souliers de cuir de bœuf , & plus généralement de peau de mouton ; ils portent un grand chapeau à trois cornes , qu'ils rabattent jusques sur les épaules , lorsqu'ils vont à la pêche , pour se garantir du mauvais temps ; ils se couvrent d'un manteau lorsqu'ils vont en voyage : la couleur du gilet , de la veste , de la culotte & du manteau est ordinairement noire.

Les Islandois du nord de l'Isle ont généralement adopté le blanc. L'habit de pêche est de peau de mouton , & plus souvent de peau de veau ; dans la préparation , cette peau doit être imprégnée d'huile de baleine afin de la rendre aussi souple que l'étoffe la plus légère & néanmoins impénétrable à l'eau. Cet habit particulier ; qui se met par-dessus les vêtemens ordinaires , consiste en un pantalon qui monte très-haut & fortement

ferré sur les reins ; un gilet un peu ample , mais fermant exactement autour du col & bien ferré à la ceinture ; des très-gros bas foulés jusqu'à la consistance du drap , & des fouliers très-épais : quelques pêcheurs ont la culotte , les bas & les fouliers tout d'une pièce ; la seule élégance que les Islandois se permettent , est de porter jusqu'à six rangs de boutons à leur gilet ; ces boutons sont de métal , pour le commun ; les riches ont des boutons d'or ou d'argent doré.

Les Islandoises sont un peu plus recherchées dans leur parure ; leurs habits sont de drap un peu plus fin que celui des hommes , mais fabriqué aussi dans le pays. Leur habillement consiste en un corset , un jupon , un tablier & une mante assez ample par le fond & un peu moins longue que le jupon : les bords & les fonds de ces ajustemens sont bordés de ruban , ou de velours ; les dames ferment leur corset avec des boucles d'argent , de vermeil , ou d'autre métal , à proportion de leur richesse. Elles portent



DAME D'ISLANDE



un collier de trois doigts de large monté sur du carton ; l'étoffe en est ordinairement de velours ; il est bordé d'un petit cordonnet d'or ou d'argent : les Islandaises ont aussi adopté la couleur noire, quoiqu'elles ne s'interdisent pas absolument les autres. Leur coëffure est en forme de pain de sucre, elle a deux fois la hauteur du visage ; elle est formée de plusieurs mouchoirs de toile roulés proportionnellement à la forme conique, l'un sur l'autre ; ils sont assujettis sur la tête par un mouchoir de soie, dont l'usage principal est de garantir du froid. Les jeunes filles ne prennent cette coëffure que le jour de leurs noces. Les femmes portent comme les hommes, des souliers de cuir, attachés autour de la cheville avec des cordons.

Elles ont un habit de cérémonie pour le jour qu'elles se marient ; cette parure particulière les expose à des frais considérables pour le pays : la mariée porte autour de la coëffure, une couronne d'argent doré, deux chaînes

au col, l'une pend sur le sein, l'autre sur les épaules; elles ont une troisième chaîne, au bout de laquelle est un cœur qui renferme une castolette remplie de baume, ou de quelque autre parfum(1).

Les maisons des Islandois sont sans luxe; elles sont sans ornemens; les riches même n'ont que les meubles & les ustensiles absolument nécessaires & d'un usage journalier. On y voit peu de vitres, ce meuble est trop cher pour la plupart des Insulaires. On les remplace très-souvent par un parchemin très-délié & transparent; on se sert ordinairement de vessies de bœuf préparées. On trouve dans quelques endroits de l'Isle des maisons construites en bois; ce bois ne croît pas en Islande, mais la mer en charrie beaucoup & en laisse une grande quantité sur le rivage; le plus communément les habitations sont construites avec de la lave, mêlée de mousse dans les interstices, pour fermer toute issue au froid. On

(1) Voyez la sixième lettre sur l'Islande, page 79.

n'en trouve que peu bâties en pierre ; celles-ci sont construites aux frais du Roi, pour la demeure des Évêques & des Officiers de Justice ; tous les matériaux de ces maisons doivent être apportés de Copenhague, & coûtent très-cher : le toit est couvert de gazon rangé sur les chevrons, quelquefois sur des côtes de baleine : les murs n'ont pas plus de six pieds d'élévation ; la porte d'entrée est très-basse ; quelques lucarnes ménagées sur le toit y donnent accès à la lumière. Ces lucarnes sont fermées avec des peaux transparentes ; on voit quelquefois des petites fenêtres vitrées à la chambre à coucher, mais jamais de cheminée ; il n'y en a pas même à la cuisine ; on allume le feu au milieu de cette pièce, entre trois pierres, & la fumée sort par un trou pratiqué dans le toit. Les maisons de la partie septentrionale de l'Isle sont en général mieux bâties, plus commodes & plus propres ; c'est aussi sur les côtes du nord-ouest, que le bois flotté est en plus grande

quantité. Les granges à foin, les étables, les ferres pour le poisson, &c. , sont construites proportionnellement aux maisons.

Les Islandois mènent une vie fort sobre : ils se nourrissent pendant l'été, de têtes de morue, qu'ils font cuire dans de l'eau de mer ; le corps de ce poisson salé & desséché, fait une partie considérable de leur commerce ; les têtes de mouton & quelque peu de viande de bœuf, cuite aussi à l'eau de mer, font leur principale nourriture en hiver : ils conservent les têtes de mouton dans une forte de vinaigre fait avec du petit-lait & du jus d'oseille ou d'autres plantes sauvages les plus acides : les moutons faisant aussi une autre branche précieuse de leur commerce, ils ne réservent pour eux que les têtes, parce qu'elles ne sont d'aucun débit. Tous leurs mets sont apprêtés au beurre, sans sel & sans aucune forte d'épiceries : en général cependant le laitage est le fond de la nourriture de ces Insulaires ; ils la

diversifient de plusieurs manières. Le pain est très-rare en Islande; les pauvres ne connoissent guère que les gâteaux de mouffe dont nous avons parlé plus haut; ceux-ci mangent quantité de poisson desséché. Les riches ne mangent du pain que les jours de festin, ou lorsqu'ils sont en gala; c'est du biscuit de Copenhague, fait avec de la grosse farine de seigle; il est entièrement noir, & d'un assez mauvais goût; malgré cela les riches Islandois le paient très-cher (1).

(1) L'Auteur Hollandois me paroît avoir un peu chargé le tableau de la modicité des alimens des Islandois; celui des lettres sur l'Islande en fait un détail plus avantageux. Celui-ci assure que ces Insulaires mangent du pain de plusieurs espèces; il avance même que quelques-uns cuisent chez eux du pain de seigle, dont la farine est détremée avec du petit-lait fermenté: ils ont aussi de la farine de *Hivelgroes* (*Lichen Islandicus*), & de celle de *Kornsyra* (*Polygonum Bistortum*), qui sont des plantes indigènes, &c.

Voyez d'autres détails sur la nourriture des Islandois, lettre seizième, page 264. M. Troil avoue néanmoins que la nourriture & la manière de vivre des Islandois les empêchent de devenir aussi forts qu'on pourroit l'attendre de la salubrité du climat, page 274.

Les Islandois font en général compa-
rissans, humains, hospitaliers & doux ;
leurs mœurs font réglées & ils n'ont guère
aucune de ces passions violentes qui font
tant de ravages chez les peuples trop
énorgueillis de leur civilisation ; les étran-
gers font très-bien venus en Islande &
reçoivent par-tout un accueil très-favo-
rable. Ces Insulaires font enclins à la
paresse, ou plutô^t ils font en général
dominés par une forte d'insouciance qui
leur donne un air de mollesse ; ils font
un peu méfians, & sans être ivrognes
de profession, ils boivent un petit coup
avec plaisir & se laissent surprendre quel-
quefois par l'attrait des liqueurs fortes.
Les facteurs des magasins de la Compa-
gnie de Copenhague, établis sur les
côtes, font un commerce d'échange
avec ce peuple, qui a beaucoup contribué
à les porter à la boisson : ils leur livrent
des eaux-de-vie en paiement de leur
poisson salé, de leurs laines & des autres
denrées qu'ils fournissent à la Compa-
gnie ; quoiqu'il y ait un tarif réglé entre

les Danois & les Islandois pour toutes les espèces d'échanges ; ce tarif est toujours au grand avantage de la Compagnie. Les Islandois n'ont pas l'air guerrier ; on assure cependant que le Roi de Danemarck en a un assez bon nombre dans son armée. Ils sont excellens matelots ; aussi les Hollandois qui vont pêcher tous les ans sur leurs côtes , en engagent-ils de temps à autre pour servir sur leurs vaisseaux. Ce peuple a de l'esprit , il ne manque pas même de génie ; il a un goût décidé pour les arts , les sciences & même pour la poésie ; il cultive particulièrement l'Histoire & en fait une étude assidue : il aime particulièrement à jouer aux échecs , & y joue très-bien. Les Islandois envoient beaucoup de jeunes gens étudier à Copenhague , & il n'est pas rare de trouver dans l'Isle , des hommes qui ont bien fait leurs études & qui parlent latin avec beaucoup de facilité. Il y a des Colléges de latinité à *Skelholt* & à *Hoolum* ; on y fait d'assez bonnes études dans les humanités ,

pour que les écoliers qui en sortent pour aller à Copenhague, puissent faire des progrès dans les hautes sciences.

La langue Islandoise n'a éprouvé encore aucune altération ; elle est telle qu'on la parloit au IX^{me}. siècle, en Suède, en Danemark & en Norvège ; cet avantage est précieux sans doute, puisque tous les Islandois, sans exception, entendent encore aujourd'hui parfaitement leurs plus anciennes Sagas ; aussi savent-ils tous très-pertinemment leur Histoire ancienne ; plusieurs d'entre eux récitent par cœur leurs poèmes & leurs poésies fugitives, composées dans les premières années de leur établissement dans l'Isle (1).

L'époque de la prédication de l'évangile en Islande remonte à l'an 1000 : c'est au commencement du XI^{me}. siècle, que l'idolâtrie fut absolument bannie de

(1) Voyez sur la littérature Islandoise les lettres onzième & douzième sur l'Islande, depuis la page 148, jusqu'à la page 202. La lettre treizième sur les vestiges de l'antiquité qu'on trouve en cette Isle.

cette Isle. Les anciens Islandois adoroient *Jupiter* sous le nom de *THOR*, & *Mercur*e sous celui d'*ODIN*. Ce peuple ne reconnoissoit que ces deux Divinités. La religion catholique y fut établie sur les ruines de l'idolâtrie ; dans la suite , *Christian III*, Roi de Danemarck, l'y persécuta, & parvint enfin à la bannir entièrement. La persécution fut sanglante ; un Évêque catholique s'opposa courageusement aux édits du Monarque ; il soutint long-temps son troupeau dans la foi ; il ne l'abandonna que lorsqu'il eut signalé son zèle & couronné ses travaux apostoliques par la palme du martyr. Après la mort du saint Évêque, le Lutéranisme de la confession d'Aufbourg devint la religion dominante des Islandois ; c'est aujourd'hui la seule qui soit suivie dans l'Isle.

Les Islandois font un commerce direct avec une Compagnie privilégiée à Copenhague , moyennant une redevance annuelle qu'elle paie au Gouvernement, elle est seule autorisée à porter en Islande

tous les effets commerçables pour cette Ile , & d'en rapporter , pour son propre compte , les marchandises qu'elle y a pris en échange de ses cargaisons. Cette Compagnie , aussi nuisible aux Islandois qu'aux Danois , entretient des facteurs & des magasins sur toutes les côtes que ses vaisseaux viennent visiter tous les ans ; ainsi les Insulaires sont continuellement à même de faire l'échange de leurs productions contre les marchandises dont ils font une consommation régulière. Ce débit journalier n'empêche pourtant pas que tous les ans , il n'y ait dans les ports d'Islande , une foire générale à l'arrivée des vaisseaux de la Compagnie Danoise. Les marchandises d'exportation en Danemarck , sont le poisson desséché , le mouton , le bœuf salé , le beurre , l'huile de baleine , le suif , la laine grasse , le cuir , des étoffes de laine en pièce , les gilets , les bas , les gants , les peaux d'agneaux & de renard , le soufre , les plumes , le duvet & quelques autres articles : les marchandises

d'importation en Islande, sont le fer en barre & travaillé, du biscuit, de la bière, des eaux-de-vie, des étoffes, de la farine, des lignes pour la pêche, des planches, du bois de charpente, du tabac, des fers de cheval, de la clouterie, &c. Comme tous ces marchés avec la Compagnie, se font par échange, on ne connoît presque pas l'argent monnoié dans l'Isle; les principaux échanges se font contre du poisson; une aune de tabac est estimée un poisson, & c'est sur ces deux termes de comparaison que tous les échanges se font; on peut donc dire en quelque façon, que le poisson & le tabac sont la monnoie courante de l'Islande, ou du moins l'*argent de banque* dans l'Isle. Il y a vingt-deux ports affectés, en Islande, pour tenir ces foires annuelles.

Ce commerce est tout au désavantage des Insulaires; les profits que la Compagnie fait sur eux sont incalculables. Les Hollandois s'en prévalent; ils font, avec les Islandois, un commerce

clandestin ; ils y trouvent un bon bénéfice , même en payant plus cher les marchandises qu'ils achètent , & en leur donnant à meilleur marché celles qu'ils leur livrent en échange ; la qualité en est même supérieure à celle des marchandises du Danemarck. Les Hollandois ont souvent été surpris en faisant la contrebande sur les côtes d'Islande : il est arrivé plus d'une fois qu'on leur a confisqué leurs navires (1).

Il se tient tous les ans , une foire à *Hraundal-Sretter* , où ceux de l'intérieur de l'Isle se procurent du poisson & de l'huile de poisson , pour leur provision particulière ; ils donnent en échange du beurre , des draps , du mouton , &c. (2).

Le Roi de Danemark , Souverain de

(1) La Compagnie Danoise a été supprimée par une ordonnance du Roi , en date du 30 Mai 1776. On a fait un nouveau tarif plus favorable aux Islandois , & le commerce se fait aujourd'hui pour le compte de la Couronne , sous la direction d'un Conseiller d'État. Lettres sur l'Islande , page 141 , Note (a).

(2) Voyez la dixième lettre sur l'Islande , page 141.

Norvège, l'est aussi de l'*Islande* qui doit en être considérée comme une dépendance. Un Gouverneur général qui fait toujours sa résidence à Copenhague, a la direction générale de l'Isle. Elle est divisée en quatre grands départemens; celui de Sud, celui du Nord, celui de l'Est, & celui de l'Ouest. Ces quatre grandes provinces sont divisées en plusieurs bailliages; ces bailliages ressortent chacun d'un officier de justice placé par le Roi. Chaque Bailli a, dans son petit département, quinze ou seize hameaux formant chacun une paroisse, & ayant une église. La Cour souveraine se tient à *Besfestad*, où le grand Bailli est le chef de la justice. Le Roi a placé aussi dans ce lieu un Receveur général chargé de la recette des domaines de la couronne, & des droits royaux dans l'Isle. Ces deux premiers agens du Souverain sont comptables au Gouverneur général de l'Isle. Deux Evêques gouvernent le spirituel de l'Islande; l'un fait sa résidence à *Skalholt*, dans la partie méridionale de l'Isle, qui

forme son diocèse particulier ; & l'autre à *Hoolum*, dans la partie septentrionale, qui forme aussi l'arrondissement de son évêché (1).

(1) Je pense faire plaisir au lecteur, en ajoutant à cette description de l'intérieur de l'Islande un partage des terres de cette Isle, que je trouve dans une table insérée dans la onzième lettre sur l'*Islande*, page 22. Il verra par-là, ce que j'ai entendu par *Domaines de la Couronne*, quelles sont les possessions territoriales de l'Église & du Clergé, la portion des Pauvres, celle des Hôpitaux, & enfin les possessions particulières des Insulaires propriétaires. Cette Table est intitulée : EXTRAIT DU CADASTRE D'ISLANDE.

Il résulte, par le dépouillement, que dans la totalité des dix-sept grands Districts de l'Isle,

Le Roi y possède	718 fermes ou habit.
Le Siège épiscopal de <i>Skalholt</i> ,	304
Le Siège épiscopal de <i>Hoolum</i> ,	345
L'Église en général	640
Le Clergé	140
Les Émerites du Clergé	45
Les Pauvres	16
Les Hôpitaux	4
Les Fermiers ou les Propriét.	1,847

Total des Fermes 4,059

Il résulte donc aussi de ce partage très-inégal & peu favorable aux Islandois en général, que le plus grand nombre des Insulaires n'ont pour toute propriété que

Cette

Cette description sommaire de l'Islande peut être d'une utilité assez précieuse pour l'histoire du globe, & sur-tout pour l'histoire naturelle ; mais, la description la plus intéressante pour la navigation, & pour le but particulier de cet ouvrage, est certainement celle des côtes, des baies, des rades & des ports de cette grande Isle. C'est celle que je vais donner, avec un certain détail, d'après les renseignements de M. de *Kerguelen*.

La baie d'*Adelfiord* est large & profonde ; l'ancre pour les gros navires n'y est pas sûr, parce que la côte en est très-escarpée, & qu'il faut en approcher de trop près pour pouvoir y jeter l'ancre ; les bateaux pêcheurs qui y mouillent, en sont si près, que l'équipage peut facilement aller à terre, au moyen d'une

leur cabane, & pour richesse, que leur pêche & leur industrie. Ce régime paroît très-ancien, & rien n'annonce encore une insurrection pour le renverser & faire rentrer les *Citoyens d'Islande* dans les droits primitifs de la *Nature* & de la *Liberté de l'Homme isolé* & errant dans les déserts & sur les montagnes.

planche appuyée par un bout sur l'étan-bord de l'arrière, & par l'autre, sur la côte.

La baie de *Dizefiord* ne le cède ni en beauté, ni en grandeur à celle de *Lusbaay*; l'entrée n'offre aucun écueil, & on y entre en toute sûreté; il faut seulement faire attention de s'y mettre à l'abri des vents qui soufflent impétueusement des gorges des montagnes. La baie de *Patixfiord* offre le même inconvénient. Des navires de guerre trouvent dans la première un ancrage excellent. On apperçoit au fond de la baie, deux petits caps en forme de pains de sucre, qu'on prendroit de loin pour deux Isles très-hautes; ces deux pointes indiquent la baie d'assez loin en mer.

La baie de *West-Noorderfiord* est aussi spacieuse; l'ancrage y est très-bon à l'entrée à gauche; mais il ne faut pas y mouiller dans le dessein d'y faire un long séjour; il vaut donc mieux entrer plus profondément dans la baie pour s'y établir plus en sûreté. On trouve au milieu de la baie, vingt-cinq brasses d'eau; on

mouille sur quinze à dix-huit brasses, au fond de la baie, & l'on y est en sûreté; l'entrée est bordée de chaque côté, de rochers; ils ne sont pas dangereux, puisqu'ils tiennent à la côte.

La baie de *Pikhol* est trop ouverte, les Pêcheurs & les petits navires peuvent seuls y ancrer; il faut aller mouiller vis-à-vis le Presbytère, & se mettre à l'abri sous la pointe septentrionale: le fond est d'un sable très-fin; on y trouve douze brasses d'eau.

La baie, ou plutôt le golfe de *Bolkbozt*, est peu connue; les Pêcheurs y entrent rarement; on a assuré à M. de *Kerguelen* qu'il y a un excellent mouillage au fond de la baie, au-dessus de la maison du Facteur de la Compagnie Danoise; & que c'est le meilleur de tous les ports d'Islande pour l'hivernage des navires.

La rade de *Seertelbay* est très-belle; toutes sortes de navires peuvent y mouiller en sûreté; on doit préférer l'ancrage de la gauche de l'entrée derrière une pointe; le fond de la rade offre cependant

le meilleur mouillage, à l'entrée d'une petite anse qui est très - remarquable. On reconnoît de loin cette rade, à une coline de sable gris qu'on apperçoit facilement de loin. On mouille dans la baie de *Rakol*, à douze brasses d'eau, sur un fond de sable ; on y est à l'abri des vents de sud & d'est ; mais on y est exposé aux vents de nord & d'ouest.

La rade de *Rakbaay* est spacieuse & bonne ; cinquante navires de guerre peuvent y mouiller sans aucun inconvénient, & peuvent y être fort à l'aise. Le meilleur mouillage est à la partie du sud, tout-à-fait au fond de la baie, à la distance d'un mille de la côte. On y trouve beaucoup de bois, des arbres même entiers que la mer y charrie.

Le *NORDKAP* est situé à la gauche de l'entrée de *Bokbaay*. On trouve à l'est du Cap, en tirant du côté du Golfe d'*Orgel*, un torrent qui va se jeter dans la mer avec beaucoup de fracas ; c'est à ce bruit & à l'écume de ce torrent, dont la mer est couverte, qu'on reconnoît ce

canton qu'on nomme vulgairement *Watalope*. On ne trouve dans tout le golfe d'*Orgelbogt* que la baie du *Noorderfiord* oriental ; une frégate peut s'y réfugier ; mais on doit jeter l'ancre à la droite de l'entrée , à deux encablures de la côte , fous les habitations des Infulaires : les Pêcheurs vont mouiller au fond de la baie ; pour y arriver , il faut franchir un banc , fut lequel il n'y a pas plus de onze pieds d'eau à la marée baffe. La mer y charrie beaucoup de bois ; il s'y décharge une rivière dans laquelle on prend beaucoup de Saumon. Il y a une chaîne de rochers à la pointe orientale du golfe , qui fe prolonge bien plus loin que nos cartes hollandoifes ne l'indiquent. A l'eft de ces rochers , eft un archipel de quatre Iles affez élevées , & qu'on peut approcher facilement ; la quatrième eft fituée à l'entrée de *Klipbay*, on peut y mouiller près de terre , à la droite & à la gauche ; il faut feulement prendre garde à un banc placé en travers du milieu de la baie , & qui empêche qu'on puiſſe louvoyer.

L'Isle d'*Ulakiland* est située à l'est des quatre dont je viens de parler ; celle-ci est très-grande, elle a un bon mouillage tout près de la côte occidentale. L'Isle de *Guins* n'en est pas éloignée ; on peut y jeter l'ancre à la côte méridionale ; on y est à l'abri du vent de nord ; mais il faut être toujours prêt à lever l'ancre, lorsque le vent commence à souffler de la partie du sud-est ou du sud-ouest ; les marées y sont très-fortes, & leur direction est à l'est & à l'ouest. Le mouillage est très-bon à la pointe de *Roedehoek* ; on y est à l'abri des vents du Sud ; on a dix brasses d'eau sur un fond de sable ; on y rencontre un rocher qui sort de l'eau, & qu'on peut approcher sans danger.

L'ancrage est très-bon aussi à *Budemans* ; on y est à couvert des vents du sud ; mais aussitôt qu'il commence à venter nord, il faut en faire voile, pour n'être pas jeté sur la côte qui est très-basse : on courroit risque d'y échouer.

Telles sont les baies, tels sont les mouillages de l'ouest & du nord de

l'Islande, que j'ai cru devoir indiquer & faire connoître aux Navigateurs, pour qu'au besoin ils puissent y trouver des asiles, & échapper aux dangers du naufrage, toujours imminent dans les mers du Nord. Je vais donner, dans la même vue, une notice des mouillages & baies sur la côte orientale de la même Isle : je commencerai par le sud de la côte de *Langerness*, & je la suivrai jusqu'à son extrémité.

Langerness est une langue de terre très-alongée & unie; on la découvre à la distance de sept à huit milles en mer; elle est située directement au-dessous du pôle arctique. On trouve au sud de cette côte, un bon mouillage pour toute sorte de navires & un fond de sable sur dix & quinze brasses d'eau; on y est à l'abri des vents du nord & de l'ouest. Lorsqu'on y vient chercher un mouillage en arrivant de la partie de l'est, on doit directement faire voile à la côte; si le vent est nord, on peut mouiller à la portée du mousquet, de la terre, & l'on y est en sûreté; cet asile est précieux pour ceux

qui cherchent à se soustraire au mauvais temps, ou qui ont besoin de boucher une voie d'eau considérable. On apperçoit en y entrant, des longues perches posées sur trois ou quatre maisons; ces perches paroissent être des mâts de navire: on peut mouiller vis-à-vis; mais il est mieux d'avancer un peu plus loin; & après avoir laissé à tribord les maisons, aller jeter l'ancre vis-à-vis d'autres qui sont bâties sur le rivage; les Pêcheurs y mouillent à la distance d'un quart de lieue du rivage; un navire de guerre pourra facilement y mouiller à une demi-lieue de la côte. Les vents de nord & d'ouest n'y donnent pas; mais aussitôt que les vents de sud & d'est commencent à souffler, il faut se hâter de sortir de la plage.

Wapenford est aussi une excellente baie pour les navires de toute grandeur; on y mouille en face des maisons, à dix-huit brasses d'eau: mais, comme il se trouve au milieu de la baie deux grands rochers, les grands navires, qu'on ne gouverne pas comme l'on veut, à moins

que le vent ne soit très-bon, ne sauraient y entrer sans danger.

Zandhoek offre un bon asile contre les vents de sud, pourvu qu'on mouille au sud des cabanes des Islandois établis sur le rivage. La partie septentrionale de la baie est remplie de rochers : la petite Île de *Bonibick* est située entre les deux ports ; on peut facilement l'approcher sans crainte d'aucun écueil.

Les petites frégates & les corvettes mouillent commodément à *Burgerfiord* : on découvre, à la distance de huit lieues en mer, une montagne qui a la forme d'une bouche de canon ; cette montagne peut servir à faire reconnoître la côte ; elle est située entre les deux baies dont je viens de parler.

Lammerfiord est un bon port pour des frégates ; il faut y mouiller à la droite de l'entrée, vis-à-vis des huttes des Pêcheurs, à une encablure du rivage, sur dix brasses d'eau. On découvre derrière la baie, une montagne qui a quelque ressemblance avec une couronne.

Zuiderford est une petite rade pour les Pêcheurs ou pour les petites corvettes.

Mennefiord, autre petite rade; elle est exposée aux vents d'est.

Buiderklip est, sans contredit, le meilleur port d'Islande; c'est une superbe rade fermée de tous les côtés; elle peut recevoir aisément & commodément cinquante vaisseaux de guerre: tous les vents d'est en favorisent l'entrée; on peut mouiller dans toute la rade, à vingt-cinq & trente brasses d'eau; cependant le meilleur ancrage se trouve au fond de la baie, il faut doubler un petit cap de sable, qui de loin paroît rouge, & qui, courant dans la baie, y forme une sorte de coude; c'est dans ce coude, qui est dans la partie du nord, que le mouillage est excellent; il y a depuis quinze jusqu'à dix-huit brasses d'eau; on peut y jeter deux ancres, l'une en avant & l'autre en arrière; lorsque l'on en jette une à la côte, elle prend très-bien dans le sable.

Kolhom est une baie qui offre de bons mouillages, mais il est difficile d'y entrer;

il faut tourner le sud de l'Isle *Schorras*, située à l'entrée de la baie : il y a à la côte septentrionale de cet Ilot, un rocher presque à fleur d'eau ; il s'étend assez loin, & rend impossible la Navigation le long de la côte septentrionale de cette Isle.

Papeifjord est une rade ouverte ; l'Isle de Papei, située à l'entrée du port, lui donne son nom.

Præisterbay & *Engelsche-Bay* font deux rades où l'on va mouiller très-rarement ; la dernière est ainsi nommée, parce que les Anglois y entrent très-souvent. En droite ligne de ces deux baies, & à la distance de sept à huit milles, est une roche fort large & plate ; on la nomme *Walsbok* ; elle ressemble de loin à l'échine d'une Baleine nageant à mi-corps. Les Pêcheurs assurent qu'on trouve des gouffres & qu'on essuie des tempêtes affreuses entre la roche & la côte. Il est donc assez probable qu'il y a aussi une chaîne de bancs sous l'eau, qui s'étend depuis la roche jusqu'à terre : il seroit très-dangereux de passer entre les deux avec un

gros vaisseau ; cependant les Pêcheurs y passent sans aucun danger.

M. de *Kerguelen* semble penser que l'Isle d'*Enchuizen*, que nos cartes placent sur la même ligne , n'est autre chose que la Roche de *Walsbok* , qui paroît être , par un temps de brume, une Isle séparée. Cette conjecture est d'autant plus probable , que cette Isle n'a été découverte que par des Pêcheurs peu expérimentés en géographie , qui ne savent ni lire ni écrire , & peu capables de faire des observations exactes.

Telle est la description abrégée des côtes d'Islande que M. de *Kerguelen* nous a donnée pour servir de guide à nos Pêcheurs & autres Navigateurs, vers l'*Islande* ; elle m'a paru être d'une grande utilité pour notre Navigation vers le nord ; & je crois pouvoir assurer qu'on peut se fier aux observations de M. de *Kerguelen*, qui avoit tous les talens requis pour faire un excellent & savant Navigateur.

D E L A L A P O N I E.

Il arrive très-souvent que nos Navigateurs , au *Spitsberg* & au *Groenland* , sont jetés par des tempêtes loin de leur route , & qu'ils sont portés vers des côtes qu'ils ne connoissent pas , ou dont ils n'ont qu'une connoissance très-imparfaite. Je pense qu'il n'est pas inutile de m'arrêter un moment sur des contrées adjacentes aux mers du Nord , & de les indiquer avec quelque détail , aux Navigateurs exposés à y être entraînés malgré eux-mêmes.

Les côtes de Norvège , si fréquentées par les Groenlandois , sont très-connues aujourd'hui ; je n'en ferai donc pas la description. La *Laponie* , *Finmarken* , & le pays des *Samojèdes* , le sont beaucoup moins. Les Navigateurs , dans les mers du Nord , sont exposés à être contraints de faire route vers ces contrées stériles & hideuses : je vais essayer d'en faire connoître la position avec quelque précision ,

& de donner une idée juste du caractère des habitans.

La *Laponie*, qui fait partie de la *Scandinavie*, est située entre le 32^e. & 43^e. degré de longitude, & entre le 65^e. & 72^e. de latitude, à la distance d'environ 5 degrés sud-est du *Spitsberg*, & de 3 degrés de l'Isle - aux - Ours (*Beeren-Eyland*). Ce pays a pour limites, à l'est, la Mer Blanche & la Russie; au sud, la Suède; à l'ouest & au nord, la Norvège, où il est borné par la Mer Glaciale & la Mer du Nord. Les Lapons appellent leur pays *Sameland*, ou *Samenolmai*: les anciens géographes qui ne paroissent pas s'en être beaucoup occupés, ont désigné la Laponie sous les noms de pays des *Cynocéphales*, *Hymantopodes*, *Troglo-dites* ou *Pygmées*. Les Suédois, qui les premiers en ont fait la conquête, au XII^e. siècle, ont nommé ce pays *Laponie*: il est connu depuis ce temps-là sous cette dénomination.

La Laponie se divise en trois parties: la partie orientale est connue sous le nom

de *Laponie Russe* ; la partie méridionale , sous celui de *Laponie Suédoise* , & la partie occidentale , sous celui de *Laponie Danoise* ; tout ce pays est , en effet , soumis à ces trois couronnes. La Laponie Danoise fait une partie du pays de *Drontheim* ; la Suédoise fait partie de la *Bothnie occidentale* , & la Russe fait partie de l'Archipel de ce nom.

La Laponie se présente , au premier coup d'œil , comme le pays le plus pauvre , le plus misérable , & le plus dépourvu de tout : il n'en est pas en Europe de plus froid , & dont la terre soit moins fertile ; l'air & le sol en sont affreux. On ne découvre dans le pays , que des montagnes dont les sommets couverts de neige n'en ont jamais été dépouillés ; on n'y trouve que des marais qui , à peine dans la plus belle saison , sont dégelés ; des rivières & des petits lacs , dont la jouissance ne donne ni profit ni agrément. On ne connoît dans la Laponie , ni printemps , ni automne ; l'hiver , qui y dure pendant neuf à dix mois , fait place à l'été , dont

la durée ne passe pas quelques semaines. Si, à la fonte des neiges, on découvre quelques espaces de terre découverte, ce n'est que pour y voir une mousse bourbeuse; jamais l'aspect d'une plante agréable n'y flatte la vue.

Tel est le premier coup d'œil de la Laponie: mais, quand on examine de près ce pays, on découvre par lui que la nature n'a pas abandonné l'homme à toute la rigueur de l'indigence, & qu'elle lui a fourni, ici comme ailleurs, de quoi substantier sa vie, & pourvoir à ses premiers besoins.

Ces plaines, couvertes de mousse, produisent néanmoins des plantes & des racines qui servent autant à la nourriture des hommes, qu'à celle des animaux. Quoique l'été y soit très-court, il dure cependant assez long-temps pour faire mûrir & donner le temps de récolter les grains que ces terres font germer. L'hiver, malgré sa longueur & son âpreté, ne laisse pas que de donner quelques jours sereins, & de procurer aux Lapons quelques

quelques plaisirs paisibles & agréables. Les rivières sont très-poissonneuses , & le gibier y est assez abondant ; il y a même des bêtes fauves en assez grande quantité , dont les peaux fournissent à l'habillement des habitans. La Renne y est , de tous les animaux privés , le plus utile & le moins à charge ; cet animal s'éleve , se nourrit , & pourvoit à tous ses besoins lui-même : pendant l'été , il paît dans les champs de mousse , & broute la pointe des arbrisseaux ; pendant l'hiver , il découvre avec ses pieds la mousse cachée sous la neige & sous la glace , & se procure ainsi sa nourriture. Lorsque cet animal a couru pendant un jour entier , sans s'arrêter , on l'attache pendant la nuit à un arbre , en mettant devant lui un peu de mousse pour sa nourriture ; plus ordinairement on lui donne la liberté de chercher sa pâture lui-même. La Renne , qui ressemble assez bien au Cerf , est tout pour le Lâponois ; elle fait toute sa richesse ; il se nourrit de sa chair , il boit son lait , il s'habille de sa peau , & en

§ 2 HISTOIRE DES PÊCHES

fait un petit commerce qui lui procure de quoi avoir une tente pour passer l'été ; le poil de Renne se file , & sert à beaucoup d'usages dans le ménage ; les os & les cornes servent au Laponois à se faire des outils , des ustensiles , &c. ; il couche sur les peaux de cet animal , & y dort à son aise. On fait de bon fromage du lait de Renne ; en un mot , le Laponois est riche , à proportion que son troupeau de Rennes est plus nombreux : quelques-uns entretiennent jusqu'à mille Rennes : il est remarquable que chacun de ces animaux , recevant un nom particulier , pour les distinguer , jamais le propriétaire ne se trompe & ne confond ces noms ; il distingue & appelle chacun d'eux par le nom qu'il leur a donné. Les Laponois voyagent & transportent leurs marchandises dans des traîneaux ressemblant par leur forme , à des batelets ; ces traîneaux sont impénétrables à la pluie : le Laponois y pratique une petite chambre où il est à l'abri du froid & des intempéries du climat ; il y attèle ses Rennes , qui courent

avec une si grande vitesse, même à travers les bois & les montagnes, que l'oiseau ne fend pas l'air avec plus de rapidité : on ne peut se servir de ces traîneaux que sur la neige ou sur la glace (1)

Les Laponois se servent aussi d'une sorte de patins qui sont très-commodes : le patin consiste en une planche légère, de sept à huit pieds de long, sur un pied de large, elle finit en pointe relevée sur le devant ; les pieds assujettis sur ces patins, le Laponois, un bâton à la main pour se donner de l'élan, court si vite, qu'il passe à la course les loups & les ours auxquels il donne la chasse.

Les Laponois ont quelque ressemblance morale avec les habitans des autres contrées de l'Europe ; mais ils ont des rapports plus frappans avec les Finlandois. La Laponie est peu peuplée ; les habitans sont tous d'une petite stature, ils ont la

(1) On a essayé depuis quelques années d'élever des Rennes en *Islande* ; l'épreuve, selon M. Van - Troil, commençoit à réussir assez bien en 1772.

mâchoire supérieure plus faillante que les Finlandois ; leur chevelure a plusieurs nuances ; les femmes y sont bien de figure ; & , au rapport des voyageurs les plus dignes de foi , il y a des Laponnes qui passeroient pour belles dans tous les autres pays de l'Europe. On pense que les Lapons sont originaires de la Finlande. Quoique quelques voyageurs aient rapporté que les Lapons se servoient de dards & de javelots pour la chasse , il est certain au contraire , qu'ils n'en connoissent pas même l'usage : ils ont des fusils , & achètent leur poudre à *Kola*. Ils font cuire la viande & le poisson pour leur nourriture , & ne mangent jamais ces alimens crus , comme les Samojèdes ; ils ne font pas de la farine d'arêtes de poisson , comme on l'a prétendu. Les Finlandois , habitans de la Carelie , sont les seuls qui en fassent usage. Les Lapons font une sorte de farine , de la membrane déliée qu'ils trouvent sous l'écorce du sapin ; ils en font leur provision dans le mois de

mai ; ils la font sécher avec soin , la pulvérisent , la détrempe avec du lait , & en font des gâteaux : ils pensent que cette sorte de pain est un excellent anti-scorbutique ; leur boisson ordinaire est du lait , & non l'huile de poisson , comme on l'a avancé sans fondement : il est faux aussi qu'ils soient polygames , & qu'ils n'aient égard à aucun degré de consanguinité , pour satisfaire au vœu le plus pressant de la nature ; le reproche qu'on leur fait d'offrir aux étrangers leurs femmes & leurs filles , pour en jouir , n'est pas mieux fondé : ils ont en horreur tous ces écarts contre la pudeur. On les accuse de forcellerie ; tout ce qu'on en raconte de merveilleux , est avancé sans preuves ; il y a apparence qu'ils ne sont pas plus forciers que ceux qui passent pour tels dans les pays les plus policés de l'Europe.

Quoique la majeure partie des Lapons ait embrassé le Christianisme , ils n'en font aucun exercice public , & n'en donnent d'autre marque , que le nom

qu'ils ont reçu au baptême ; ils font très-enclins à l'idolâtrie , & ont beaucoup de peine à régler leurs mœurs sur les préceptes de l'évangile. Les Divinités qu'ils paroissent reconnoître , font *Jubmel* , le bon *Esprit* , & *Peckel* le mauvais ; mais ils en reconnoissent une intermédiaire , qui est *bon* & *mauvais* tour-à-tour ; ils l'honorent sous les deux noms de *Thor* & d'*Ajicke*. Il suit de-là , que leur religion est une espèce de Manichéisme.

DU NORDLAND ET FINMARKEN.

Ces deux contrées ne diffèrent guère pour la température du climat & pour la nature du sol , de la Laponie , dont je viens de donner une idée succincte ; elles s'étendent depuis le 64^e. degré de latitude septentrionale , jusqu'au 72^e. ; elles sont toutes les deux au nord de *Drontheim*. *Nordland* comprend tout l'espace entre *Normendal* & *Finmarken*. Les habitans vivent principalement de leur pêche , de même que ceux de *Finmarken*.

Cette dernière contrée se divise en orientale & occidentale ; la partie orientale touche à l'extrémité de la terre ferme, au nord de la montagne *Noordkin*, qui est à dix lieues Danoises de *Nord-Cap* & de l'Isle de *Wardoë*, située à une très-petite distance du continent. La partie occidentale comprend l'Isle de *Mageroë* ; c'est dans cette Isle qu'est le cap le plus septentrional de l'Europe, qui, pour cette raison, est appelé le *Nord-Cap*.

On trouve d'excellens ports tout le long des côtes, & de bons mouillages par-tout ; il semble que la nature se soit appliquée à former les afiles les plus sûrs pour les Navigateurs, dans les contrées les plus effroyables de l'Europe, & sous le ciel le plus rigoureux par l'âpreté de l'air & la fureur des tempêtes. Un navire, battu par les flots soulevés, ou forcé, par quelque besoin, de relâcher sur la côte, y trouvera toujours, quelque temps qu'il fasse, un port qui le mettra à l'abri du naufrage, & qui lui fournira les moyens de se radouber. On aborde cette côte avec

d'autant plus de sûreté, que les Pêcheurs du pays font tous excellens pilotes, & qu'ils s'avancent jusqu'à deux milles en mer, quelque fort que soit le vent, pour y rencontrer des navires, & les conduire dans un port. Quoique le coup d'œil de ces côtes soit effrayant, elles ne font cependant pas aussi dangereuses qu'elles le paroissent : tout le danger est en pleine mer, & on peut naviguer le long de toute la côte, sans craindre d'accident, par-tout où l'on n'apperçoit aucun brisan.

Tout ce que je viens de dire, relativement à ces deux contrées, peut s'appliquer aux côtes voisines de Noordland & de Finmarken, de même qu'aux peuplades qui y habitent. Tous ces peuples commercent en suif, beurre, huiles, poissons & bois; ils ont tous la même façon de vivre. Quelques écrivains nous les ont peints comme des peuples lâches & pusillanimes; ils les ont mal jugés : ils sont au contraire vaillans & courageux; ils ne craignent nullement de se mettre aux prises avec les ours, & de leur livrer





COMBAT VIGOREUX

des combats finguliers ; on les voit attaquer courageusement cet animal, d'autant plus redoutable , que la faim le dévore dans ces contrées ftériles ; on en voit corps à corps avec l'ours , ouvrir le ventre de l'animal , le terraffer & emporter fa dépouille. N'ayant pour toute arme qu'un long couteau : ils ne le quittent jamais , pas même pendant le sommeil. Il est vrai que la chasse de l'ours a aussi ses dangers , & que beaucoup de Chasseurs , ou surpris par l'animal , ou assez peu exercés au combat qu'ils lui livrent , succombent & deviennent sa proie.

D E S S A M O J È D E S .

Le pays des Samojèdes est situé entre le 66^e. & le 70^e. degré de latitude septentrionale, depuis la rivière de Morene, jusqu'au de-là de l'Oby ; à l'est, jusqu'au fleuve de Jenisen ; il borde les côtes septentrionales de la Mer Glaciale, & occupe un espace d'environ 30 degrés de longueur.

Ce pays a la même latitude que la Laponie & Finmarken ; il n'est ni plus fertile ni moins froid : il est habité par quelques hordes ambulantes qui le parcourent d'un bout à l'autre, à mesure que les besoins de la vie se font sentir, sans se fixer irrévocablement dans aucun lieu. La nature ne les a pas traités plus favorablement que leurs voisins.

Quelques écrivains ont avancé sans fondement, que les Samojèdes & les Lapons tiroient leur origine d'une souche commune, & qu'ils étoient frères ; M. de Buffon lui-même a été encore plus loin, & ce grand naturaliste a cru que les Lapons, les Samojèdes, les Borendiers & les Zembliens n'étoient tous que des Tartares du Nord, provenant d'une seule race. Il paroît démontré que M. de Buffon s'est trompé, & qu'il a trop compté sur des rapports peu authentiques & adoptés sans examen. Quant aux *Zembliens*, ils n'existent pas ; on fait positivement que la nouvelle Zemble n'a jamais été habitée ; s'il est vrai qu'on y ait vu

quelques êtres humains , il est très-vraisemblable que ces infortunés étoient des matelots qui , après le naufrage sur ces côtes désertes , avoient gagné cette terre désastreuse & inhabitable. Cette conjecture devient d'autant plus probable , que les Russes , qui tous les ans vont à la pêche sur les côtes de la nouvelle Zemble , s'habillent comme les Samojèdes , qu'ils n'ont jamais vu sur ces côtes une seule figure humaine , ni rien qui pût leur faire conjecturer que ce pays étoit habité. Pour ce qui regarde les Borendiers , le nom de ce peuple , que M. de Buffon suppose exister dans ces contrées , n'est pas même connu dans tout le Nord. On place les Zembliens au-dessus de la rivière de Morene ; mais cette contrée est inhabitable pendant la majeure partie de l'année , à cause de l'insalubrité de l'air ; il n'est pas d'homme qui pût y résister. Un navire , surpris sans doute dans cette contrée par le mauvais temps , fut contraint d'y hiverner : l'équipage , consistant en vingt-quatre hommes , ayant choisi

fur la côte un endroit propre à y attendre le retour de la belle saison , y périt tout entier ; on trouva , l'année d'après , ces vingt-quatre malheureux morts dans leur tanière ; on crut qu'ils y étoient morts de froid , mais il est démontré que les vapeurs qui s'exhalent de la quantité des plantes de mer , & de la mouffe putride qui borde la côte , infectent l'air , & lui donnent une qualité pestilentielleuse. M. de *Kerguelen* , observateur judicieux , & le plus digne de foi , confirme ce fâcheux événement , & la cause très-probable de la mort de l'infortuné équipage dont je viens de parler , par un événement à-peu-près de la même nature qu'il rapporte. Une horde des habitans des bords du fleuve Mérene , alla s'établir à vingt lieux de la côte de la nouvelle Zemble ; ces malheureux , au nombre de vingt , y furent tous attaqués d'une maladie douloureuse , causée par l'infection des brouillards infectes qui , s'élevant du côté de la mer , obscurcissoient l'atmosphère ; ils furent tous obligés d'abandonner cet





HOMME ET FEMME SAMOYEDES

établissement nouveau : il n'en mourut aucun , à la vérité , mais aussi il n'y en eut pas un seul qui ne fût attaqué d'une maladie dangereuse , de laquelle ils se ressentirent tous pendant très-long-temps, même après avoir respiré un air & plus vif & plus pur. Il est probable que l'épidémie , connue sous le nom de *Peste-noire* , qui dépeupla l'Islande , & qui fit un ravage affreux au Groenland , au milieu du XIV^e. siècle , ne fut occasionnée que par l'infection des vapeurs méphitiques , plus abondantes & plus continuelles qu'elles ne le sont ordinairement dans ces contrées.

Les Samojèdes sont presque tous d'une taille au-dessous de la médiocre ; ils sont forts & robustes ; ils ont les épaules larges , les jambes courtes , le pied petit , la tête grosse , des grandes oreilles , le col court , la figure aplatie , des petits yeux noirs , le nez plat & écrasé , la bouche extraordinairement fendue , & les lèvres très-minces ; leurs cheveux noirs & épais leur pendent sur les épaules , leur teint est

rembruni , tirant un peu sur le jaune ; ils n'ont presque pas de barbe , la plupart n'en ont pas du tout. La stature des femmes est parfaitement semblable à celle des hommes ; leurs traits sont à la vérité plus fins , elles ont le pied plus mignon ; il n'est cependant guère possible de les distinguer des hommes , au premier abord ; outre qu'elles sont dessinées de même , elles ne mettent aucune différence dans leur costume ; leur habillement est en tout semblable à celui des hommes : les Samojèdes des deux sexes s'habillent de peaux de Rennes , & donnent précisément la même forme à leur ajustement. On voit , par-là , combien est peu fondée l'opinion de ceux qui ont prétendu que les Laponois & les Samojèdes sortent de la même souche & n'ont qu'une même origine ; ces deux peuples ne se ressemblent ni par la stature , ni par leurs usages , ni par leur façon de vivre : le seul trait de ressemblance qu'ils aient , c'est l'usage qu'ils font l'un & l'autre des Rennes , tant pour leur service que pour leur

habillement : mais cet usage n'est pas une marque caractéristique d'une même origine ; il est nécessité par la disette d'autres animaux propres à faire le service des Rennes. La race des Samojèdes & celle des Hottentos , semblent être les deux extrêmes ; en examinant avec un œil observateur ces deux peuples , on peut se former une idée assez juste de la grande diversité d'hommes qui peuplent le globe , dont quelques-uns ne nous sont que peu ou point connus.

Les Samojèdes , occupés uniquement à se procurer le pur nécessaire , sont , la plupart du temps , renfermés dans leurs huttes pratiquées dans la terre , ne sortent de leurs tanières , que lorsque la faim , ou quelque autre besoin les presse. Les Samojèdes ne connoissent ni vertus , ni crimes ; le larcin & le meurtre sont absolument inconnus chez ce peuple ; l'extrême simplicité dans laquelle le Samojède vit , le rend inaccessible aux grandes passions , autant pour le bien que pour le mal. Cependant on peut conclure , ce semble ,

par certains traits de leur vie privée , que les Samojèdes sont naturellement portés à la vertu , & qu'ils aiment la justice ; si quelquefois ils se livrent à quelques écarts , ce n'est jamais que lorsqu'on les irrite par de mauvais procédés , & qu'on les force à la vengeance par des traitemens capables d'enflammer leur ressentiment.

Le Gouvernement de Moscovie , envoya , en 1595 , un Cosaque à la tête d'une petite troupe armée , pour s'emparer du pays des Samojèdes : ce conquérant remporta une victoire facile ; ce peuple ne fit pas la plus petite résistance , & le Cosaque prit possession de cette contrée , au nom du Czar , son maître.

Inutilement les Empereurs Moscovites ont essayé d'introduire le Christianisme chez les Samojèdes ; inutilement ils ont envoyé des missionnaires pour prêcher l'évangile à ce peuple ; leur zèle & leurs efforts ont toujours été sans fruit ; la superstition & l'idolâtrie ont toujours fait le fond de la religion des Samojèdes ;
comme

comme leurs voisins , ils ont toujours cru & croient encore à deux principes , l'un bon & l'autre mauvais ; ces deux divinités reçoivent tous leurs hommages.

On parvint enfin à déterminer quelques Samojèdes à se laisser conduire à *Moscou* : arrivés dans cette capitale de l'Empire Russe , ces bonnes gens furent émerveillés de tout ce qu'ils y virent ; ils prirent l'Empereur pour un Dieu , lorsqu'ils le virent environné de tout l'éclat & de toute la pompe royale ; ils se soumirent sans résistance à lui payer annuellement un tribut de peaux de Martres & de quelques autres fourrures ; mais , l'amour & le préjugé pour leur patrie , resteront toujours dans toute leur force ; les agrémens de la vie , le luxe , les commodités , les richesses , les spectacles , rien , en un mot , de tout ce que *Moscou* leur offroit d'attrayant , ne fit assez d'impression sur ces hommes de la simple nature , pour les obliger à préférer le séjour de *Moscou* à celui de leur âpre & stérile contrée. Ils répondirent au Czar

même, avec cette simplicité naïve qui caractérise l'homme que les passions n'ont pas encore dégradé, qu'ils n'abandonneraient jamais leur pays, pour en habiter un autre : « Si votre Majesté, lui dirent-ils, avoit une idée des beautés, & de la salubrité de l'air de notre patrie, elle ne balanceroit pas un moment à venir fixer sa résidence parmi nous, & *Moscouw* n'auroit plus aucun attrait pour vous ».

Tel est le tableau de l'*Islande*, de la *Laponie*, de *Finmarken* & du pays des *Samojèdes*, que j'ai cru devoir tracer avant d'entrer dans l'Histoire générale du *Groenland*. Cette seconde partie de l'ouvrage que je traduis, dégagée ainsi de toutes les digressions dont il m'auroit été impossible de la débarrasser, en suivant la division & l'ordre des matières de l'Auteur *Hollandois*, n'en fera que plus intéressante. Une narration souvent interrompue par des incidens, devient fastidieuse, parce que presque toujours elle détourne & fatigue l'attention, & qu'elle fait perdre la liaison & l'enchaînement des faits.

ILE DE JAMES
AU NORD DE L'AMERIQUE

DETROIT DE DAVIS

VIEUX GROENLAND

NOUVEAU GROENLAND

MER DU NORD

Cercle Arctique



MUSEUM of Comparative
Zoology
NOV 10 1842

NOUVELLE CARTE
DU VIEUX ET NOUVEAU
GROENLAND
ET DU
DETROIT DE DAVIS.
5 10 15 20 25 30 35 40 45
Mille d'Allemagne 25 au degré; chaque
mille est cinq quarts d'heure et 3 minutes.
Premier Méridien par le Pic des Carottes.



C H A P I T R E X V.

DU GROENLAND.

L'HISTOIRE du Groenland ne peut être que très-imparfaite, elle laisse encore beaucoup à désirer ; cette contrée n'est pas assez connue , & il est très-douteux qu'elle le soit jamais mieux. Il est bien difficile d'écrire l'histoire d'un pays qui n'offre presque aucun de ces monumens historiques qu'un écrivain judicieux emploie avec discernement ; la difficulté se fait sur-tout sentir par rapport au Groenland : ici tout paroît manquer ; monumens , traditions , relations anciennes avec d'autres peuples connus ; en un mot , les conjectures même ne peuvent être appuyées sur aucun fondement médiocrement solide. Que peut-on savoir de certain , en effet , sur l'origine & sur l'antiquité d'un peuple , placé à l'une des extrémités du globe , sur un terrain dont

l'intérieur est impénétrable , peut-être inhabité aujourd'hui , dont l'étendue est encore indéterminée , dont les limites au nord sont absolument ignorées , dont la plupart des côtes sont inconnues & inaccessibleles , dont le sol laisse encore à deviner s'il forme un vaste continent , ou s'il est coupé par plusieurs détroits qui , le divisant en plusieurs Isles , font du Groenland un archipel , moins agréable , à la vérité , que celui du levant , mais plus vaste que tous ceux que les Navigateurs les plus habiles ont découverts jusqu'à ce jour dans toutes les mers connues ?

On distingue communément le Groenland en *Vieux* & *Nouveau* : cette distinction ne porte que sur la différence des époques , auxquelles la côte orientale & la côte occidentale ont été découvertes. La côte orientale est désignée sous la dénomination du *Vieux Groenland* , parce qu'on la croit la première connue. C'est de cette partie , presque absolument inconnue aujourd'hui , par l'impossibilité de l'aborder

dans la majeure partie de sa longueur , que je vais essayer de tracer l'Histoire , dans ce chapitre : ce que je vais en dire , ne doit être considéré que comme une introduction à l'Histoire des Groenlandois modernes.

Tous les Auteurs qui ont écrit sur la première découverte du Groenland , se sont servilement copiés , & je me vois dans la nécessité indispensable d'adopter leur Histoire , faute de guides plus sûrs que ceux qu'ils ont suivis eux-mêmes. Deux chroniques Danoïses, l'une en vers & l'autre en prose , tels sont les garants uniques de tous ceux qui ont écrit sur le Vieux Groenland. On sent combien il faut se méfier d'une Histoire écrite en vers , & combien , par conséquent , doit être suspect le Poëme Danois sur l'origine & les hauts faits des premiers Groenlandois , connus & découverts par les *Islandois* , ou par les Norvégiens , leurs plus proches voisins à l'est. Le merveilleux , le héroïque , fond inépuisable des poëmes épiques , ensevelissent toujours

la vérité sous un tas de fables, qui, pour l'ordinaire, ne laissent qu'un espoir bien foible de l'en démêler & de l'en dégager, pour la reproduire dans toute sa pureté. S'il existe encore sur la côte orientale du Groenland, quelques-uns des monumens historiques dont il est fait mention dans les deux chroniques Danoises, ils sont inaccessibles, & la tradition des Groenlandois établis sur les côtes de l'ouest, n'est pas une ressource bien assurée pour se procurer des renseignemens certains sur l'origine & les mœurs antiques de leur nation : les Groenlandois de l'ouest sont encore dans un état de rusticité complete. L'origine des peuples les plus policés, n'est-elle pas encore, dans ce siècle de lumières, un mystère que nos écrivains d'un mérite le plus distingué n'ont pu dévoiler ? Malgré l'abondance des monumens antiques & en tout genre, qui sont pour ainsi dire sous la main, est-on encore parvenu à dégager l'Histoire d'un seul peuple de l'Europe, de tout le merveilleux & le fabuleux qui nous en dérobent la vraie

origine? Ils nous laissent dans une profonde ignorance sur ses mœurs, sur ses coutumes, & sur sa police primitives. La rusticité du Groenland, & l'ignorance crasse de ses habitans, ne laissent pas même la foible ressource des conjectures aux voyageurs qui voudroient acquérir quelques connoissances moins vagues sur la première découverte de cette contrée, & sur le caractère de ses premiers habitans. Il faut donc se contenter des lambeaux de l'Histoire du Vieux Groenland, que quelques Voyageurs, ou Compilateurs, ont puisés dans la même source.

Il en est des relations des voyageurs comme des monumens historiques de la plus haute antiquité : il ne faut ni les rejeter absolument, parce qu'ils ne portent pas un caractère évident d'authenticité, & qu'ils ne peuvent soutenir l'épreuve de la critique la plus sévère, ni les admettre tous indistinctement, & les employer sans discernement. Je tâcherai de marcher entre ces deux écueils, & de les éviter tous les deux,

pour approcher autant que possible de la vérité, en esquissant le tableau du Vieux Groenland.

La côte orientale de cette vaste contrée, n'est plus abordable au-dessus du *Promontoire de la Discorde*; on ignore donc aujourd'hui l'état où elle se trouve : c'est cependant celle-là qu'on assure avoir été découverte la première, c'est celle-là qui reçut les premières Colonies Norvégiennes; c'est sur celle-là que furent construits les premières habitations & les premiers édifices publics; c'est enfin sur cette côte que les missionnaires Chrétiens abordèrent, & qu'ils prêchèrent l'évangile aux naturels du pays avec assez de succès, pour y fonder diverses églises, & y établir divers monastères pour les cénobites des deux sexes. Tous les Auteurs qui ont écrit sur le Groenland, s'accordent sur les faits principaux : ils conviennent tous que la côte orientale du Groenland a conservé, pendant plusieurs siècles, des vestiges sensibles de population & de christianisme; les ruines

des habitations, des églises & des monastères ont attesté pendant long-temps ces deux faits. En quel temps cette côte a-t-elle été découverte ? Les écrivains varient sur cette époque : en quel temps a-t-elle été abandonnée ? quelle a été la cause de cet abandon ? C'est ce qu'on ignore absolument.

L'Auteur Hollandois que je traduis, a particulièrement adopté le systême de M. Mallet sur la découverte du Groenland ; cet Auteur François l'a développé dans son introduction à l'Histoire du Danemarck. Le systême de M. Mallet est précisément le même que celui de l'évêque *Eggede* ; *La Peyrere* n'a travaillé que d'après le même Prélat, & *David Crantz*, Auteur Allemand, ne paroît pas avoir eu de meilleurs renseignemens. Voici à quoi se réduit tout ce que ces Auteurs ont écrit sur la première découverte du *Groenland*.

Torwald, Gentilhomme Norvégeois, brilloit à la Cour du Comte *Haven*, autant par sa dépense, que par la faveur

dont il jouissoit auprès de son maître : il eut le malheur de tuer, dans un combat singulier, un Seigneur de la même Cour, dont les parens eurent assez de crédit pour le faire disgracier & l'obliger à quitter le pays. Il y avoit à peu près un siècle que l'Islande avoit été découverte ; Torwald fut s'y réfugier pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis : il emmena dans son exil, *Eric* son fils ; celui-ci devint fameux par la fuite, & fut surnommé le *Rouge*. Torwald mourut bientôt après son arrivée en Islande ; le fils en héritant des biens de son père, hérita aussi de sa bravoure, peut-être de sa barbarie ; du moins il se vit contraint de venger un affront personnel qu'un de ses voisins lui avoit fait. Comme son père, il tua son adverfaire, comme lui il fut obligé de s'expatrier & de chercher un asile hors de l'Islande ; il en étoit banni pour trois ans. *Eric* apprit qu'un nommé *Gunbivern* avoit découvert quelques Isles à l'ouest de l'*Islande*, & qu'il avoit apperçu plus loin, une côte d'une

vaste étendue : Eric prit son parti, &, accompagné de deux ou trois Islandois qui s'attachèrent à sa fortune, il partit dans le dessein d'aborder la côte que *Gunbivern* avoit découverte. Son entreprise lui réussit au gré de ses desirs, & après une courte & heureuse navigation, il découvrit le cap *Herjols*, le plus avancé de la côte orientale. Il fit voile directement sur ce cap, & le doubla sans accident; il longea la côte vers le Sud & jeta l'ancre dans la baie d'une Isle qui lui parut agréable; il y descendit & s'arrangea pour y passer l'hiver; il donna son nom à la baie, connue encore aujourd'hui sous la dénomination d'*Eric's-Fioerd*; elle est située à l'entrée d'un détroit, nommé aussi *Eric's-Sund*.

Eric plus encouragé que jamais à faire la découverte du continent qu'il avoit cotoyé pour arriver dans son Isle, remit à la voile au commencement du printemps; il rangea la côte d'assez près pour s'en former une idée assez précise; elle lui parut couverte d'une agréable

verdure, & lui donna le nom de *Groenland* (*Terre-verte*). Toute cette vaste contrée a retenu ce nom jufqu'à ce jour. Eric examina le pays avec beaucoup d'attention ; il le crut propre à recevoir des Colonies, & il forma le deffein d'y mener la première aufsitôt que les trois ans de fon banniffement feroient expirés (1). Revenu en Iflande, *Eric* fit une peinture fi agréable de fon nouveau monde, qu'il réuffit facilement à trouver des Colons. Il exagéra la beauté de cette contrée, la fertilité des plaines, l'immense étendue des pâturages, l'abondance du poiffon & la richesse à laquelle la Colonie parviendroit infailliblement, par les nombreux troupeaux qu'il étoit facile d'y élever & d'y multiplier. Il perfuada facilement : il employa un an à faire

(1) J'ai fuivi ici la verfion de *Crantz* ; M. Mallet dit feulement qu'Eric revint en Iflande quelques années après fon départ, & qu'il réuffit à perfuader à quelques Iflandois de le fuivre pour aller s'établir fur le continent qu'il venoit de découvrir. *Eggede* fait revenir Eric en *Iflande*, une année après fon départ.

les préparatifs de son voyage ; il chargea vingt-cinq navires de transport sur lesquels il mit un très-grand nombre de Colons ; il les fournit , à ses dépens , de tous les ustensiles de ménage , d'un grand nombre de bestiaux de toute sorte , & de vivres suffisans , tant pour la traversée , que pour se substanter dans les premières semaines de la colonisation. Eric mit à la voile & conduisit lui-même sa Colonie à la nouvelle terre promise ; il eut le malheur de perdre onze navires dans le trajet , & arriva seulement avec quatorze au *Groenland*.

On n'est pas d'accord sur l'année de la découverte du *Groenland* ; on la place communément , sur la foi d'une chronique d'Islande , à l'année 982 de l'ère chrétienne. Cette chronique est de *Sonorro Sturlesen* , qui vivoit en 1215 , & qui passe pour le meilleur Historien du Nord ; il étoit *Grand Juge* d'Islande sous le gouvernement des Rois de Norvège. *Thormoder Torfaeus* , natif d'Islande & Historiographe du Roi de Danemarck ,

a suivi cette chronologie dans son ouvrage , intitulé *Groenlandia antiqua*. *Eggede* , *Crantz* , *La Peyrere* , & mon Auteur Hollandois l'ont aussi adoptée.

Pontanus , dans son Histoire du Danemarck , & *Claudius Christophersen* , plus communément *Lyscandre* , Auteur de la Chronique Groenlandoise en vers Danois , placent cette découverte à l'année 770 ; cette différence est considérable , puisqu'il s'en suivroit que cette découverte auroit été faite 212 ans plutôt. Ce dernier sentiment paroît appuyé sur une autorité respectable ; les antiquités de l'Islande ne paroissent pas le contredire ; & une bulle du Pape Grégoire IV , de l'année 835 , lui donne un très-grand poids ; le souverain Pontife l'adresse à l'Évêque *Ansgarius* (*Anscher*) , nommé à l'évêché de Hambourg , par l'Empereur *Louis le Pieux* ; le Pape recommande particulièrement au Prélat les missions de l'*Islande* & du *Groenland* , & la propagation de la foi dans ces deux contrées spécialement nommées dans la

bulle. Il faut, pour détruire cette opinion, nier l'authenticité de la bulle du Pape Grégoire IV. *La Peyrere* rapporte, sur la foi de *M. Gunter*, Secrétaire du Roi de Danemarck, avec lequel il étoit fort lié, qu'il existoit de son temps, dans les archives de l'archevêché de Brême, une vieille Chronique manuscrite, dans laquelle étoit une copie de la bulle qui constituoit l'archevêché de Brême Métropolitain de tout le Nord, & nommément de la Norvège & des Isles qui en dépendent, telles que l'*Islande* & le *Groenland*, qui y sont expressement nommées. Cette bulle étoit datée avant l'an 900. Il y a apparence que cette dernière bulle dont parle *La Peyrere* est la même dont *Pontanus* & *Lyscandre* s'autorisent.

La Colonie Groenlandoise eut d'abord le même sort de toutes les nouvelles plantations; elle fut foible dans sa naissance, & ne parvint à un état plus florissant, que par les soins, la vigilance & les grands moyens d'*Eric*, son

fondateur. *Leyse*, fils d'*Eric*, aussi zélé que son père pour l'avancement de sa Colonie, fit un voyage en Norvège dans le dessein d'obtenir du Roi, *Olaus Trygueson*, des secours proportionnés à ses besoins, pour faire fleurir & étendre sa Colonie. Le Monarque le reçut avec beaucoup de bonté, & le tableau que *Leyse* fit à *Olaus* de la contrée qu'il vouloit peupler de plus en plus, déterminâ le Roi à se prêter aux desirs du Groenlandois. *Olaus* avoit embrassé le Christianisme depuis peu de temps, il en étoit devenu un des plus ardens apôtres; *Leyse* lui fournissoit une trop belle occasion de faire des profélytes à la foi, pour qu'il la laissât échapper. Il conçut le projet d'établir une Mission au *Groenland* & de se servir de *Leyse* lui-même pour faire réussir ce pieux dessein. *Olaus* le retint pendant tout l'hiver à sa Cour; il vint à bout de lui persuader de se faire instruire, & *Leyse* reçut le baptême quelques mois après son arrivée en Norvège. Le Prince lui permit de partir au printemps pour retourner

retourner au *Groenland* ; il lui donna un Prêtre pour l'accompagner & pour le fortifier dans les principes de l'évangile qu'il venoit d'embrasser ; il lui recommanda sur-tout de favoriser de tout son pouvoir, l'établissement du Christianisme dans ce nouveau monde.

Eric ne fut pas peu surpris de voir arriver son fils converti à la religion Chrétienne ; il fut d'abord très-scandalisé que *Leyse* eût abandonné le culte de ses ancêtres, & qu'il eût préféré la Croix, aux Dieux de son pays. *Leyse* & le Prêtre qui l'accompagnoit, réussirent bientôt à appaiser *Eric* ; le Missionnaire vint à bout de faire goûter les maximes de l'évangile au chef de la Colonie ; il lui présenta les mystères de la foi avec ce zèle & cette onction qui réussissent presque toujours à les faire adorer. *Eric* demanda le baptême, & dans peu, toute la Colonie devint Chrétienne. *Leyse* devint lui-même le coopérateur le plus zélé & le plus utile du Missionnaire ; par ses soins, le vrai Dieu reçut seul,

dans la Colonie, les hommages qui ne font dûs qu'à lui.

Le Christianisme fit des progrès dans la Colonie à proportion qu'elle-même devint plus peuplée & plus florissante; avant la fin du X^{me}. siècle, on comptoit déjà plusieurs églises dans ce nouveau monde : un évêché fut érigé à la *Garde*, petite ville nouvellement bâtie; elle fut bientôt la capitale du Groenland, & les Norvégiens en firent le centre du commerce avec les Groenlandois; ce commerce a fleuri pendant longues années. La population augmentant rapidement, on pensa à jeter les fondemens d'une seconde ville; elle fut bientôt peuplée; on lui donna le nom d'*Albe* : on y érigea un monastère à l'honneur & sous l'invocation de Saint Thomas.

La Colonie prospéra d'un jour à l'autre sur la côte orientale, elle fut bientôt en état de fournir de petits détachemens pour s'étendre dans l'intérieur du côté du sud, & enfin de se propager jusque sur la côte occidentale. Le Groenland

fut ainsi divisé en deux grands Districts, celui de l'est (*Oster-Bigd*), & celui de l'ouest (*Vester-Bigd*). Selon *Crantz*, le fils d'*Eric le Rouge*, ambitionnant de se rendre fameux par quelque découverte importante, entreprit de faire celle de la côte de l'ouest. Il découvrit une terre à laquelle il donna le nom de *Vynland* (pays à vin), & y fonda une Colonie. *Crantz* ajoute, que le frère de *Leyse* poursuivit la découverte & la poussa fort avant le long de la côte occidentale. Quoi qu'il en soit, il est constant que les Groenlandois s'étendirent assez sur les deux côtes, pour y faire un commerce étendu avec leur mère-patrie, l'*Islande*, & avec la Norvège sur-tout, qui elle-même avoit fourni à la population de l'*Islande*.

Les Groenlandois reconnurent la souveraineté des Rois de Norvège, ils se soumirent à leur payer un tribut annuel; ils voulurent s'en affranchir en 1265; leur insurrection ne réussit pas, & ils restèrent soumis jusqu'en 1348. Cette année

fut fatale au Groenland comme à tous les autres pays les plus septentrionaux ; ils furent tous dévastés par une affreuse épidémie, connue sous le nom de *Mort-Noire* (1). C'est à cette malheureuse époque qu'on rapporte la décadence de la Colonie Norvégienne sur la côte orientale du Groenland ; l'interruption du commerce acheva de la dévaster au point, que depuis le commencement du XVI^{me}. siècle, on ignore absolument ce qu'est devenu cet établissement. On a fait depuis d'inutiles efforts pour aborder cette côte ; elle n'est plus accessible, & toutes les entreprises des Navigateurs Danois n'ont abouti qu'à la découverte de la côte occidentale. Le Gouvernement du Danemarck y a fondé quatre différentes Colonies, depuis 1700.

Les différentes relations des voyages entrepris pour découvrir une seconde fois la côte orientale du Groenland (*le*

(1) C'est la même dont j'ai parlé à l'article d'*Islande* sous le nom de *Peste-Noire*.

Vieux Groenland), sont si contradictoires, si peu cohérentes, si remplies de merveilleux, de contes & de fables, qu'il seroit aussi inutile que ridicule de s'attacher à démêler le vrai du faux ; aucune de ses relations ne mérite assez de croyance pour fournir matière à une dissertation utile sur le *Vieux Groenland*. Nous verrons plus bas à quoi ont abouti les efforts des Danois, encouragés par le Gouvernement, depuis 1578, jusqu'en 1672, pour découvrir de nouveau cette côte perdue depuis 1402, ou environ. Ces efforts aboutirent enfin à persuader qu'il falloit perdre de vue cette découverte, & renoncer pour toujours au dessein de retrouver le *Vieux Groenland*.

S'il faut en croire les anciennes chroniques, le *Vieux Groenland*, au temps où on a commencé à le perdre de vue, étoit dans l'état le plus brillant, & sa population donnoit les plus belles espérances : on y comptoit douze églises paroissiales & deux couvens, dix-neuf villages & deux villes. Comment & par

quel accident cette côte est-elle devenue inabordable? Il est inutile de se perdre dans les conjectures, lorsqu'il n'y en a qu'une seule qui puisse satisfaire raisonnablement l'observateur judicieux. Il est donc très-probable que cette côte a subi quelque commotion violente, & que les flots de la mer la battant avec plus de fureur que ci-devant, les courans devenus plus multipliés & plus rapides, en écartent les navires & rendent la traversée impossible. Il est certain d'ailleurs qu'il auroit été impossible d'aborder cette côte, si, au temps de sa découverte, les glaçons emportés entre le Spitsberg & le Groenland, avoient suivi la direction qu'ils ont aujourd'hui; c'est donc à une de ces révolutions physiques auxquelles le globe est assujetti, qu'il faut attribuer l'impossibilité actuelle de la communication qui a eu lieu autrefois entre le Vieux Groenland & l'Islande. Les glaces flottantes qui viennent continuellement du Spitsberg, se jettent en quantité sur la côte, & en défendent l'approche aux

petits bateaux, comme aux gros navires.

Nous ne savons donc pas si les anciennes Colonies Norvégiennes subsistent encore en tout ou en partie au Vieux Groenland ; nous ignorons s'il est entièrement dépeuplé, & s'il y reste encore quelques traces de son ancienne population. *Eggede* rapporte deux faits auxquels il ne donne pas lui-même plus de croyance qu'ils n'en méritent ; s'ils étoient authentiques, ils prouveroient que les Colonies du Vieux Groenland ont subsisté longtemps après l'abandon forcé des Norvégiens, sur la côte occidentale, & que par conséquent, elles pourroient subsister encore aujourd'hui dans un état quelconque.

Un Évêque d'Islande, qui sans doute vouloit passer sur la côte occidentale du *Groenland*, vers le milieu du XVI^me. siècle, fut jeté sur la côte orientale. Ce Prélat, ramené par un coup de vent sur les côtes d'Islande d'où il étoit parti, rapporta avoir apperçu sur le rivage du Vieux Groenland, quelques hommes

conduisant & faisant paître des troupeaux de moutons. L'Évêque ajouta qu'il n'avoit pu pousser ses observations plus loin, attendu qu'il ne fit cette importante découverte que vers le soir, & que peu d'heures après, un coup de vent l'emporta loin de la côte & le força à gagner le large.

Un Navigateur de Hambourg, surnommé le *Groenlandois*, pour avoir été jeté, dans trois différens voyages, sur la côte du Vieux Groenland, assura dans le temps, avoir jeté une fois l'ancre tout près d'une Isle inhabitée, située sur la côte orientale du Groenland; que de-là, il avoit apperçu quelques autres Isles habitées; curieux de s'en assurer plus positivement, il approcha de fort près cette Isle; ayant mis pied à terre, il s'arrêta à une espèce d'habitation devant laquelle il trouva les agrêts d'un bateau & un corps mort étendu le visage contre terre; ce cadavre étoit revêtu d'un habillement moitié laine, moitié peau de Phoque; le bonnet qu'il avoit sur la tête

étoit cousu à son habillement ; il avoit un vieux couteau à la ceinture ; il l'emporta en Islande , comme une curiosité & un témoignage certain de sa véracité (1).

Crantz a recueilli avec beaucoup de soin tout ce que les meilleurs Auteurs ont écrit sur le Vieux Groenland ; & comme ce qu'il en rapporte , roule particulièrement sur la description de la côte orientale de cette contrée , j'ai cru devoir suivre cet Auteur. Quoique ces descriptions ne soient pas appuyées sur des preuves bien authentiques , il m'a paru nécessaire d'en faire usage à tout événement. Peut-être qu'un jour le hasard jettera quelque Navigateur François sur la côte orientale du Groenland , & dans ce cas , je pense qu'il n'est pas hors de propos , que même il pourroit être d'une utilité réelle , de donner dans cet Ouvrage la description de la côte orientale du Groenland , telle qu'on la trouve dans celui de *Crantz*.

(1) Cette Relation selon *Thorlak* , ne peut avoir plus de cent ans d'antiquité.

Torfaeus, Historiographe du Roi de Danemarck, Islandois d'origine, a écrit un Ouvrage intitulé *Groenlandia antiqua*. Cet Auteur est très-estimé & passe, avec raison, pour très-exact. Il est vrai que tout ce qu'il écrit sur ce sujet, ne porte pas un caractère évident de vérité; mais il mérite quelque confiance, jusqu'à ce que des observations plus sûres aient démenti les siennes. *Torfaeus* a suivi, dans sa description du Vieux Groenland, *Yvar-Baar*, grand Bailli de l'Évêque du Groenland, au XIV^{me}. siècle. *Yvar-Baar* divise le Vieux Groenland en deux parties, & prend pour point de division le cap *Herjols*; il le place au 63^e. degré de latitude; Crantz l'a indiqué sur sa carte, au 65^e. : cette côte orientale se trouve donc divisée en deux parties, celle du sud & celle du nord. En remontant vers le nord, on trouve, selon *Thorlac*, Évêque d'Islande, au XVII^{me}. siècle, la baie de *Skaga-Fiord*; l'entrée en est barrée par un banc de sable qui la traverse dans toute sa largeur; on peut

néanmoins la franchir lorsque la mer est haute ; on croit qu'alors les navires & les Baleines peuvent y entrer & en sortir. Plus haut , & en face de l'Islande , se trouve la baie d'*Ollum-Langri* ; on ne fauroit en trouver le fond ; on croit qu'elle n'est que l'ouverture d'un long détroit, qui va débouquer dans la baie de *Disco* , sur la côte occidentale (1). La baie d'*Ollum-Langri* est parsemée de petits Ilots couverts de verdure : *Torfæus* la place au 66°. degré. Au-dessus de cette baie , se présente un pays absolument stérile & désert ; on le nomme les déserts d'*Obygder*. La baie de *Tunchebuder* est située au sud d'*Obygder* , & conséquemment entre *Ollum-Langri* & ce désert. On découvre , derrière la baie de *Tunchebuder* , deux hautes montagnes , dont l'une se nomme *Blaaferken* , & l'autre *Huitferken*. La glace qui couvre la

(1) Si ce fait étoit avéré , il s'en suivroit que toute la partie méridionale en deçà de ce détroit , formeroit au moins une grande Ile séparée au nord , du grand Continent du Groenland par ce même détroit.

première, paroît de couleur bleuâtre, & c'est la raison pour laquelle on la désigne aussi sous le nom de *Chemise-Bleue* ; la couleur de la glace qui couvre la seconde est blanche ; on la désigne aussi sous le nom de *Chemise-Blanche*. Ces deux montagnes, qui paroissent assez près l'une de l'autre, sont les deux dernières qu'on peut découvrir au nord du *Groenland*. Lorsqu'on est à moitié chemin du cap *Snoefels*, au cap *Herjols*, sur la côte orientale du *Groenland*, l'on découvre aisément les montagnes de glace de la partie occidentale & de la partie méridionale du *Vieux Groenland* : ces deux caps sont à la distance de cent vingt lieues l'un de l'autre.

En descendant du cap *Herjols*, au cap le plus méridional du *Groenland*, on rencontre plusieurs Isles assez peu éloignées du continent : celle de *Kétil* est une des plus renommées ; on assure qu'elle a été autrefois assez peuplée, pour avoir deux églises paroissiales ; on croit aussi qu'il y avoit un couvent d'Augustins.

Ravens-Eiland (l'Isle des Corbeaux) est plus méridionale, & n'est pas éloignée de celle *Kétil* : on croit aussi qu'il y a eue dans celle-ci un monastère de filles, sous l'invocation de *Saint Olafse*. L'Isle de *Rinsøy* est encore plus avancée vers *Staaten-Hoek* ; on y trouve de grands troupeaux de Rennes ; elle abonde aussi en une sorte de pierre qui ressemble au marbre. Les Groenlandois en font leurs pots, leurs lampes, & autres vases ; ils en font même des cuves qui contiennent jusqu'à douze tonneaux d'eau. L'*Isle-Longue*, celle d'*Érics*, & quelques autres, jusqu'au promontoire de *Forbisher*, sont moins connues. On croit que le Vieux Groenland ne s'étend pas plus loin sur la côte, & que par conséquent, il est compris entre le 61^e. & 66^e. degré : c'est sur cet espace que les Norvégiens avoient établi leurs Colonies ; on ne les retrouve plus aujourd'hui.

Les chroniques Islandoises s'accordent toutes sur les établissemens qui ont été faits par les anciens Norvégiens, à la

côte occidentale, peu de temps après la fondation des premières Colonies à la côte orientale. On a douté long-temps de la véracité de ces chroniques, relativement aux Colonies occidentales, parce qu'on n'en découvroit aucun vestige ; on ne peut plus aujourd'hui les suspecter à ce sujet. Il n'y a pas bien long-temps que des Voyageurs Danois s'en sont assurés : ils ont rapporté avoir trouvé, sur la côte occidentale, des ruines de grandes maisons bâties en pierre ; ils y ont même découvert des fondemens de quelques églises, & des gros morceaux de fonte, qui étoient des débris de cloche. Ces Voyageurs ayant interrogé les habitans modernes de cette côte, ont trouvé qu'ils conservoient encore la tradition des anciens Norvégiens ; qu'ils savoient que le pays avoit été peuplé avant eux, & que leurs ancêtres avoient chassé les anciens habitans, qu'ils leur avoient fait la guerre pendant longues années, & qu'enfin, se trouvant les plus forts, ils avoient exterminé ou chassé

entièrement les premiers Colons, de cette côte.

Eggede confirme ce fait, & voici comment cet estimable Auteur s'explique :

« Les Norvégiens n'ont pas été les premiers habitans du Groenland ; peu de temps après leur arrivée, ils rencontrèrent dans la partie occidentale du pays, un peuple sauvage qui, sans doute, tiroit son origine des Américains, comme on peut le présumer du caractère, de la manière de vivre, & du costume des peuples qui habitent au nord de la baie d'Hudson, & qui ne diffèrent en rien des Groenlandois d'aujourd'hui. Ces Sauvages se feront progressivement avancés, du nord (du détroit de Davis) vers le sud ; on rapporte qu'ils eurent de fréquentes guerres avec les Colons Norvégiens, qu'ils trouvèrent établis sur la côte.

— Les antiquités du Groenland nous apprennent que la Colonie du *Vester-Bigd* fut désolée au XIV^{me}. siècle, par les Sauvages appelés alors *Skrelingers*,

» & qu'elle fût tellement ruinée, que,
 » lorsque les Colons de l'*Oster-Bigd* arri-
 » vèrent pour donner du secours à leurs
 » frères, & combattre avec eux les *Skre-*
 » *lingers*, ils trouvèrent le pays entière-
 » ment abandonné. Ils ne rencontrèrent
 » que des troupeaux assez nombreux
 » encore, errans çà & là dans les prai-
 » ries & sur les colines; ils leur don-
 » nèrent la chasse, en tuèrent une
 » grande partie, & embarquèrent tout
 » ce qu'ils purent, pour emporter chez
 » eux. Les Groenlandois d'aujourd'hui,
 » descendans des *Skrelingers*, savent
 » encore que les maisons dont on voit les
 » vestiges, ont été habitées autrefois
 » par un peuple différent d'eux. Cette
 » tradition confirme ce que l'ancienne
 » histoire nous apprend; savoir, que les
 » pères des Groenlandois d'aujourd'hui
 » firent la guerre aux premiers Colons
 » Groenlandois, de la côte occidentale,
 » & qu'ils les exterminèrent ».

Il paroît certain que la Colonie occi-
 dentale a été la première détruite, &
 que

que la Colonie orientale a subsisté très-long-temps après elle ; que , peut-être , quoiqu'abâtardie , elle subsiste encore aujourd'hui. On donne pour une des causes de l'abandon des Colonies Norvégiennes du Groenland , la défense faite par Marguerite, Reine de Danemark & de Norvège , en 1389 , de naviguer vers ces côtes. Cette Reine , irritée de ce que les Colonies avoient refusé de lui payer le tribut ordinaire , crut les punir sévèrement en interdisant , sous les plus grièves peines , toute relation de commerce avec les Groenlandois , espérant de les ramener à l'obéissance en les privant des provisions que les vaisseaux Danois & Norvégiens leur portoient tous les ans. La guerre qui se déclara entre le Danemark & la Suède , vers la fin du XIV^{me}. siècle , porta le dernier coup à la Navigation du Groenland , & les Colonies furent entièrement perdues pour le Danemark & la Norvège.

On pourroit conjecturer avec beaucoup de vraisemblance , que la Colonie

Norvégienne de l'est, ne fut pas à l'abri des insultes des *Skrelingers* qui avoient chassé les Colons de l'ouest. Eggède, envoyé au Groenland pour y faire des découvertes, & qui y a habité pendant quinze années consécutives, croit, autant d'après ses propres observations, que d'après les relations anciennes, qu'il n'y a pas plus de six jours de marche de l'ancienne position de la Colonie occidentale, à la Colonie orientale (1). Si la conjecture est fondée, il aura été très-facile aux *Skrelingers* de visiter la Colonie orientale, & d'y faire les mêmes ravages que dans la Colonie occidentale. Les Groenlandois d'aujourd'hui y ont navigué dans certains temps avec leurs grands bateaux ; mais ils n'ont jamais osé s'avancer assez pour découvrir l'état actuel du pays, par la

(1) Suivant la Relation d'*Ivar Beri* qu'*Eggède* cite, le trajet intérieur de la Colonie de l'ouest à celle de l'est, ne devoit être *par mer*, que de douze milles.

crainte, ont-ils dit, qu'ils ont d'y être dévorés par un peuple qu'ils favent l'habiter, & qui se nourrit de chair humaine. Les Hollandois qui naviguent au Groenland, se sont quelquefois avancés sur la côte orientale, jusque sous le 62^e. degré, dans des enfoncemens qu'ils ont trouvés dépourvus de glaces; ils y ont fait alors un commerce très-avantageux avec des Sauvages qu'ils ont trouvé sur ces côtes. A la vérité, ils ne les ont pas dépeints comme anthropophages; mais les Groenlandois qui ne les ont jamais vus, peuvent fort bien s'en être fait cette fausse idée, & leur appréhension n'en prouve pas moins en faveur de la conjecture.

Crantz pense qu'on pourroit faire une objection très-forte à ceux qui croient que les Colonies du Vieux Groenland ont été détruites par les *Skrelingers*. « Ces Sauvages, dit-il, doivent avoir » pris la fuite devant leurs ennemis » Américains, pour s'expatrier & venir » chercher un nouvel établissement sur » les côtes du midi du Groenland. Si les

» Groenlandois d'aujourd'hui font issus
 » de ces mêmes *Skrelingers*, ce peuple
 » doit avoir été petit de stature, foible,
 » craintif & peu propre à conquérir un
 » pays habité par un peuple fort, vigou-
 » reux & vaillant, tels que devoient être
 » les Norvégiens, premiers Colons du
 » Groenland, descendus des courageux
 » vainqueurs de l'Europe ». *Crantz* ne
 paroît pas avoir fait assez d'attention
 à la foiblesse de cet argument ; puisqu'il
 est évident qu'on peut le rétorquer avec
 avantage contre ceux qui le mettroient
 en avant. On pourroit leur demander
 comment il peut se faire que les Norvé-
 giens d'aujourd'hui, s'ils sont les des-
 cendans des premiers Colons, ont si
 fort dégénéré, & pourquoi ils n'ont
 aucun trait de ressemblance avec leurs
 valeureux ancêtres, *vainqueurs de l'Eu-
 rope?*

Yvar Bir, qui vivoit au XIV^{me}. siè-
 cle, conclut la relation du Groenland
 par ces termes remarquables : *Toute
 la côte occidentale du Groenland est*

actuellement habitée par les Skrelingers (1).

(1) Pour entendre ce passage, il faut savoir que le détroit de *Frobisher* est probablement continué jusqu'à l'extrémité de la côte orientale, où il communique à une autre grande baie qui est en face du Promontoire nommé aussi *Frobisher*. On en voit un autre qui est ponctué sur la carte de *Crantz*, & qui est un peu plus au nord que celui-ci ; il a son entrée dans la baie dite *Barfund*. Si ces détroits existent réellement de même que celui d'*Ollum-Langri* dont j'ai déjà parlé, ce qu'on croit être le continent connu du Groenland n'est effectivement que trois Isles séparées par trois détroits qui courent tous dans la même direction de l'ouest à l'est. Ces détroits, à la vérité, ne paroissent pas navigables dans toute leur longueur. *Frobisher* lui-même ne peut parvenir à retrouver le sien, le moins long, parce qu'il approche le plus de la pointe méridionale du Groenland ; mais on peut supposer, avec raison, qu'ils sont couverts d'une glace qui ne fond jamais, & qu'ils coulent sous le pont indestructible que le froid excessif a formé sur toute leur longueur, par les neiges congelées qui dérobent à la vue le courant, & qui mettent un obstacle insurmontable à la navigation. *Eggede* paroît persuadé de la possibilité de correspondre avec la côte orientale par le moyen de l'un de ces détroits. Voici comme il s'explique :

« Ainsi lorsqu'on aura trouvé qu'il est possible dans
 » certains temps, de pouvoir arriver le long des terres
 » jusqu'à la Colonie orientale, vers le 63°. ou 64°. de-
 » gré, & qu'on aura eu soin d'établir ça & là, de petites
 » Loges, ou Colonies, on pourra alors entretenir

Crantz cherche à découvrir l'origine des *Skrelingers*, qui se font établis au Groenland, après en avoir chassé, ou

» perpétuellement une correspondance entre les Loges,
 » & l'une pourra assister l'autre au cas que les vaisseaux
 » ne puissent pas tous les ans approcher de toutes,
 » mais seulement des plus méridionales. C'est donc à
 » mon avis, une chose absolument possible & prati-
 » cable, non-seulement d'arriver à la côte orientale du
 » Groenland, mais encore de fournir tous les ans aux
 » Colonies qu'on pourra établir, les secours dont elles
 » auront besoin ». *Eggede*, DESCRIPTION du Groenland,
 Chapitre II.

Crantz dit avoir appris d'un Facteur très-intelligent, établi sur la côte occidentale, « que les Groenlandois
 » de l'Ouest, qui cherchent à doubler le cap méridional
 » appelé *Stanten-Hoek*, ont été souvent arrêtés après
 » une navigation de quelques jours, à l'entrée d'un
 » golfe couvert de glaçons qui en fortoient avec
 » rapidité, & étoient portés dans la mer. Ce Facteur
 » étoit persuadé que ce golfe communiquoit avec le
 » détroit de *Frobisher*, dont il devoit être l'entrée; ce
 » détroit, navigable autrefois, étoit couvert depuis plu-
 » sieurs siècles, d'une glace qui le rendoit inaccessible ».

Je passe sous silence beaucoup d'autres conjectures sur la navigation ancienne de ce détroit, sur l'état où il est actuellement, & sur beaucoup d'autres faits relatifs à la population actuelle de la côte orientale. L'Auteur Hollandois qui a copié *Crantz*, en rapporte la plupart J'ai cru devoir les supprimer, parce que les faits sur

exterminé les Colons Norvégiens. « Les
 » Norvégiens, dit-il, découvrirent à-peu-
 » près dans le même temps, le Groen-
 » land & une autre contrée qu'ils appe-
 » lèrent *Finland* : cette dernière ne peut
 « être que la côte de *Labrador*, ou l'Isle
 » de *Terre-Neuve* en Amérique; c'est,
 » sans doute, de là, ou du *Canada*,
 » que sont venus au Groenland les *Skre-*
 » *lingers*. S'ils étoient venus du nord de
 » l'Europe, ils auroient dû faire leur tra-
 » jet par la *Nouvelle Zemble*, ou par
 » *Spitsberg* : or, depuis que l'on connoît
 » la Mer Glaciale, on fait positivement
 » que ces deux Isles sont séparées d'elles-
 » mêmes & du Groenland septentrional,
 » par un trajet de mer assez considérable
 » pour que le trajet n'en puisse être fait
 » avec de simples canots, tels que ceux
 » des Sauvages. Il est certain, d'ailleurs,
 » que les Groenlandois d'aujourd'hui
 » n'ont pas autant de ressemblance avec

lesquels repose leur vraisemblance, m'ont paru fort
 hasardés, & que *Crantz* lui-même n'y ajoute pas beau-
 coup de foi.

» les Samojèdes & les autres peuples qui
 » habirent le long des côtes de la Mer
 » Glaciale, que ces derniers en ont avec
 » les Tartares *Kalmouks* & les autres
 » hordes de *Kamschatka*, au nord-ouest
 » de la Tartarie. Peut-être peut-on
 » conjecturer avec quelque fondement,
 » que la fouche des Groenlandois mo-
 » dernes, n'est qu'un rejeton des Tar-
 » tares de *Kamschatka*, formée par quel-
 » que petite émigration particulière :
 » l'Amérique n'est effectivement séparée
 » du *Kamschatka*, que par un détroit peu
 » spacieux, sous le 66^e. degré ou envi-
 » ron ; il est très-facile de le traverser
 » avec des batelets. Ces Tartares Amé-
 » ricains, continue *Crantz*, auront pu
 » facilement passer d'une Isle à l'autre ;
 » & leur inconstance naturelle les chaf-
 » fant ainsi successivement d'un désert à
 » un autre, ils auront pu arriver sur les
 » bords du *Détroit de Davis*, & recon-
 » noître le Groenland par hasard ».

Cette supposition de *Crantz*, une fois admise, il n'est pas difficile d'expliquer

comment les premiers Skrelingers ont pu se fixer dans un pays qu'ils trouvèrent peuplé, & qui leur offroit un aspect bien moins sauvage que celui d'où ils venoient, & que celui des Isles désertes qu'ils avoient parcourues successivement.

Crantz appuie sa conjecture par le témoignage d'un Frère Morave qui fit un voyage, en 1764, à la terre de *Labrador*. *Hugues Palliser*, Gouverneur alors de Terre-Neuve, lui en facilita les moyens, & lui accorda toute la protection qu'il étoit en son pouvoir de lui accorder.

« Ce Frère Morave, continue *Crantz*,
 » m'a dit avoir rencontré, le 2 Septembre
 » 1764, une troupe d'environ deux cents
 » Sauvages; il fut d'abord très-mal reçu
 » du premier qui le joignit : celui-ci
 » l'ayant considéré pendant un moment,
 » & s'étant apperçu qu'il portoit le costume du pays, & qu'il parloit la même
 » langue, il se tourna vers sa troupe, &
 » lui cria : *Voici un de nos amis!* Les
 » Sauvages s'avancèrent, entourèrent
 » le nouveau venu, & le conduisirent

» dans leurs habitations , où ils le
» comblèrent de caresses, & lui firent l'ac-
» cueil le plus fraternel. Les Européens
» l'avoient averti avant son départ, de
» se garder sur-tout de tomber entre les
» mains des Sauvages de cette contrée,
» parce qu'ils étoient cruels envers les
» étrangers , autant qu'envers leurs en-
» nemis ; ses habits & son langage le
» sauvèrent. Peu satisfait de ce premier
» voyage, le Frère Morave en entreprit
» un second l'année d'après, avec un
» compagnon qui parloit Groenlandois
» aussi facilement que lui : ils furent
» reçus avec la même affabilité, & se
» convinquirent que l'idiôme de ces
» Sauvages du Labrador, ne diffère de
» l'idiôme Groenlandois, que par l'ac-
» cent & la prononciation toujours diffé-
» rente entre les habitans du sud & du
» nord d'un même pays ; ce qui est frap-
» pant même au Groenland : qu'au sur-
» plus, la différence des deux idiômes
» étoit moins sensible, qu'entre le Haut-
» Allemand & le Bas-Allemand ».

On explique la conquête du Groenland par les Sauvages de l'Amérique, en la rapportant immédiatement après l'année 1350, époque à laquelle on fixe la terrible épidémie dont nous avons parlé, sous le nom de *Mort-Noire*; cette épidémie fit tant de ravages, qu'elle emporta la majeure partie des hommes & des animaux; on crut même qu'elle infecta les arbres & les plantes, & qu'il en mourut une très-grande quantité. Après un tel ravage, il étoit facile aux Sauvages de s'emparer d'un pays où ils ne pouvoient rencontrer qu'une très-foible résistance. Alors, sans doute, ces Colonies si affoiblies, ne pouvoient que devenir la proie du vainqueur; les Colons, en très-petit nombre, manquant de tout, devoient, ou tomber sous les coups des Sauvages, ou s'incorporer avec eux, ou fuir dans les montagnes, pour éviter la brutale fureur de leurs conquérans. Si l'incorporation des Colons Norvégiens avec les Sauvages *Skrelingers* a eu lieu, il faut que les premiers aient été bien peu

nombreux lors du mélange ; car , les Groenlandois d'aujourd'hui , qui en seroient issus , ne ressemblent guère aux Groenlandois qui fondèrent les premières Colonies. Il est plus vraisemblable que les premiers Groenlandois périrent presque tous lors de la conquête ; ou que , s'il en échappa quelques-uns , ils furent se cacher dans les montagnes , ou dans quelque Isle qu'on n'a pas encore pu découvrir. *Crantz* rapporte deux faits qui confirmeroient cette idée , s'ils étoient plus authentiques ; mais , n'étant appuyés que sur le témoignage d'un Sauvage , on ne peut trop s'en méfier ; ils ne portent cependant pas un caractère assez évident de fausseté , pour les rejeter & les négliger ; j'ai cru devoir en rendre compte ; il est possible qu'un Voyageur prudent en tire parti un jour.

« Un Groenlandois nommé *Kojake* ,
 » habitant de la côte du sud-est , à
 » soixante lieues de *Staatent-Hoek* , vint
 » faire une visite , en 1752 , à quelques
 » amis établis dans une Colonie des

» Frères Moraves, près de Baals-Rivier,
» au sud-ouest de la côte occidentale.
» *Kojake* raconta à ses amis, que trois
» Groenlandois étoient venus chez lui en
» 1751, & qu'ils avoient employé trois
» ans à faire un voyage le long de la
» côte orientale : après des peines & des
» fatigues infinies, les trois voyageurs
» étoient parvenus à un point vers le
» Nord, où en été, le soleil ne quitte pas
» l'horizon ; c'est-à-dire, au 66^e. degré
» de longitude septentrionale. Ils sui-
» voient, autant que possible, la côte
» par terre : souvent ils avoient été con-
» traints de mettre leur tente & leur
» canot sur un traîneau tiré par des
» chiens ; ils préférèrent de voyager par
» terre, autant que possible, parce qu'ils
» trouvoient des places assez étendues,
» où la neige & la glace avoient été fon-
» dues par le soleil. *Kojake* raconta à ses
» amis, sur la foi de ses trois hôtes, que
» les habitans de la côte orientale sont
» d'une taille plus avantageuse que les
» Groenlandois de l'ouest ; au reste, ils

» ont les cheveux noirs , portent de
» longues barbes , & ne diffèrent pas ,
» par la couleur du teint , des habitans
» de l'ouest ; ils en parlent la langue , à
» quelques nuances près. Ce peuple est
» nombreux , & paroît être humain. Les
» Voyageurs dirent encore à *Kojake* ,
» qu'arrivés à l'entrée d'une belle baie ,
» ils n'osèrent y entrer ; ils prétendirent
» que le rivage en est habité par des an-
» thropophages. (Ce préjugé est commun
» à tous les Groenlandois). *Kojake* pré-
» tendit que ces Sauvages ne commen-
» cèrent à manger de la chair humaine ,
» qu'à la suite d'une famine occasionnée
» par un hiver des plus longs & des plus
» rudes , dont leur contrée fut désolée
» il y a plusieurs siècles ; il prétendit que ,
» lorsqu'ils en eurent goûté , ils ne per-
» dirent plus l'habitude d'en faire leur
» provision , à l'égal de la viande des
» chiens marins , en la faisant geler pour
» la conserver & la manger crue. Ils
» n'égorgent que les vieillards & les en-
» fans orphelins de leur peuplade , par

» la raison que ces créatures leur sont
 » inutiles , & ne peuvent rendre aucun
 » service à la société commune. Ils con-
 » servent leurs chiens jusqu'à la plus ex-
 » trême vieillesse , parce que ces animaux
 » leur rendent de très-grands services ,
 » & servent à leurs amusemens. Ils vont
 » couverts de peaux de chiens, mais très-
 » mal ajustées, parce qu'ils ne savent pas
 » les coudre ensemble , pour en faire un
 » habit plus commode ; ils n'ont point
 » d'aiguilles à coudre , manquant abso-
 » lument de fer. Ils sont d'une joie
 » inconcevable , lorsqu'ils trouvent quel-
 » que clou attaché aux débris de
 » quelque vaisseau que la mer jette
 » quelquefois sur leurs côtes. Ils n'ont
 » jamais vu de navire ; ils ne connoissent
 » pas l'usage des voiles, & ils sont réduits
 » à conduire leurs canots à la rame ».

Crantz rapporte aussi qu'un Facteur
 Danois, établi au Groenland, lui a raconté
 « qu'un Groenlandois de la côte orien-
 » tale , arriva chez lui en 1757, & l'af-
 » sura qu'il existoit une peuplade établie

» sur le bord d'une baie , entre des
 » hautes montagnes ; que cette peu-
 » plade faisoit tous les ans , au printemps ,
 » un voyage le long des côtes voisines.
 » Cette peuplade , très-nombreuse , passe
 » pour si cruelle , qu'à son apparition ,
 » les Groenlandois abandonnent leurs
 » habitations , & fuient dans les Isles
 » voisines ; ils y sont à l'abri de toute
 » insulte , parce que leurs ennemis ne
 » peuvent pas les y suivre , faute de
 » canots dont ils ne connoissent pas
 » l'usage ; ils leur jettent en mer
 » une nuée de flèches , s'ils arrivent
 » assez à temps pour les voir fuir ; ils
 » se vengent en ruinant leurs habita-
 » tions , & emportent dans leurs mon-
 » tagnes tout ce qu'ils trouvent à leur
 » usage ».

Ces deux traits sembleroient prouver
 que ces Sauvages sont les descendans des
 premiers Colons Norvégiens , sur la côte
 orientale , qui , sachant par tradition le
 désastre arrivé à leurs pères , cherchent
 encore à les venger sur les descendans des
 Sauvages

Sauvages *Skrelingers*, qui envahirent leurs possessions. Cette conjecture est bien foible, fans doute, mais elle ne renferme aucune impossibilité.

Les Rois de Danemark ont fait diverses tentatives pour retrouver la côte orientale du Vieux Groenland, & les traces de l'ancienne Colonie Norvégienne; toutes ces tentatives ont échoué, & ont coûté, à diverses reprises, au rapport d'Eggede, des sommes très-considérables; l'équipement & l'armement des navires qu'on y a envoyés à divers temps, ont été en pure perte, & n'ont jamais produit quelque découverte satisfaisante.

Frédéric II & son père, avoient fait chercher inutilement le Groenland; Christian IV, successeur de Frédéric II, ne fut pas plus heureux; il dépensa des sommes énormes pour l'équipement des vaisseaux, & ne put avoir aucune nouvelle positive du Groenland. *Lindov*, chargé de la première expédition, n'en rapporta qu'une relation peu digne de foi. Ce Navigateur prétendit avoir abordé à la côte orientale,

& n'y avoir trouvé que des Sauvages fans civilifation. *Lindov* aborda vraisemblablement dans quelque Ifle, où il trouva ces Sauvages; il en prit deux, qu'il emmena avec beaucoup de peine & de difficultés. Après trois jours de féjour, il leva l'ancre, & s'en retourna en Danemark; les deux vaiffeaux qui l'accompagnoient doublèrent le cap *Farevel*, & s'avancèrent jufqu'au *Détroit de Davis*; ils y reconnurent divers havres très-beaux, des prairies couvertes de verdure, & des Sauvages tels que ceux que *Lindov* avoit trouvés lui-même fur la prétendue côte orientale du Groenland. *Lindov* entreprit un fecond voyage en 1606, par les ordres du même prince; il emmena cinq vaiffeaux; il doubla le cap *Farevel*, & parvint auffi au *Détroit de Davis*, d'où il repartit après y avoir fait quelques nouvelles découvertes; il ramena cette fois-ci cinq Sauvages, dont un mourut en chemin. Le Capitaine *Richart*, natif du Holstein, fut envoyé par le même Chrif-tian IV, avec deux vaiffeaux feule-

pour une troisième expédition ; *Richart* tenta inutilement d'aborder à la côte orientale, il en fut constamment éloigné par les glaces qui dérivoient avec une rapidité étonnante ; voyant ses efforts inutiles, il prit le sage parti de s'en retourner, sans avoir pu remplir l'objet de sa mission.

Christian IV, ne se rebutant pas par ses mauvais succès, fit partir, en 1616, le Capitaine *Jean Munch* : son objet principal étoit de chercher un passage entre le Groenland & l'Amérique, pour aller à la *Chine*. Le voyage fut des plus malheureux, & la relation de ce voyage est un tableau de calamités, dont on a de la peine à se faire une idée. En 1636, sous le règne du même Prince, une Compagnie de quelques Négocians de Copenhague, entreprit un armement de deux vaisseaux ; l'objet de cet armement étoit d'entamer un commerce régulier avec les Sauvages du *Détroit de Davis* : ces vaisseaux y arrivèrent heureusement ; un des Capitaines de ce petit armement avoit des vues plus étendues ; il avoit

réfolu de ne pas fe borner à l'objet de fa miffion : il avoit été autrefois fur cette côte , & y avoit découvert un endroit couvert de fable , qui , par la couleur & le poids , reffembloit à l'or. Il y arriva , & en chargea les deux navires. De retour à Copenhague , ce fable , éprouvé , ne fut trouvé bon à rien ; le Gouvernement le fit jeter dans la mer : on avoit pris la précaution d'en conferver par curiosité une petite portion. Un Chymifte , arrivé à Copenhague quelque temps après , opéra fur ce fable , & en tira de très-bon or. Le Capitaine disgracié , étoit mort de chagrin ; lui feul pouvoit reconnoître l'heureufe plage qui contenoit ce riche fable ; ainfi , tout fut perdu , & on ne penfa plus à chercher cette mine précieufe.

David de *Nelles* fit un voyage inutile pour la découverte du Vieux Groenland , en 1654, fous Frédéric III, Roi de Danemark ; il voulut faire croire qu'il avoit abordé & mis à terre fur la côte orientale ; il emmena , pour appuyer fa

supercherie , trois femmes Sauvages ; mais il fut prouvé qu'il les avoit prises à *Baalf-Rivier* (Rivière de Baal) , sur la côte occidentale. Christian V fit faire deux autres entreprises ; l'une, en 1670, & l'autre , en 1674 : elles manquèrent toutes les deux , & on parut renoncer pour toujours à l'espoir de retrouver le Groenland oriental.

Eggede crut être plus heureux que tous ceux qui l'avoient précédé dans cette entreprise ; en conséquence , il engagea les Négocians de *Bergen* à former une Compagnie du Groenland, pour établir une Colonie sous le 64^e. degré de latitude. *Eggede* partit avec toute sa famille , & fut s'y établir effectivement ; il y demeura quinze ans pour acquérir les connoissances nécessaires , afin d'être en état de faire la découverte qu'on avoit tant à cœur : il découvrit effectivement les vestiges de l'ancienne Colonie occidentale , & il en rendit compte dans un journal particulier. Il fut chargé , en 1723 , par la Compagnie de *Bergen* , de

mettre tout en œuvre pour découvrir la Colonie orientale : *Eggede* voulut être lui-même de l'expédition , & ne pouvant retrouver le *Détroit de Forbisher* ; il prit le parti de doubler le cap méridional , & d'aller à la découverte de la côte orientale , en remontant par *Staaten-Hoek*. La saison étoit trop avancée ; il trouva que les glaces commençoient à dériver avec impétuosité ; il craignit d'être surpris par l'hiver. Continuellement jeté loin de la côte qu'il vouloit tenir de près , il abandonna l'entreprise , & s'en retourna sur la côte occidentale d'où il étoit parti. Les Directeurs de cette même Compagnie firent partir directement un vaisseau , en 1724 , pour faire cette découverte ; ils ordonnèrent au Capitaine de tenir l'ancienne route , entre l'*Islande* & la côte qu'on cherchoit ; le Capitaine du vaisseau de l'entreprise , trouva les mêmes obstacles , & s'en retourna comme les autres , sans remplir l'objet de sa mission.

Le Roi de Danemark , renonçant au projet de la découverte par mer , conçut

le dessein de l'entreprendre par terre, en traversant le pays de l'ouest à l'est. Il fit partir, en 1728, des vaisseaux sur lesquels il fit embarquer, à grands frais, un assez bon nombre de chevaux; se flattant qu'avec ce secours, le trajet de terre deviendroit possible. Un pays aussi froid, aussi montagneux & aussi hérissé de roches, n'étoit pas susceptible d'un voyage par terre; tout, dans ce climat âpre, s'oppose irrésistiblement à une caravane; l'entreprise manqua comme les autres.

Eggede pense qu'il reste cependant un moyen pour la découverte du Vieux Groenland oriental: il pense que l'immense quantité des glaces qui flottent entre la côte orientale & l'Islande, & qui viennent du Spitzberg, sont emportées avec une rapidité étonnante à quelque distance de l'entrée des golfes, & qu'elles laissent un espace navigable avec de petites barques, entre elles & la côte: il croit qu'il seroit possible, dans la belle saison, de ranger ainsi de près la côte

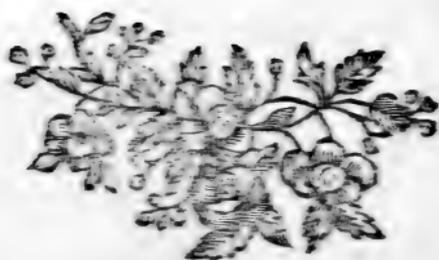
orientale, depuis *Staaten-Hoek*, jusqu'à *Eric's-Sund*, ou même *Herjols-Cap*; & qu'inafailliblement on trouveroit fur cette côte, quelque endroit propre à mettre à terre, duquel il feroit facile de faire la découverte qu'on a tant à cœur. Les Groenlandois occidentaux ont confirmé *Eggede* dans cette idée, & lui ont assuré y avoir navigué en certains temps, avec leurs grands bateaux, fans néanmoins s'être approchés d'assez près pour découvrir les vestiges de l'ancienne Colonie orientale.

Torfaeus semble favoriser cette idée. Cet Auteur, sur l'autorité d'un ancien livre Islandois, qu'il croit être du XII^{me}. siècle, assure que le froid n'est pas aussi rigoureux sur la côte orientale du Groenland, qu'il l'est en Islande & en Norvège; que les orages y sont plus violens, quoiqu'ils y soient rares & peu dangereux. *La Peyrere* rapporte qu'en 1308, le Groenland fut désolé par un de ces orages terribles, qui sont toujours époque dans l'histoire. Le feu du ciel tomba sur une

église, qui en fut réduite en cendres; la tempête fut si terrible, qu'emportant la pointe des rochers les plus hauts, il s'éleva des tourbillons de sable, si nombreux & si épais, que tout le pays en fut couvert. L'hiver suivant fut si cruel, & la gelée fut si terrible, que la glace ne fondit nulle part dans la belle saison, & qu'elle subsista pendant plus d'une année entière.

Les descriptions du Vieux Groenland ne s'accordent nullement sur la fertilité du pays, & sur le genre de ses productions. L'histoire particulière des Colonies Norvégiennes dans ce pays, est embrouillée & pleine d'obscurités; les faits les plus remarquables n'ont aucune liaison, & semblent isolés; en un mot, les annales du Vieux Groenland n'offrent que des difficultés & des contradictions qu'il est impossible d'applanir & de concilier. *Torfaeus* rapporte une chronologie de dix Évêques qui se feroient succédés au Groenland, depuis 1121, jusqu'en 1341; M. le Baron d'Halberg, qui a écrit une

histoire de Danemark , en compte sept , depuis cette dernière année , jusqu'en 1408 , époque à laquelle le Vieux Groenland semble s'être éclipfé pour toujours.



CHAPITRE XVI.

Coup d'œil général sur la côte occidentale du Groenland.

IL n'a pas été possible encore de vérifier si le Groenland est un continent, s'il n'est qu'une Isle située entre l'Europe & l'Amérique ; si, enfin, cette Isle, supposée contiguë avec le Spitzberg & la nouvelle Zemble, ne tient pas au continent de l'Asie, par la Tartarie la plus septentrionale. Les Voyageurs n'ont pu encore s'élever assez haut dans le nord, pour faire cette découverte importante, & l'on n'a jusqu'à présent que des conjectures assez hasardées, sur l'étendue & les limites de cette contrée au nord. La nature semble avoir posé une barrière insurmontable, aux approches du pôle, contre laquelle l'intrépidité du Navigateur le plus audacieux, a été jusqu'à ce jour constamment déconcertée. Les

glaces, la stérilité des côtes, & plus que tout cela, la rigueur excessive du froid, ont toujours arrêté les Voyageurs, & en ont fait repentir plus d'un d'avoir entrepris d'arracher à la nature, un secret important qu'elle paroît résolue de nous cacher à jamais.

On fait que le Groenland s'étend du sud au nord, dans une longueur de 35 degrés ou environ, entre la Mer Glaciale, à l'est, & le détroit de Davis, à l'ouest; le cap *Farvel*, qui est la pointe la plus méridionale, est au 59^e. degré; la côte orientale arrive au moins au 80^e. degré; & la côte occidentale, au 78^e. C'est du moins à cette hauteur que se bornent jusqu'à présent toutes les découvertes relatives à la latitude & à la longitude septentrionale du Groenland.

Eggede & *Crantz*, sont très-disposés à croire que la côte occidentale du Groenland est très-voisine du continent de l'Amérique, si elle ne lui est pas contiguë: *Crantz* s'appuie sur quatre faits incontestables. 1^o. Le détroit de Davis,

ou plutôt la baie de Baffins va toujours en se rétrécissant , jusqu'au 78^e. degré. 2°. La côte , qui en général est très-élevée le long de la Mer du Groenland , va toujours baissant , à proportion qu'on avance vers le pôle , jusqu'au 78^e. degré. 3°. La marée qui ne monte jamais plus haut qu'à la pointe de Cokins , au cap Farvel , ou à Staaten-Hoek , s'y élève à 18 pieds , dans la nouvelle & pleine lune ; & qu'au contraire , à la baie de *Disco* , située au 70^e. degré , sur la côte occidentale , elle ne s'élève jamais qu'à 8 pieds tout au plus. 4°. Enfin , c'est qu'au rapport des Groenlandois les plus septentrionaux , le détroit de Davis est si refermé vers leur côte , qu'en s'avancant sur la glace , ils peuvent facilement se faire entendre des Sauvages situés sur le bord opposé ; ils peuvent même se jeter mutuellement un poisson avec la main , lorsque les Sauvages , leurs voisins , s'avancent de leur côté , sur la glace , le plus près qu'ils peuvent du torrent. Les uns ni les autres n'ont jamais osé le

franchir ; c'est le seul obstacle qui s'oppose au passage réciproque d'une côte à l'autre : ce torrent est si rapide, qu'il tient le milieu du détroit, dégagé des glaces.

Eggede raconte le même fait d'une manière un peu différente. « Les Groen-
 » landois de la baie de Disco rapportent
 » aussi, qu'étant d'un côté du golfe,
 » ils ont parlé à des gens qui étoient
 » de l'autre côté, que leur langage étoit
 » le même ; mais que les animaux du
 » pays différoient de ceux du Groen-
 » land : ils ajoutent qu'il n'y a qu'un
 » petit détroit qui fait la séparation
 » entre le Groenland & l'Amérique ;
 » que ce détroit est si peu large, que ceux
 » qui se tiendroient sur les deux bords,
 » pourroient *harponer le même poisson* ;
 » que la terre ferme, vers le nord, est
 » entièrement couverte de glace, de
 » sorte qu'il n'y a que les Isles qui soient
 » découvertes ; & qu'il y a dans ces Isles,
 » des Rennes, des Oies & des Canards
 » en si grande quantité, qu'elles en sont
 » couvertes ».

Le détroit de Davis fut découvert par un Anglois , en 1585 : cet Anglois lui donna son nom ; il cherchoit un passage au nord-ouest. Ce détroit a été très-fréquenté depuis , sur-tout par les Pêcheurs Hollandois. On appelle proprement *Détroit de Davis* , l'espace de mer qui est entre le cap *Walsingan* & l'Isle de *James* , une de celles de l'Amérique septentrionale. Ce bras de mer s'étend , à commencer de l'Isle de *Disco* , depuis le 67^e. degré , jusqu'au 71^e. , & il a environ 60 lieues de large ; mais les Navigateurs donnent le nom de *Détroit de Davis* , indistinctement à toute la mer qui borde la côte occidentale du Groenland. Toute cette côte est comme défendue par une chaîne non interrompue d'Isles grandes ou petites , & par beaucoup de Péninsules qui paroissent former un très-long archipel. De grands golfes , des rivières , des fleuves même , entrent de toutes parts dans les terres : *Baals-Rivier* est la plus considérable de toutes ; elle est sous le 64^e. degré ; elle entre jusqu'à 18 à 20

milles dans le pays : c'est sur la rive gauche que les Danois établirent leur première loge , en 1721.

La côte occidentale est hérissée , dans toute sa longueur , de roches inaccesibles , contre lesquelles les vaisseaux viendroient se briser , si l'on avoit la témérité de les ranger de trop près. Ces rocs sont si élevés , qu'on en découvre quelques-uns à 40 lieues en mer. La terre , si l'on peut donner ce nom à des rochers éternellement cachés sous la neige glacée , est absolument stérile , & ne produit aucune espèce de plante ; les interstices entre ces rochers , se remplissent , tous les ans , d'une nouvelle neige , qui , en se congelant , forme une nouvelle couche de glace ; & toutes ces couches s'accablent annuellement , & applanissent de plus en plus le sol , de façon qu'on peut présumer , qu'après une révolution de quelques siècles , les pointes des rochers les plus escarpés ne présenteront plus qu'une surface unie & contiguë , & formeront enfin une plate-forme de glace d'une

d'une élévation prodigieuse. Les rochers les plus élevés, dont le sommet se découvre quelquefois par la fonte de la neige, ne présentent de loin qu'une ombre noire; ils ne laissent jamais appercevoir, à une certaine distance, rien qui ressemble à de la terre ou à quelque plante: en les approchant de près, on distingue, en certains endroits, des veines d'une sorte de marbre, de petites houpes d'herbe, de la mousse, des petites bruyères, & d'autres plantes qui semblent jetées par le hasard sur le revers de ces rochers: on voit aussi, par-ci par-là, de petits arbrisseaux dispersés dans les valons, le long d'un lac ou d'une rivière. L'aspect de la Norvège, & celui du Groenland, ont beaucoup de rapports de ressemblance; mais il y a cette grande différence entre les montagnes de ces deux pays, que celles de Norvège sont couvertes de grands arbres, que les valées y sont fertiles, & que les montagnes n'empêchent pas qu'on ne puisse entrer dans l'intérieur du continent; au

Groenland , au contraire , il semble qu'elles aient été disposées de façon , à former une seconde barrière , pour empêcher l'entrée du pays , parce qu'elles sont toutes entourées de lacs gelés & impraticables.

Le cap *Farvel* ou *Farevel* est le premier promontoire du Groenland qu'on découvre en arrivant par le sud ; c'est une Ile séparée , par un détroit peu spacieux , de *Staaten - Hoek* qui est aussi le cap le plus méridional de ce continent , au sud-est. La navigation en est pénible & périlleuse dans certains temps , par les vents violens qui y soufflent ; ce détroit ressemble beaucoup , par-là , à celui de Magellan ; il a encore un autre rapport plus frappant avec lui , c'est qu'il est placé à-peu-près à une distance égale du pole arctique , à celle du détroit de Magellan , du pole antarctique.

L'Ile de *Staaten-Hoek* (1), ou , suivant

(1) Crantz ne dit pas que le cap de *Statenhoek* fasse partie d'une Ile de ce nom ; ce cap est marqué sur la

Crantz , de *Nennortalik* (*mais toujours celle à laquelle appartient le cap FARVEL*) est située sous la latitude du 59^e. degré 50 minutes , & sous la longitude du 330^e. degré 30 minutes : elle est haute , le sol en est montagneux & roide ; il est composé de plusieurs petites Isles formées par quantité de rivières , qui le coupent en plusieurs sens. La partie la plus septentrionale est continuellement couverte de neige , & paroît être inhabitée. En remontant la côte occidentale , après avoir dépassé la baie de *Maurice* ; on arrive au détroit de *Forbisher*. On doute que jamais le Navigateur Anglois , envoyé , en 1576 , à la découverte du

carte , comme faisant la pointe du continent , & l'Isle qui en est séparée par le détroit , & dont le cap Farvel fait la pointe la plus méridionale vers l'ouest , est nommée par Crantz , *Isle de Nennortalik*. L'Auteur Hollandois suppose que le cap Farvel appartient à une Isle différente , peu éloignée de celle-ci. On trouve sur la carte de Crantz , une Isle assez grande au nord de celle que notre Auteur nomme *Stantenhoek* , & qui n'en est séparée que par un très-petit détroit ; Crantz la nomme *Isle de Sermensok* ; mais ce n'est pas là qu'est placé le cap Farvel.

Groenland, par la *Reine Élisabeth*, y soit entré bien avant, & si ce n'est pas une invention de sa part, que l'existence de ce détroit (1). On est plus porté à croire que ce n'est qu'un golfe très-profond. Cependant, Crantz rapporte à ce sujet, une conversation particulière qu'il eut avec un Facteur Danois, très-intelligent; je crois devoir aussi la rapporter d'après cet excellent Voyageur; elle contient des faits assez curieux, & dont on pourroit tirer un assez bon parti, dans le cas qu'on se déterminât à faire de nouvelles tentatives pour la découverte de l'ancien Groenland, sur les deux côtes, & sur l'espace qui séparoit les anciennes Colonies des Norvégiens, établies à l'est & à l'ouest du Groenland (2).

« Je ne pouvois d'abord comprendre

(1) J'avois d'abord annoncé que je n'en ferois pas usage; cependant l'ayant relue avec plus d'attention, je me suis déterminé à l'insérer ici telle que je la retrouve; car l'Auteur en a fait usage deux fois dans le même volume.

(2) J'ai déjà fait remarquer l'opinion d'*Eggede* & celle de *Crantz* sur l'existence de ce détroit; l'un doute qu'il

(c'est le Facteur Danois qui raconte à Crantz le résultat de ses observations sur le détroit de *Forbisher*) » comment ce » détroit, ou plutôt la baie qui lui sert » d'entrée, pouvoit charrier à la mer » une si grande quantité de glace, sans » qu'il fût possible de remarquer la plus » petite diminution dans celle qui est » sur la côte, derrière la baie, & qui ne » s'en détache jamais. Cependant la baie » charrie constamment, tous les ans, » depuis le mois de Juillet, jusqu'au mois » de Novembre. Lorsque le dégel, ou » plutôt le débordement de cette glace » est considérable, & que la mer est » calme, cette glace détachée couvre » un espace de mer de trente lieues » d'étendue, sur cinq à six de large; ces » glaçons ne dérivent avec force, & ne » se dispersent çà & là, que lorsque » le vent impétueux les pousse avec

arrive réellement à la côte orientale opposée; & l'autre pense que ce qui empêche de le découvrir aujourd'hui dans toute sa longueur d'une côte à l'autre, c'est la glace qui le couvre, & qui forme une espèce de pont.

» violence, & les emporte au loin dans la
» mer, où les courans les font dévier
» dans tous les sens. Je demandois aux
» Groenlandois d'où ils pensent que cette
» quantité immense de grands glaçons
» descendent dans la baie, pour en sortir
» avec affluence ? Ils me répondoient
» tous, que le détroit étoit sans fin, &
» qu'ils savoient par tradition, que leurs
» ancêtres y avoient navigué, jusqu'à
» l'extrémité de la côte opposée à la
» baie.

» Peu satisfait d'une solution si laco-
» nique, je résolus de remonter la baie,
» en 1747; je m'associai un certain
» nombre de Groenlandois qui, tous les
» ans, alloient à la chasse des Rennes,
» dans l'intérieur du pays. J'exécutai
» mon dessein, & je partis avec mes
» compagnons en marchant sur la glace.
» Dès que je fus à la distance de qua-
» torze milles de la baie, je gagnai le
» haut d'une montagne, espérant dé-
» couvrir de ce point d'élévation, le
» prolongement du détroit à travers les

» terres : mon espoir fut déçu, & je
» n'apperçus devant moi, dans un éloi-
» gnement de quarante milles, qu'une
» suite de montagnes de glace amon-
» celée qui me cachoient l'embouchure
» du détroit à la côte orientale, l'unique
» chose que je cherchois à découvrir.
» Pendant que je faisois mon observa-
» tion, je fus distrait tout-à-coup par un
» bruit extraordinaire, qui ressembloit
» parfaitement à celui d'une décharge
» de plusieurs canons tirés dans le même
» instant. Ce bruit étoit produit en par-
» tie par le craquement des glaces amon-
» celées devant moi, & que le courant
» de l'eau rompoit avec force, & en
» partie aussi par la chute des cascades
» que l'eau faisoit en se dégageant des
» bancs de glaçons qui obstruoient son
» cours, & qui, étant remontée à la
» hauteur de ces digues, retomboit sur
» d'autres plus basses avec un bruit
» effroyable. Je restai immobile pendant
» un moment, autant par la surprise
» que par l'épouvante que la nature

» inspire toujours à celui qui considère de
 » loin ses prodigieux effets, & qui l'en-
 » tend se courroucer contre les obstacles
 » qu'elle a ménagés elle-même, pour
 » donner plus d'éclat aux prodigieux
 » efforts qu'elle fait pour les surmonter
 » dans les effets qu'elle veut produire.
 » Je ne fus pas long-temps à me con-
 » vaincre, par l'effort de l'eau contre
 » ces monceaux de glace, & par la
 » chute des cascades, qu'il devoit y avoir
 » dans toute cette direction un canal
 » assez large & très-rapide, & que
 » c'étoit infailliblement ce canal qui
 » portoit régulièrement tous les ans dans
 » la baie, une si prodigieuse quantité de
 » glaces mouvantes; mais je n'en étois
 » pas moins en peine de deviner com-
 » ment ce charroi pouvoit avoir lieu,
 » puisque le canal n'étoit jamais visible,
 » & qu'il se déroboit constamment à la
 » vue, par la glace qui le couvroit dans
 » toute sa longueur, & dans toute sa
 » largeur.

» J'eus enfin l'occasion de trouver la

» solution de ce problème dans un voyage
 » que je fis, en 1751, à la montagne
 » d'*Ysblink* ; aucun Groenlandois n'a-
 » voit jamais pénétré si avant que moi
 » dans l'intérieur du pays. Quoiqu'on
 » distingue difficilement le sol d'avec
 » un lac, lorsque la surface de l'un &
 » de l'autre est couverte d'une croûte
 » épaisse de glace, qu'il n'est pas hu-
 » mainement possible de soulever, je
 » découvris néanmoins qu'il pouvoit ar-
 » river qu'on prît facilement pour un
 » champ, ou pour un chemin battu, ce
 » qui n'est réellement qu'un lac très-
 » profond, ou qu'un grand canal. Je me
 » convainquis aussi que les glaçons peu-
 » vent être emportés dans la mer par
 » un courant très-rapide, dont la sur-
 » face est glacée à une certaine épais-
 » seur ; car on ignore jusqu'à présent,
 » quand & comment l'entrée de la baie,
 » dite le *Pont de Glace* (*Ysbrug*),
 » s'obstrue & se bouche. Il est vraisem-
 » blable que les glaçons, que la mer
 » charrie au plus fort de l'hiver, ont

» été portés & accumulés par quelque
 » courant, à la bouche de cette baie ;
 » que la neige qui tombe en abondance
 » sur cette digue, lui prépare tous les
 » ans une nouvelle couche que la gelée
 » doit rendre très - compacte ; que le
 » soleil, au fort de l'été, ne la fond
 » qu'à la superficie, & que cependant
 » le torrent, en sortant de la baie, doit
 » agir avec force contre cette digue, la
 » miner en dessous, en détacher de
 » fortes pièces de glace, les emporter
 » dans la mer, & former, de cette
 » sorte, un pont de glace à l'entrée de
 » la baie (1). Il est vraisemblable que ce
 » fameux pont de glace, est ainsi con-
 » tinué jusqu'à la côte orientale, & que
 » le détroit de Forbisher n'est aussi qu'un

(1) L'*Ysblink* est situé, sur la carte de *Crantz*, un degré & quelques minutes plus haut que le détroit de Forbisher ; quelques milles plus haut encore, est *Barsund* : *Crantz* a fait ponctuer un canal absolument parallèle à celui de Forbisher, depuis le fond de cette baie jusqu'à la côte orientale. Selon lui, ce détroit est aussi perpétuellement couvert de glace, & il n'est pas plus facile à trouver que celui de Forbisher.

» pont de glace formé de la même ma-
» nière. On remarque cependant que
» les pièces de glace qui arrivent dans
» la baie de Barfund, ne sont pas aussi
» grandes ni aussi polies que celles qui
» sortent de la baie de Forbisher, &
» qu'elles sont plus échancrées, ce qui
» prouve seulement que le détroit d'Yf-
» blink devoit être plus ferré que
» celui de Forbisher, & que les pièces
» de glace qui en sortent, éprouvent
» un brisement & un frottement plus
» rudes.

» Parfaitement convaincu de l'exis-
» tence des deux détroits, & de leur
» communication avec la côte orientale,
» mais aussi bien assuré qu'ils n'étoient
» navigables en aucun temps de l'année,
» j'essayai de passer par terre, ou plutôt
» sur la glace, d'une côte à l'autre. Ma
» tentative fut infructueuse, & je fus
» obligé d'abandonner mon entreprise.
» Il seroit très - possible sans doute de
» faire cette traversée sur la glace, au
» moyen d'un petit canot très - léger

» qu'on porteroit sur sa tête , on pour-
» roit traverser toutes les flaques d'eau
» qu'on trouve de distance en distance ,
» & dont les ouvertures sont très-pro-
» fondes ; on pourroit aussi les tourner ,
» mais ces détours alongeroient prodigieusement le chemin. Avec un long
» bâton , ou même en s'appuyant sur le
» canon de son fusil , on faute facilement d'un petit monceau de glace sur
» un autre : enfin , en se laissant glisser
» du haut d'une petite colline , on arrive
» facilement au pied , & rien n'empê-
» cheroit qu'on ne poursuivît sa route
» en prenant quelques précautions. Mais
» deux obstacles invincibles se présentent d'abord & doivent faire abandonner à tout homme sensé , un projet
» qui , s'il pouvoit avoir son exécution ,
» ne seroit pas d'une grande utilité générale. Comment en effet se pourvoir
» pour ce voyage , d'une quantité suffisante de vivres ? car il deviendroit
» impossible de s'en charger. Avec quoi
» & comment les porter ? Comment

» soutenir le froid sur la glace pendant
 » plusieurs mois de suite, nuit & jour ?
 » car le voyage, à cause de la difficulté
 » du terrain, devrait être fort long.
 » Mes compagnons & moi nous étions
 » munis d'excellentes pelleteries, &
 » nous prenions la précaution de ne
 » jamais nous coucher sur la glace, ou
 » sur la neige; malgré cela nous éprou-
 » vâmes un froid horrible, quoique en-
 » veloppés de nos peaux d'ours, &
 » couchés sur un tas de peaux de Rennes
 » dont nous nous faisons même une
 » espèce de tente. Je puis dire avec vé-
 » rité, que jamais, dans les hivers les
 » plus rudes, je n'avois éprouvé un
 » froid si cuisant, même en plein air, sur
 » la côte occidentale du Groenland, que
 » celui que je ressentis dans les premiers
 » jours de Septembre, dans l'intérieur
 » du pays, à l'endroit où j'estime que doit
 » être le détroit de *Forbisher*. »

La montagne d'Ysblink est très-haute,
 les Navigateurs découvrent son sommet
 de très-loin; ce sommet brille comme

du cristal : il réfléchit une lumière assez semblable à celle d'une aurore boréale. Cette espèce de fanal est situé au fond d'une baie, dont l'entrée est obstruée par un pont de glace à plusieurs arches (1). Ce pont merveilleux est appuyé par ses deux extrémités, aux deux rives opposées de l'entrée de la baie, à un éloignement de huit milles ; il a deux milles de large. Les arches, portées sur des masses énormes de glace, ont depuis 42 jusqu'à 120 pieds d'élévation. On pourroit facilement entrer à pleines voiles dans la baie, gouvernant sous ces arches, si l'on n'avoit deux grands dangers à courir ; le premier, c'est qu'on risqueroit d'être écrasé par les pièces énormes de glace qui se détachent souvent du cintre des arches ; le second, c'est qu'on risqueroit de se briser contre les énormes glaçons qui roulent du haut des montagnes voisines dans la baie, & que le

(1) J'en ai parlé un peu plus haut, dans la relation du Facteur Danois.

reflus entraîne avec une rapidité étonnante dans la mer. Lorsque les Groenlandois veulent aller au port de *Ysblink*, ils prennent leurs petits canots sur la tête & s'acheminent ainsi jusqu'au bord de la baie. On avoit bâti anciennement quelques maisons sur la rive des deux côtes, pour indiquer que l'entrée de la baie n'étoit pas toujours obstruée par les glaces amoncelées. De grands bancs de terre s'étendent au loin des deux côtés du pont ; ils sont formés d'un sable si fin & si délié, que le vent l'enlève facilement & en obscurcit l'atmosphère. Lorsque le vent vient de la mer, ce sable est emporté, comme un brouillard épais, jusqu'à douze milles dans l'intérieur du pays ; il est très-incommode pour ceux qui se trouvent dans cette direction ; il est impossible d'en garantir les yeux ; souvent même il entre dans la bouche, quelque précaution qu'on prenne pour n'en être pas incommodé.

On apperçoit vers le 64^e. degré de latitude septentrionale, une énorme

montagne, la plus haute de toutes celles du Groenland : son fommet se termine par une pointe à trois branches , dont la plus élevée s'apperçoit en mer, à plus de soixante lieues : elle sert de fanal aux Navigateurs, & de baromètre aux Groenlandois. La pointe du fommet est enveloppée d'un très-petit nuage, lorsqu'on est menacé très-prochainement d'un orage; le même phénomène se fait voir constamment au fommet de la montagne de la Table (*Tafelberg*), au cap de Bonne-Espérance, à la pointe méridionale de l'Afrique. Au reste la pointe de cette montagne du Groenland, se montre toujours à nud, elle n'est jamais couverte de neige, ni de glace; elle est trop aiguë pour que l'une ou l'autre puissent y tenir; ce n'est que dans ses cavités, ou sur de petits rocs saillans le long de ce pic, que la neige tient & qu'elle se congèle à une certaine distance du fommet.

On trouve un peu plus haut vers le Nord, le grand golfe, dit *Baals-Rivier*

(la

(la rivière de Baal). Ce golfe s'étend au nord-est jusqu'à la distance de vingt-huit milles; il a quatre milles dans la plus grande largeur. Une quantité innombrable de petites Isles forme à l'entrée de la baie, un archipel d'environ fix lieues de circonférence. *Eggede* & *Crantz* diffèrent un peu avec moi, sur la véritable situation de ce golfe : je crois être assuré de celle que je lui donne, d'après l'*Histoire générale des Voyages*, tome XIX, p. 1, cor. G; & d'après *Zorgdrager*, dans son Ouvrage sur les progrès & les richesses de la Pêche du Groenland, page 71.

Assez près de Baals - Rivier, sont situées les Isles de *Naparfok*; elles sont remarquables par leur fertilité (1); la nature sans force & sans vigueur au Groenland, semble revivre ici, & s'y montre sous un aspect assez riant. On y voit de la verdure, on y entend le chant

(1) Sans doute que cette fertilité est relative, & qu'il n'est guère possible de l'entendre à la rigueur, sous un climat aussi rude.

des oiseaux, & la mer y charrie quantité de bois ; le Poisson & les Phoques y sont en abondance. C'est à la hauteur de ces Isles que sont arrêtés ces innombrables glaçons, portés par les courans de la partie de l'est, qui, après avoir doublé la pointe de Staaten - Hoek, y sont chassés par les vents du sud ; arrivés à la vue des Isles de Naparfok, ils s'y tiennent en équilibre par la force réactive des courans qui y arrivent du nord-ouest, & qui bientôt après les repoussent & les chassent au loin en pleine mer.

Un Voyageur ne trouve rien de remarquable entre le 65^e. & le 67^e. degrés de latitude septentrionale. Le détroit de Davis commence vers le milieu du 67^e. degré. On découvre à cette hauteur, la côte de l'Amérique, opposée à la côte occidentale du Groenland (1).

L'objet principal des Voyageurs & des

(1) C'est à cette hauteur qu'est située l'Isle de Jean-mayen, & c'est la côte de cette Isle de l'Amérique qu'on découvre en cet endroit.

Navigateurs, le long de la côte occidentale du Groenland, dans le détroit de Davis, est d'atteindre la *Baie de Disco* : elle est située entre le 68^e. & le 71^e. degrés de latitude septentrionale ; l'Isle a environ 160 lieues de tour ; l'entrée de cette baie est comme obstruée par un très-grand nombre d'Isles, qu'il faut cotoyer & tourner par les divers petits détroits qu'elles forment. Quelques-unes de ces Isles ont leur direction prolongée vers l'est & d'autres vers l'ouest ; celles-ci se rapprochent de la grande Isle de Disco, qui donne son nom à la baie sur le bord de laquelle elle est située au nord-ouest. L'Isle de Disco pourroit facilement défendre l'entrée de la baie, elle la domine à-peu-près comme l'Isle de *Cuba* domine le golfe du Mexique. Le bras de mer qui passe entre l'Isle & le continent, est ce qu'on nomme le *Way-Gat* (*la Passe du Vent*). Ce détroit a six lieues de large. Le sol au nord de la baie est assez élevé ; il est presque toujours couvert de neige ; il est plus bas.

& plus uni, au sud. On fait dans cette passe (le Way-Gat), une pêche très-abondante; c'est la plage la plus abondante en poisson sur toute la côte occidentale du Groenland. Les habitans du pays y prennent en hiver, une quantité prodigieuse de Phoques, & au printemps, un grand nombre de petites Baleines. Les côtes de la baie de Disco sont les plus peuplées de tout le pays; c'est là aussi, qu'on trouve la Colonie la plus florissante, parce qu'elle est la mieux située pour le commerce.

Nogsoak, ou le grand cap (de Groot Kap) est le port le plus septentrional, dans lequel on s'arrête sur toute cette côte; il est marqué dans la carte de *Crantz*, sous la dénomination de *Jacobs-Bucht*: c'est là l'extrémité du Way-Gat, c'est là qu'est la dernière Colonie Danoise, c'est là enfin, qu'est bornée la navigation au Groenland; on ne connoît plus rien de cette côte, au-dessus de cette grande baie, que celle de *Baffins*. Celle-ci doit s'étendre vers le

pole , entre le 72^e. & le 78^e. degrés. Guillaume Baffins , qui le découvrit en 1716 , en naviguant dans le détroit de Davis , ne trouva plus d'habitans sur la côte , après avoir dépassé le 74^e. degré : il y reconnut les vestiges de quelques tentes , & quelques pièces de voile qui avoient servi à les former ; il conjectura qu'elles y avoient été abandonnées par quelques Pêcheurs , qui , à certaines saisons de l'année , venoient s'y établir. Quoique les Norvégiens de Disco assurent que leur côte est habitée jusqu'au 78^e. degré de latitude septentrionale , il paroît que ce n'est de leur part qu'une jactance , car ils n'en donnent pas la plus petite preuve. Il paroît certain , au contraire , qu'aucun mortel ne pourroit soutenir la rigueur d'un climat si près du pole : les nuits d'hiver y sont , sans interruption , absolument obscures , & ne font jamais place au jour dans les vingt-quatre heures. Le pays est hérissé de rochers , & continuellement couvert d'une glace très-

épaisse : on n'y trouve aucune sorte d'oiseaux ; il n'y a ni Ours blancs , ni Phoques , ni Baleines , ni rien qui puisse servir à une nourriture quelconque pour l'homme. Comment feroit-il possible que l'homme , dénué de toute espèce de ressource , abandonné , pour ainsi dire , du ciel & de la terre , en butte à toutes les horreurs de la nature courroucée , pût se substantier & pourvoir à ses plus pressans besoins sur un sol de glace éternelle ?

En remontant la côte orientale , depuis *Staaten-Hoek* , jusqu'au 66^e. degré de latitude boréale , passé lequel la côte ne présente plus qu'un affreux désert , on trouve le cap de la *Discorde* , & au-dessus , le promontoire de *Forbisher* ; c'est-à-dire , le cap à l'entrée de la baie où l'on suppose que vient aboutir l'extrémité orientale du détroit de *Forbisher* ; cette baie par conséquent communiqueroit , au moyen de ce détroit caché , avec celle qui lui correspond sur la côte occidentale. Tout proche de ce promontoire ,

est une Île assez grande, qu'on nomme l'*Isle-Blanche*. On trouve au 63^e. degré, une baie très-profonde; elle correspond à celle de *Bearfond*, sur la côte occidentale: on suppose encore ici, qu'un détroit caché passe de l'une dans l'autre, j'en ai parlé un peu plus haut.

La côte est assez parallèle à elle-même, jusqu'à *Eric's-Fioerd*, & même un peu plus haut, jusqu'à *Eric's-Sund*; mais alors elle s'élargit prodigieusement vers l'est, jusqu'à la hauteur de l'Islande, dont le Groenland n'est séparé, de ce côté-là, à *Fiordum Ollum Langri*, que par un petit détroit qui, comme je l'ai dit, n'est plus navigable, à cause des glaces qui dérivent impétueusement depuis *Spitzberg*, d'où elles partent, pour gagner *Staaten-Hoek*. Au dessus de *Funkabuder* (1), la côte, en s'élevant vers le nord, est absolument inculte; on le suppose du moins ainsi, parce qu'elle est absolument

(1) Voyez la carte de Crantz.

inconnue. *Funkabuder*, ou *Findeubuder*, est une baie très-profonde (1); il y périt un favori du Roi *Olaüs*, avec tout l'équipage; cette baie porte le nom de cet infortuné courtisan.

Quoique la côte orientale soit beaucoup moins dentelée que la côte occidentale, on y trouve infiniment moins d'Isles, d'Islots & de Peninsules. Après avoir décrit ainsi les côtes connues du Vieux Groenland, il me paroît indispensable de donner, avant tout, une courte notice des lieux habités par les Groenlandois, & des nouveaux établissemens Danois.

(1) L'Auteur Hollandois dit que c'est un *Détroit*; il se trompe évidemment. Voyez la carte de *Crantz* & celle d'*Eggede*.



CHAPITRE XVII.

*Lieux habités par les Groenlandois ;
Établissmens Danois sur la côte occi-
dentale.*

LA partie du Groenland la mieux peuplée, ou, pour ne rien exagérer, la seule un peu connue par les Navigateurs, Pêcheurs ou Voyageurs, s'étend depuis le cap Farvel, jusqu'à *Frederics-Haab*, sur la côte occidentale; c'est-à-dire, dans un espace de cent lieues, entre le 59^e. & le 62^e. degrés de latitude, & les 325^e. & 330^e. de longitude septentrionales.

Le cap Farvel, peu distant de *Staaten-Hoek*, paroît tenir à deux Isles très-voisines, celle de *Nennortalis*, dont il fait réellement la pointe méridionale à l'ouest; & celle de *Sernesoc*, au nord-ouest de la première; celle-ci est plus connue sous la dénomination d'*Ys-Eiland*

(Ile de *Glace*) ; & l'autre , sous la dénomination de *Beeren - Eiland* (Ile aux Ours). Ces deux Isles sont au centre d'un petit archipel ; elles sont séparées du continent par un détroit. On assure que les Navigateurs qui rangent de près la côte orientale , pour se rendre sur la côte occidentale , préfèrent d'entrer dans ce détroit , & de le débouquer ; ils abrègent leur route , & se dispensent de doubler le cap Farvel. J'ai parlé plus haut , de ce détroit , & je l'ai comparé à celui de Magellan. Les Groelandois qui habitent la côte & les environs de *Staaten-Hoek* , de même que ceux qui habitent les Isles , sur la côte occidentale , sous le 60^e. degré , sont , par rapport aux autres , les *Groenlandois méridionaux* , & leurs frères les regardent comme tels.

L'Isle d'*Onartork* est une des plus belles ; l'aspect en est moins sauvage que celui de toutes les autres , situées sous les mêmes degrés ; on y trouve des plantes & de la verdure ; elle a un

très-bon port ; elle est , sur-tout , très-bien située pour la pêche du Hareng ; on y trouve une source d'eau chaude ; l'Isle porte le nom de cette fontaine ; au plus fort de l'hiver , l'eau en est si chaude , qu'elle dissout dans un clin-d'œil une grosse pièce de glace.

Ikerfoak , ou *Groon-Bay* , est une Isle située à une petite distance de la baie d'*Igalik* : on y trouve aussi des sources chaudes ; on y ramasse des cailloux transparens , à pointe de diamant ; ces pierres sont si dures , qu'on peut s'en servir pour couper le verre , comme si c'étoit un diamant même. En sortant de cette baie , on trouve celle de *Tunnurliarbik* ; celle-ci a aussi un très-bon port ; elle est très-profonde. Sur la côte à droite de la baie , est *Kangok* , ou *Kakoktok* ; sur la gauche , *Aglutok* : ces deux établissemens Groenlandois sont les plus beaux de tout le pays ; ils sont les plus peuplés , & sont les premiers qui ont été habités ; aussi sont-ils les plus fréquentés , même aujourd'hui.

Kikkertarsoak, ou *l'Isle-Grande*, est un des premiers établissemens Groenlandois, que les Hollandois aient fréquentés ; ils y ont fait anciennement un très-grand commerce ; ce marché est tombé aujourd'hui. Un navire Hollandois y périt, en 1742, par la glace qu'une tempête violente y accumula ; le vent souffloit de la partie du sud, & vraisemblablement ces gros glaçons venoient de la côte orientale, & avoient doublé le cap Farvel ; l'équipage fut sauvé, & recueilli par les Groenlandois.

Kudnarne est une très-bonne habitation sur la côte de la terre ferme ; elle est avoisinée par plusieurs petites Isles : on trouve, un peu au-dessus, un golfe très-enfoncé & fort étroit ; les Groenlandois le nomment *Ittiblik* ; ils s'y réfugient lorsque la mer est en tourmente, & ils y font en sûreté.

Sermeliarsok, ou *Ysbay* (*Baie Glacée*), offre une excellente plage pour pêcher le Hareng ; on y prend aussi quantité de Phoques : les géographes la placent

au 61^e. degré 20 minutes ; il est à présumer qu'elle communiquoit au détroit de Forbisher ; mais la glace doit avoir intercepté cette communication : il est certain , au moins , que le fond de la baie reste continuellement bouché par un banc de glace énorme.

Voilà les principaux établissemens Groenlandois dans cette partie de la côte occidentale ; ils sont assez peuplés ; les Européens ne les connoissent guère , & les visitent encore moins. Ceux qui font la pêche au détroit de Davis , remontent beaucoup plus haut vers le nord , & n'ont pas le temps de s'arrêter à ces habitations.

Il me reste à faire connoître les Colonies Danoïses , toutes situées le long de la même côte , entre les 62^e. & 72^e. degrés de latitude.

Le Groenland est , comme la Norvège , dont il a suivi le sort , sous le Gouvernement Danois. Les Rois de Danemark n'ont jamais perdu de vue cette portion ingrate de leur royaume ; ils ont

dépenfé , à divers temps , des fomme
confidérables pour fonder & foutenir
des Colonies, fous un climat dont l'âpreté
contrarie au plus haut point le vœu de
la nature. On compte aujourd'hui douze
différentes Colonies Danoifes, entre les
61^e. & le 70^e. degrés de latitude. *Fre-
deriks-Haab* , la première qui fe pré-
fente un peu au-deffus du détroit de
Forbisher , fut fondée en 1742. L'em-
placement fut choifi de préférence, parce
qu'il parut être très-propre au commerce
qu'on fe promettoit d'y établir avec Co-
penhague. Cette Colonie eft à une lieue
& demie de la mer; les objets de fon
commerce , font l'huile de Poiffon, les
peaux de Renard & de Chiens de mer.
Cette Colonie a fouffert, dans les pre-
mières années , par la glace, au point
que les navires envoyés pour l'appro-
vifionner , étoient obligés de décharger
dans le port de *Godhaab* (Bonne-Ef-
pérance) ; on employoit enfuite de
petites alléges qui alloient porter les
approvifionnemens à la Colonie , par

un petit canal détourné, de soixante lieues de long; ce détour rendoit les approvisionnemens très-précaires. La Colonie d'*Ysblink* est à douze milles de *Frederiks-Haab*; j'en ai déjà parlé.

A trente-six lieues de *Frederiks-Haab*, est située une baie étroite; elle a six lieues de profondeur; on la nomme *Fisher-Fiord* (la Baie au Poisson); elle est ainsi nommée, à cause de la grande quantité de poissons de toute espèce qu'on y trouve. L'entrée de cette baie est coupée par deux Isles qui ont environ neuf milles de contour. Une plaine fertile & couverte de verdure, fait la pointe méridionale de ces Isles: on nomme cette pointe *Fisher-Lodge* (Loge au Poisson); la Compagnie Danoise du Groenland y a établi un comptoir, qui sert de centre de correspondance à toutes les Colonies; cet établissement date de l'année 1754. Les Frères Moraves ont établi le chef-lieu d'une mission, à trois lieues de distance de cette Factorerie; cet établissement eut lieu en 1758; il

est connu sous la dénomination de *Licthenfels*. Le commerce de la Colonie de Frederiks-Haab, s'étend jusqu'à *Inunckfuk*, habitation des Groenlandois, à quatre lieues de *Fisher-Lodge*.

La seconde Colonie des Danois est à *Kingorne*, ou aux Isles de *Kellingeit*, à cinq lieues de *Kingorne* : celle-ci est excellente pour la chasse des Phoques ; on s'y rend facilement maître de ces animaux, qui y sont comme renfermés entre les deux Isles ; il n'est guère possible qu'ils échappent aux chasseurs qui les y attaquent toujours avec succès. *Buxe-Bay* est situé à huit lieues au-dessus ; les Hollandois y ont un bon port ; il est toujours ouvert pour les Pêcheurs Groenlandois errans, & qui n'ont pas d'habitation fixe ; ils hivernent tous les ans dans cette baie. *Kariak* est encore à six lieues plus haut ; cette baie est remarquable par une rivière, qui s'y rend après avoir parcouru plusieurs milles du continent. Deux lieues plus haut, on trouve la grande baie d'*Amaralik*,

ou

ou *Baals - Rivier* ; la mer y donne du poisson en abondance , & les côtes fourmillent de Rennes : le sol y est couvert de verdure & d'arbrisseaux ; on y trouve une sorte de pierre , qu'on regarde comme du marbre bâtard , à cause des veines de granit dont elle est parsemée.

La baie de *Kobe* est au pied de la montagne de *Hiorte-Tag* (Montagne à trois sommets) ; on la nomme aussi *Stag-Shorn*, elle est à six lieues de celle d'*Amaralik* ; on y prend du petit Saumon, qui se tient dans de petits marais dispersés çà & là.

La troisième Colonie est celle de *God-Haab*, au 66^e. degré, 14 minutes ; elle est située au fond de la baie de *Baals-Rivier*. Entre le très-grand nombre d'Isles qui sont à l'entrée de cette baie, les plus considérables, sont celles que les Groenlandois nomment *Kitlikfut*. L'Isle de *Kangek* (Espérance) est située au nord de celles-ci ; elle est limitrophe du *Westerland*, qui est séparé de la côte

du continent par un petit détroit, où les Groenlandois font une bonne pêche pendant l'automne : au sud, est un autre courant qu'on appelle la *Passé-du-sud*, qui sépare de ce côté, les Isles de *Kitlikfut*, d'un grand nombre d'autres Isles assez grandes : c'est entre ces dernières qu'est le canal dit de *Hambourg*; elles ont, au nord-est, un autre canal qui se prolonge dans le pays, jusqu'à une presqu'Isle, où l'on trouve un bon port pour les navires qui vont à la pêche de la Baleine. A un demi-mille du port, sur la côte occidentale, est le chef-lieu des Frères Moraves Groenlandois; on le nomme *Niew-Hernhut* (Nouveau Hernut). La Colonie de *Goede-Hoop* (Bonne-Espérance), est située à une égale distance des Frères Moraves (1), au nord de ce chef-lieu. Cette Colonie

(1) Cette maison n'est à proprement parler que le lieu du rendez-vous annuel des profélytes Groenlandois; c'est-là où ils viennent recevoir des instructions plus particulières, & se confirmer dans la croyance des Hernutes.

consiste en une maison habitée par le Facteur de la Compagnie Danoise, & par le Missionnaire Danois, ayant, chacun leur ménage & leur famille : il y a une église, un magasin, une fonderie de fer & une brasserie.

L'Isle de *Saalberg*, ou *Zaalberg*, est située deux milles plus haut que Bonne-Espérance ; elle prend son nom, de la forme des sommets de la montagne, qui représente assez bien une *Selle* ; cette Isle domine sur toutes les autres par son élévation. On apperçoit facilement cette montagne, à la distance de cinquante lieues ; les oiseaux s'y réfugient dans les longues nuits d'hiver. Tout proche, est l'*Isle-aux-Ours*, & l'Isle *Apillartok* ; celle-ci a huit milles de long, & est située entre deux baies. Une de ces baies se prolonge au sud-est, jusqu'à *Pissik-Sarbik* ; la pêche y est bonne en cet endroit ; elle est coupée par une autre baie qui s'enfonce dans la côte. L'Isle *Apillartok* est au nord de *Zaalberg* ; elle a à l'ouest

Kaunneifut ; c'est un pays très-plat, stérile & pierreux ; on y trouve cependant un marais d'eau douce , dans lequel on pêche du Saumon. Ce marais a huit milles d'étendue , mais il n'est pas fort poissonneux. La baie du nord se divise en deux bras ; l'un se nomme *Ujarak-soak* ; on trouve sur ses bords , une pierre blanche aussi douce que la craie ; l'autre bras est absolument couvert de glace.

Tel est à-peu-près l'état de la Colonie de Bonne-Espérance, qui avoit été d'abord établie en 1715 , à l'Isle de Kangel, & qui fut transplantée en 1728 , sur la côte du continent ; c'étoit l'endroit le plus propre & le mieux situé sur toute la côte occidentale , pour y former un établissement de conséquence : il étoit richement peuplé , & il y avoit alors plusieurs milliers d'habitations de Groenlandois. Depuis le ravage que la petite vérole y fit en 1733 , la population ne s'y est jamais rétablie ; le plus grand nombre des habitans fut emporté

à cette époque, par cette épidémie désastreuse. Un Facteur, qui s'attacha particulièrement à se procurer un dénombrement authentique des Groenlandois échappés au fléau destructeur dont nous venons de parler, ne trouva, dans un arrondissement de quarante lieues, que neuf cent cinquante-sept Groenlandois qui habitassent ce district : cette contrée est cependant une des plus peuplées de toute la côte : car, à l'exception de la côte méridionale, & de la baie de *Disco*, on peut parcourir vingt lieues d'étendue par-tout ailleurs, sans rencontrer âme vivante. En supposant donc, 400 lieues de pays habité, & en comptant mille habitans par quarante lieues, il s'ensuit qu'en y comprenant même le sud & le nord de la côte, qui sont passablement peuplés, il n'y auroit pas en tout plus de dix mille habitans. Le Facteur dont j'ai parlé, n'en comptoit pas au-delà de sept mille : il assure cependant qu'en 1730, le Groenland pouvoit compter trente mille habitans ;

& qu'en 1746, il n'y en comptoit pas lui-même au-delà de vingt mille. La population a diminué des deux tiers depuis cette époque.

Zuikertop est la quatrième Colonie Danoise ; elle est sous le 65^e degré 48 minutes ; elle fut établie en 1755, à la distance de cinquante-six lieues, de celle de Bonne-Espérance. On lui a donné ce nom, à cause des trois montagnes au pied desquelles elle est située, qui ont la forme d'un pain de sucre. Ces montagnes servent de fare aux Navigateurs qui sortent du port ; il est un des plus sûrs & des meilleurs de toute la côte ; il est à une demi-lieue de la mer, entre deux petits Ilots qui le couvrent, & le mettent à l'abri des ouragans & des tempêtes. Cette côte abonde en poisson, & on y voit quantité d'oiseaux ; on y voit aussi, de temps à autre, quelques Baleines, mais les Groenlandois ne leur donnent pas la chasse ; les Européens qui viennent y mouiller, n'y entreprennent jamais cette pêche, faute de

nacelles & d'autres canots nécessaires à la pêche de la Baleine.

On remonte deux baies au-dessus de *Zuikertop*, dont l'une a 35 lieues de long; les bords en sont couverts de verdure; vingt milles plus loin, on trouve une grande Isle, au milieu d'un grand nombre de petites qui l'entourent. Cette Isle est remarquable, à cause des grandes Baleines & du nombre prodigieux de Saumon qu'on y pêche. Le sol est couvert d'une sorte d'argile blanc qui a le brillant de l'argent, mais qui, jeté au feu, ne brûle pas.

On remarque sur-tout un très-grand rocher, au fond d'une profonde vallée, qui sert aux Groenlandois comme de quartier de réserve pour la chasse des Phoques : ces animaux y viennent en quantité avec le flux, dans les beaux jours d'été, pour y dormir au soleil; le reflux les laissant à sec, les Chasseurs en tuent par milliers, vu que les Phoques, pris alors comme dans une nacelle, ne peuvent s'échapper par

aucun endroit. La baie d'*Amaralik* est située à quarante lieues au-dessus de *Zuikertop* ; on y prend quelques Ba-leines tous les ans.

Holsteinburg est la cinquième Colonie des Danois ; elle fut établie en 1759 ; c'est une des mieux situées pour le commerce & pour l'agrément du lieu.

Zuibaay est la sixième ; elle est sous le 67^e. degré 30 minutes ; son établissement date de 1756 ; mais celle d'*Holsteinberg*, établie trois ans après, a ruiné celle-ci ; à peine y entretient-on un commis chargé de ramasser le poisson que les Groenlandois pêchent dans le voisinage.

La septième Colonie est celle d'*Eggedes-Meinde*, ainsi nommée du Capitaine Eggede, qui fut chargé de l'établir en 1759 ; elle a reçu cette dénomination pour perpétuer la mémoire de son fondateur. Le Danemark & l'Europe lui doivent infiniment ; sans lui, le Gouvernement Danois auroit perdu ses Colonies du Groenland, & l'Europe seroit

privée des connoissances précieuses d'un pays qui enrichit l'histoire naturelle, & qu'il est si difficile de connoître. La pêche de la Baleine réussit très-bien dans ces trois derniers établissemens, pendant les premières années; mais les Groenlandois n'y viennent actuellement que très-rarement, quoique le pays soit également propre à la pêche & à la chasse. La cause du dégoût des Groenlandois provient de ce que le port d'Eggèdes-Meinde est fermé par la glace jusqu'au mois de Mai, & qu'alors, la bonne saison de la pêche de la Baleine est déjà passée : c'est pour cette raison aussi que la Compagnie du Groenland a mis en délibération, s'il ne conviendrait pas de transporter cette Colonie aux Isles de *Dunk*.

Christianshoop fut fondé en 1734, sous le 69^e. degré & demi; suivant d'autres, cette Colonie est au 68^e. 34 minutes.

Claushaven est la neuvième Colonie; elle est plutôt un simple comptoir qu'une

Colonie : on trouve *Ysbaay*, ou *Ice-Baay*, quatre milles plus haut ; cette baie avoit ci-devant un port ouvert ; il est fermé aujourd'hui par la glace ; tous les ans , cette glace augmente graduellement à un tel point, qu'il s'élève, dans la baie même, des montagnes de glace dont la hauteur est déjà considérable.

La dixième Colonie, est celle de *Jacobs-Haven* ; ce port n'a été reconnu pour la première fois, qu'en 1741. Le commerce de ces trois dernières Colonies n'occupe à peine qu'un seul navire de 400 tonneaux ; chaque tonneau de 80 *gallons* ; 36 *gallons* font 12 *steekannen* (1).

La onzième Colonie est située entre le 69^e. & le 70^e. degré de latitude septentrionale ; elle fut établie en 1755.

Enfin, la Colonie de *Nogsoak*, qui fait la douzième, est située au fond du

(1) Cette manière de compter la cargaison d'un navire pêcheur, est particulière aux Administrateurs des Colonies Danoises, relativement aux Groenlandois.

Way-Gat ; son établissement date de 1758.

On n'a rien entrepris sur la côte orientale du *Groenland* ; elle est beaucoup moins propre à la pêche de la Baleine que la côte occidentale. D'ailleurs , j'ai fait remarquer plus haut , combien la navigation y est dangereuse ; tous les essais qu'on pourroit faire pour y établir un commerce relatif à la pêche , seroient infructueux , & les dépenses seroient en pure perte.



C H A P I T R E X V I I I .

*Du Climat & des Saisons du Groenland
en général.*

O N comprend facilement, d'après la description des côtes du Groenland, que le climat doit y être des plus rudes & des plus âpres; la position seule de ce pays, depuis le 59^e. degré de latitude septentrionale, jusqu'aux degrés les plus voisins du pôle, suffiroit pour faire conclure que le Groenland doit être une terre ingrate, inhabitable, & que le plus rude hiver doit y faire sentir éternellement ses rigueurs. Le Groenland, en effet, est constamment couvert de neige & de glace; & si le sol se montre à nud quelquefois dans quelques endroits d'une petite étendue, il reprend bientôt sa parure ordinaire, la neige & la glace. Cependant, la nature, toujours sage & prévoyante, même lorsqu'elle semble avoir réservé toutes

ses rigueurs pour les deux zones des extrémités du globe, a ménagé pour les Groenlandois une petite portion de l'influence bienfaisante de l'astre qui la vivifie elle-même. Il est des endroits dans le Groenland, où le froid est très-supportable lorsque le soleil paroît sur l'horison, quoique toujours rigoureux; il suffit, pour cela, qu'il se montre deux ou trois heures dans les vingt-quatre, que la terre emploie à faire sa révolution journalière autour de lui. Dans ces momens même, où le Groenlandois, au plus fort de l'hiver, tapi sur la neige, réchauffe aux rayons du soleil, ses membres engourdis, les liqueurs de toute espèce se gèlent dans les réduits de sa hutte, les mieux clos, & dans les maisons les mieux construites: ce sont celles que les Danois ont fait bâtir pour leurs Facteurs & leurs Missionnaires. Dans les contrées où le soleil ne se montre jamais sur l'horison, tout gèle sans exception; quelque feu que l'on fasse, à quelque degré qu'on porte, par

l'art, l'activité de cet élément, on ne parvient jamais à dégeler tout ce qui renferme quelques suc.

Eggede rapporte un fait , dans son journal du 7 Janvier 1738 , bien propre à donner une idée de l'intensité du froid dans le *Groenland*. Ce Voyageur y dit :

« Que ce jour , la cheminée de la
 » chambre où il se tenoit , fut remplie
 » de glace jusqu'à l'ouverture du poële,
 » & qu'il ne fut pas possible de la faire
 » fondre de toute la journée, quel-
 » que feu qu'on fit dans ce poële. L'ou-
 » verture extérieure de la cheminée
 » étoit bouchée par une couche de glace
 » très-épaisse , qui y formoit comme
 » une sorte de couvercle ; celui-ci
 » étoit parsemé de quelques petites
 » ouvertures , par lesquelles la fumée
 » avoit de la peine à s'échapper. Les
 » portes de la maison , de même que
 » les murs , étoient recouverts d'une
 » forte chemise de glace , & les in-
 » terstices étoient calfeutrés de neige.
 » Tout étoit gelé dans l'intérieur des

» habitations ; le linge dans les armoires ;
 » les bois de lit , les plumes & le duvet
 » des couffins & des lits , & le tout étoit
 » recouvert d'une couche de glace d'un
 » pouce d'épaisseur. On fut obligé de
 » couper la viande comme on brise une
 » pierre , pour la retirer du vase où on
 » la conservoit ; on eut de la peine à
 » enfoncer la pointe du couteau dans
 » la superficie , même après l'avoir fait
 » bouillir long-temps dans de l'eau
 » de neige fondue. C'est à ce degré
 » qu'étoit alors le froid , à la baie de
 » Disco. Communément cependant ,
 » le froid s'adoucit par intervalles , &
 » ne se soutient que rarement à ce point
 » de rigueur pendant plusieurs jours de
 » suite ; le temps change ordinairement
 » tous les quatre ou cinq jours ».

Le grand froid commence au Groen-
 land , comme dans les autres parties
 de l'Europe , vers le premier de Janvier ;
 il est si âpre en Février & Mars , que
 les pierres se fendent & éclatent ; la
 mer fume alors comme un four à chaux ,

particulièrement dans les baies. Cependant le froid est plus supportable dans les endroits où le brouillard épais donne, que dans ceux où l'air est ferein & sans nuage ; on s'en apperçoit quand, de l'intérieur du pays on arrive sur les côtes, ou sur le rivage obscurci par les vapeurs épaisses qui s'élèvent de la mer ; on éprouve alors une température bien plus douce, & un froid moins rigoureux, quoique les vêtemens & les cheveux soient dans un moment couverts de givres, qui se convertissent en glaçons, & qui forment une infinité de cristaux transparens. Ces brouillards, quoique plus supportables que le froid sec & piquant, sont infiniment plus dangereux, & agissent avec plus de violence sur les parties du corps : les mains & les pieds sont bientôt remplis d'engelures, & courent le plus grand risque de se geler. C'est dans ce temps qu'on voit congeler l'eau sur le feu, avant d'y prendre une forte ébullition, que la gelée prépare une route commode sur

la mer, pour aller par la glace, d'une Isle à l'autre; que les Groenlandois meurent souvent de faim, faute de pouvoir aller à la chasse ou à la pêche; & que, quand même ils seroient en état de sortir de leurs huttes & de résister au froid, ils n'en seroient pas plus avancés, puisqu'ils ne trouveroient rien pour se substantier.

Un hiver aussi rigoureux est toujours long. Cependant les Groenlandois comptent leur été du commencement de Mai, à la fin de Septembre; car, pendant les cinq mois qui s'écoulent de Mai en Septembre, ils se tiennent sous des tentes, & abandonnent leurs tanières. La terre n'est parfaitement dégelée, qu'au mois de Juin, & alors même, elle ne l'est qu'à sa superficie, & il neige continuellement jusqu'au solstice d'été. Il recommence à neiger dès le mois d'Août, mais la terre n'en est entièrement couverte qu'au mois d'Octobre. On assure cependant qu'il tombe moins de neige & de pluie au Groenland

qu'en Norvège : on voit rarement que la neige s'élève à plus d'un pied sur le rivage , excepté toutefois , aux endroits où le vent l'accumule , mais elle ne reste pas bien long-temps amoncelée ; car , lorsque le soleil ne la fond pas , le même vent la disperse ; & alors , l'air en est si rempli , que les Groenlandois n'osent pas sortir de leurs demeures , parce qu'ils en feroient prodigieusement incommodés. Il arrive quelquefois , pendant plusieurs années de suite , que la neige reste sur la terre , depuis l'équinoxe de l'automne , jusqu'au solstice d'été ; elle est même , dans certains lieux bas , tellement accumulée & durcie par le froid , qu'on peut facilement & sans danger s'y promener à patins. Cette neige ne fond pas facilement , & il faut plusieurs jours de pluie continuelle pour la fondre.

L'été , moins long au Groenland qu'ailleurs , y est néanmoins si chaud , qu'on est obligé de quitter les habits plus pesans , pour vaquer à ses occupations

ordinaires , particulièrement pour se rendre dans les baies , ou sur les plages abritées , parce que les rayons du soleil y font beaucoup plus ardens , à raison du foyer qui les réunit. L'eau qui reste alors dans les cavités des rochers , y est tellement cuite par l'ardeur du soleil , qu'elle se cristallise au point de donner un sel très-fin , & blanc comme neige. La chaleur est si forte dans ces mêmes mers qui restent gelées pendant six mois de l'année , que dans certains beaux jours d'été , le goudron fond & coule le long des navires qui en sont enduits. Ce phénomène est , à la vérité , rare ; car , d'un côté , les chaleurs d'été sont ordinairement tempérées par les vents qui soufflent des Isles qu'on nomme *Yseilanden* (les Isles de Glace). Ces vents sont si frais , qu'on est obligé de reprendre vers le soir , les habits chauds dont on s'étoit débarrassé dans la journée. D'un autre côté aussi , la côte est souvent couverte de nuages très-fréquens depuis Avril jusqu'en Août ; ils

forment quelquefois un brouillard si épais , qu'on peut distinguer à peine un navire à une très-petite distance ; ce brouillard est souvent si bas , qu'à peine on le distingue de l'eau de la mer , de laquelle il s'élève ; alors , cependant , la cîme des montagnes se fait appercevoir dans un atmosphère clair & dégagé de toute espèce de nuage : enfin , le Voyageur élevant la tête , respire aux rayons du soleil , un air pur , pendant que , ses pieds ensevelis dans l'ombre , il semble marcher dans les ténèbres.

L'automne est , en général , la plus belle saison du Groenland ; car , à proprement parler , il n'y a pas de printemps , puisqu'on y passe très-rapidement de l'hiver à l'été. La durée de l'automne est très-courte ; les nuits très-froides en diminuent souvent l'agrément & les avantages. C'est dans cette saison que , sous un horizon rempli de vapeurs , & éclairé par les rayons du soleil qui les pénètrent , on voit des nuages qui quelquefois se congèlent , & forment dans

l'air une sorte de verglas transparent ; on les voit sur la mer , comme un tissu de glace assez ressemblant à une toile d'araignée ; on les voit aussi se promener quelquefois dans l'atmosphère , sur la côte & dans l'intérieur du pays , tissus de petites parties étincelantes , de la forme de petites aiguilles.

On a observé plus d'une fois , que les saisons suivent l'ordre inverse de leur température , à celui qu'elles suivent dans le reste de l'Europe ; de façon que , lorsque l'hiver est très-rude dans les contrées tempérées , il est très-doux au Groenland , & que le froid est au contraire plus piquant aux contrées les plus septentrionales , à proportion qu'il est plus radouci dans les nôtres. Quelqu'un a fait la remarque , que l'hiver de 1739 fut doux à la baie de Disco , que les Oies , au mois de Janvier suivant , arrivèrent des contrées tempérées , à celles qui , d'ordinaire , sont couvertes de glace & de neige , pour y chercher un air plus chaud , tant le froid étoit piquant

cette année dans les autres pays de l'Europe. On remarqua aussi, qu'en 1740, la baie de Disco fut absolument sans glace jusqu'au mois de Mars, pendant que dans le reste de l'Europe, le plus grand froid se fit sentir depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de Mai. Cet observateur ajoute que le soleil qui, communément reparoît au Groenland, dans les premiers jours de Janvier, ne parut cette année qu'au mois de Février, quoique l'air y fût beau & serein. Il croit que ces deux phénomènes particuliers doivent être attribués aux douces mais insensibles vapeurs de l'atmosphère des contrées tempérées de l'Europe, qui furent chassées sur les côtes du Groenland, par l'intensité du froid de cette année (1). L'hiver de 1763, qui fut si rigoureux en Europe, fut si doux au Groenland, qu'on y voit des étés bien plus froids que cet hiver. En général,

(1) Il me semble que cette cause est bien hasardée, & que c'est tomber dans le grand inconvénient d'expliquer ces jeux de la Nature, *obscurum per obscurius*.

l'air est pur au Groenland, vif & très-fain ; on peut y vivre en bonne fanté, jusque dans une vieillesse assez avancée, pourvu qu'on ait soin d'aller bien vêtu, de manger sobrement, & de faire un exercice régulier. On n'y voit aucune des maladies communes en Europe ; on y est sujet seulement au scorbut, aux inflammations des yeux, & aux maux de poitrine : ces incommodités proviennent de la diète longue & forcée que les habitans y font, & du froid excessif, de même que de la blancheur extraordinaire de la neige qui éblouit & affecte prodigieusement la vue. Les premiers Missionnaires Allemands, que le zèle le plus louable fit venir dans cette contrée séparée, & à une très-grande distance du reste de l'Europe, y jouirent pendant trente ans, d'une fanté inaltérable ; ils ne furent sujets, pendant tout ce temps, malgré leurs pénibles travaux apostoliques, à aucune maladie un peu sérieuse, sur-tout dans les premières années où ils ne trouvoient qu'une

nourriture grossière , mauvaise & dégoûtante , & encore manquoient-ils très-souvent de quoi se substanter & appaiser leur faim. Ces Missionnaires moururent dans l'âge le plus avancé & dans une vieillesse décrépite , entre ces rochers inaccessibles & couverts d'une glace éternelle , au milieu des neiges , pendant que leurs confrères payoient le tribut à la nature , à la fleur de l'âge , dans des pays plus chauds & abondans en tout ce qui peut contribuer aux commodités & aux agrémens de la vie. Les Groenlandois eux-mêmes se préservent de la rigueur du froid & résistent à l'âpreté de leur climat ; ils sont plus incommodés des chaleurs de l'été & des humidités de l'hiver , lorsqu'ils se trouvent dans nos ports dans ces deux saisons ; ils sont infiniment mieux dans leur patrie , malgré la rigueur & la longueur de leurs hivers.

Le temps est variable pendant l'hiver ; la pluie n'est jamais de longue durée , particulièrement à la baie de Disco , où l'été se soutient sans variation. Les orages

subits y font très-rares, de même que la grosse grêle; le vent y est cependant aussi variable qu'ailleurs; & soit qu'il vienne des montagnes, ou de la côte, il n'est jamais aussi froid qu'on se l'imagine en Europe; il contribue même beaucoup à ramener le beau temps. M. de Buffon prétend que les vents participent de la nature des climats d'où ils viennent, & qu'ainsi les vents d'est, qui sont les vents du soleil, règnent sous l'équateur, & que les vents des deux poles doivent souffler dans les pays les plus froids. *Crantz* démontre que ce raisonnement est précisément démenti par l'expérience; il avance que plus on approche du pole arctique, & plus aussi on y trouve les vents du sud; ce vent même y cause la gelée dans les hivers les plus froids.

Il est des temps, & particulièrement en automne, où les vents soufflent avec tant d'impétuosité au Groenland, que les maisons en sont ébranlées, que même quelquefois elles sont renversées, & les ruines jetées au loin. Dans ces ouragans,

il arrive ordinairement, que les tentes des habitans & des pêcheurs, que les navires même font enlevés & emportés; qu'enfin l'eau de la mer enlevée par le vent, va inonder la côte, sous la forme d'une pluie abondante. Les Groenlandois assurent avoir vu des pierres de deux livres enlevées par l'ouragan, à une hauteur considérable & retomber pour se briser en éclats. Lorsqu'ils veulent sortir pendant ces tempêtes pour aller mettre leurs canots en sûreté, ils se traînent sur le ventre, crainte d'être emportés par le vent. Ces ouragans extraordinaires arrivent aussi quelquefois pendant l'été; alors ils poussent les vagues de la mer dans tous les sens autour des navires; pendant cette tourmente, ils paroissent être sur la surface d'un goufre dans lequel ils tournent sur leur quille avec une vitesse incroyable. Les plus fortes tempêtes viennent de la partie du sud, & se dirigent continuellement vers le nord; elles s'y calment & finissent par clarifier les eaux qui en avoient été

troublées par l'agitation qu'elles avoient éprouvée. Ces orages sont annoncés par un cercle qui paroît autour de la lune, & par divers rayons de lumière différemment colorés qu'on apperçoit dans l'air.

On voit quelquefois des nuages d'où il part des éclairs ; mais le tonnerre ne gronde que rarement , & lorsque par hafard il se fait entendre , on peut difficilement distinguer ses éclats , du bruit que la glace fait lorsqu'elle se casse par violence , ou de celui que font les énormes pièces de rochers , lorsqu'elles se détachent avec fracas des montagnes. Les tremblemens de terre sont très-rares au Groenland ; il n'y a pas dans tout le pays un seul volcan , quoiqu'il y en ait beaucoup en Islande , qui en est si voisine. On n'y trouve pas même une seule pierre à feu , de forte que la nature , aussi avare dans les incommodités & les maux qu'elle distribue , que dans les faveurs & les richesses qu'elle accorde , a réservé pour les pays chauds les orages

& les maladies épidémiques dont elle a préservé les pays qu'elle a livrés à toute la rigueur du froid.

Il n'y a pas de nuit au Groenland pendant tout l'été, car aussitôt que le soleil entre dans l'Écrevisse, il ne quitte plus l'horizon au-dessus du 66^e. degré. En dessous du même degré, il ne se couche qu'à 10 heures 10 minutes, pour reparoître quinze minutes après : il est vrai cependant qu'il reste alors sous l'horizon, trois heures & environ quarante minutes; mais pendant le mois de Juin, il réfléchit constamment ses rayons contre le sommet des montagnes; on peut dire que véritablement on ne le perd pas de vue pendant tout ce temps; & cela est d'autant plus vrai, que pendant Juin & Juillet, l'horizon reste éclairé par un crépuscule qui approche tellement, par sa clarté, du jour vrai, qu'on peut facilement écrire sans lumière & lire l'écriture la plus menue. Les habitans profitent de ces longs jours & en tirent un grand parti; ils chassent & pêchent durant

toute la nuit, & les Navigateurs peuvent s'approcher fans danger des mers voisines le long de la glace. Quoique le soleil ne quite pas entièrement l'horizon pendant l'été, sa lumière n'est cependant pas si vive vers le soir qu'elle l'est à midi; son éclat s'affoiblit insensiblement à mesure que son disque s'abaisse; enfin elle s'affoiblit au point qu'elle n'a pas plus de vivacité que celle de la lune dans son plein; on peut alors fixer le disque du soleil fans que l'œil en soit affecté désagréablement.

Par la même raison qu'il y a au Groenland des jours fans nuit, il y a aussi des nuits fans jour. On ne voit absolument pas le soleil à la baie de Disco, depuis le 13 Novembre jusqu'au 12 de Janvier; rien ne répare la perte totale de la lumière de l'astre du jour, qu'un foible crépuscule; ce crépuscule ne disparoît que lorsque les rayons du soleil recommencent à se réfléchir sur le sommet des montagnes, & qu'ils commencent aussi à pénétrer les nuages

épais qui les interceptent, & qui of-
fusquent alors l'horizon. Malgré cette
longue perte de la lumière du soleil,
il s'en faut beaucoup que les nuits
ordinaires soient si obscures au pôle, que
dans les autres parties du globe; on
diroit que la lune & les étoiles cherchent
à suppléer le soleil; car alors leur lumière
paroît briller d'un nouvel éclat. Ce phé-
nomène doit être attribué à la reflexion
des rayons de ces astres sur la neige
qui couvre le pays, & sur la glace du
sommets des montagnes, des baies &
des marais: il en résulte une lumière
si pure & si éclatante, pendant ces nuits
froides d'hiver, qu'on peut aller par-
tout sans lanterne & sans falot, &
qu'on peut même lire facilement dans
un livre. La lune semble avoir pris la
place du soleil, pendant l'absence de
celui-ci, pour veiller sur le pays; on
ne la perd jamais de vue pendant ses
longues ténèbres; mais aussi on ne l'ap-
perçoit que rarement, ainsi que les
étoiles, pendant l'été, & pour bien

dire, elle ne se montre presque pas depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août. La lune & les étoiles ne sont pas les uniques sources ou causes de la lumière, pendant les longues nuits du Groenland ; on y jouit d'une lumière continuelle qui étincelle dans la partie du nord. Cet avantage est précieux pour le pays ; les rayons de cette lumière, continuellement en mouvement dans tous les sens, forment un des plus singuliers phénomènes de la nature.

Sans entrer dans une dissertation approfondie sur la cause de cette lumière, je rapporterai une remarque de Crantz, sur une singularité qu'il dit avoir observée au Groenland même.

« Ni moi, dit cet Auteur, ni aucun » de ceux qui ont fait une longue rési- » dence dans ce pays, n'avons jamais » apperçu l'aurore boréale dans la par- » tie du nord, ni dans celle du nord- » ouest ; car, l'aurore boréale n'est » certainement pas cette lueur bleuâtre » réfléchie contre l'horizon, à travers

» un nuage éclairé par le soleil : mais
» la véritable aurore boréale vient
» constamment du sud ou de l'est, d'où
» elle s'étend presque toujours au nord-
» ouest, & éclaire quelquefois l'horiz-
» zon ». Il suit de là, que l'aurore
boréale a une direction bien différente
au Groenland, de celle qu'elle a en
Norvège, dans la Laponie, en Russie,
& dans les autres contrées de l'Europe.
Au reste, comme les glaces de l'Islande,
& ses volcans, sont situés à l'est & au
sud-est du Groenland, & que ces mé-
téoires augmentent de temps à autre,
& deviennent plus sensibles, de même
que l'aurore boréale, qui quelquefois
a plus d'éclat qu'à l'ordinaire, il ne
feroit pas impossible qu'il y eût quelque
rapport de correspondance entre ces lu-
mières, d'un côté, les glaces & les vol-
cans de l'Islande, de l'autre. Une suite
d'observations, bien faites sur cet objet,
pourroit nous donner bien des induc-
tions sur la véritable cause de la lumière
de l'aurore boréale, qu'on ignore jusqu'à
présent;

présent ; il est très - incertain qu'on doive la chercher dans une *lumière électrique* , & encore moins dans le mélange de l'atmosphère du soleil avec celui de la terre.

« Tout ce que j'ai observé , à l'égard
 » de ce phénomène , continue Crantz ,
 » c'est que le temps se radoucit ,
 » à proportion que cette lumière est
 » plus tranquille , & que son éclat est
 » moins étincelant ; qu'à proportion
 » aussi qu'elle paroît plus en mouve-
 » ment & plus rougeâtre , les orages
 » se montrent plus fréquemment dans
 » la partie du sud ». Cette observa-
 tion de Crantz , est absolument con-
 traire à celle qu'on fait constamment
 sur ce phénomène , dans les zones tem-
 pérées.

On a apperçu , depuis quelques années , des *feux follets* qui , du haut du firmament , paroissent se plonger dans la mer ; outre les arcs-en-ciel , les étoiles errantes , & autres lumières *phosphoriques* , qui sont communes à tous

les pays , on voit au Groenland , plus qu'ailleurs , de faux soleils & des cercles lumineux autour de la lune , même lorsque l'air est le plus pur & le plus débarrassé de nuages. « J'ai vu, dit Crantz, » un arc-en-ciel qui , au lieu d'avoir » ses belles couleurs , ne paroïssoit » qu'une bande grisâtre sur un fond » très-blanc : l'air étoit alors obscurci » par un nuage de grêle très-épais. De » tous ces phénomènes , aucun ne m'a » plus étonné , & n'a plus captivé mon » attention , que l'aspect singulier sous » lequel les Isles de *Kookernen* s'offrirent à mes regards : ces Isles me » parurent sous une forme tout-à-fait » différente de celle qu'elles ont ordinairement ; c'étoit dans un jour d'été » très-chaud ; le ciel étoit absolument » sans nuages , & parfaitement beau. Je » crus les appercevoir d'abord beaucoup » plus grandes qu'elles ne sont , & telles » qu'elles auroient dû me paroître , si » je les avois considérées avec une lunette d'approche ; je les voyois si près

» de moi , que , quoique je fusse à
 » *Godhaab* qui en est éloigné de quatre
 » lieues , je pouvois facilement compter
 » toutes les pierres & les cavités des
 » rochers , couvertes & remplies de
 » glace. La décoration changea quel-
 » ques momens après , & ces Isles n'of-
 » frirent à ma vue qu'une étendue de
 » pays qui représentoit un bois coupé
 » récemment. Bientôt après , parut un
 » tableau mouvant , sous plusieurs for-
 » mes ; tantôt c'étoit des navires qui
 » voguoient à pleines voiles , tantôt
 » c'étoit des maisons , puis de grands
 » châteaux , puis des ruines de tours
 » qui se présentoient dans le lointain ;
 » des nids de cigne , & mille autres figures
 » grotesques que les nuages dessinent
 » plus d'une fois , & qui , en se séparant
 » insensiblement les uns des autres ,
 » finissent par disparaître entièrement » .

Au temps où ces phénomènes pa-
 roissent , le ciel est ordinairement se-
 rein , quoique parsemé de petits nuages ,
 comme quand le temps est très-chaud

& très-pesant. Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance, entre l'œil de l'observateur & un objet, tel, par exemple, que les Isles de *Kooker-nen*, elles sont grossies comme lorsqu'on les observe à travers une boule de verre; deux heures après, il s'élève ordinairement un vent doux de la partie de l'ouest qui rassemble ces vapeurs, & en forme un petit nuage qui met fin à ces jeux de la nature.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs intelligens, nous croyons même rendre un service aux Savans, en rapportant les divers changemens de temps qui ont lieu au Groenland, d'un bout de l'année à l'autre, d'après les judicieuses observations de *Crantz*, qui s'est donné la peine d'en faire une table séparée.



OBSERVATIONS

Faites au Groenland par Crantz, depuis le mois d'Août inclusivement de l'année 1761, jusqu'au même mois, inclusivement aussi, de l'année 1762.

« L'HIVER de 1761, fut extraordinairement doux; le temps fut constamment variable, & il tomba peu de neige.

» Le soleil parut sans nuages au mois d'Août de la même année; il étoit chaud; il grêloit de temps en temps de la partie du sud; il y eut des brouillards vers la fin du mois; il gela, mais pas en mer; malgré cela, il faisoit chaud; enfin, il tomba de la neige & une pluie très-froide.

» Le vent fut au nord-est dans les premiers jours de Septembre; le temps ferein & chaud; la glace avoit un pouce d'épaisseur aux endroits où le

» soleil ne pouvoit darder ses rayons ;
» le vent courut au sud ; l'air devint
» tempéré , mais pesant ; le vent se porta
» ensuite au sud-est , & il tomba de la
» pluie ; enfin il s'éleva un grand orage
» qui parut d'abord dans le sud , & qui
» fut bientôt au nord : alors la terre
» fut gelée au point , que le soleil ne
» put procurer un dégel ; la glace avoit
» jusqu'à trois pouces d'épaisseur dans
» les eaux douces.

» Les vents du nord-est régnèrent
» en Octobre ; la neige qui continua
» pendant quelques jours , fut empor-
» tée par un vent violent & très-froid ;
» il neigea encore à la hauteur de six
» pouces ; la neige ne cessa que par un
» très - mauvais temps qui venoit de
» la partie du sud.

» Au commencement de Novembre ,
» le vent du nord-est étoit si froid ,
» que l'eau geloit dans les maisons ;
» les flaques d'eau qui sont aux envi-
» rons , furent gelées aussi. Les baies
» se remplirent de glace , & la mer

» fut gelée ; cependant , le soleil étoit
 » si chaud pendant le jour , que la neige
 » fondoit facilement. Le vent passa au
 » sud - est , & nous donna de la petite
 » grêle ; il gela , il grêla tout de bon ;
 » il neigea jusqu'à la fin du mois , que
 » le vent courut au sud.

» Tout fut couvert de neige pendant
 » le mois de Décembre ; le froid de-
 » vint aussi rigoureux qu'il l'ait jamais
 » été après un temps orageux , ac-
 » compagné d'éclairs & de foudre ,
 » mais il ne dura pas long - temps ;
 » les vents du sud-est ramenèrent un
 » temps plus doux , & l'année 1761 finit
 » ainsi.

» Le mois de Janvier 1762 s'annonça
 » par les vents du nord & du nord-est ,
 » qui amenèrent bientôt un froid très-
 » piquant ; ils portèrent aussi en mer
 » la glace ramassée dans les baies ; le
 » temps s'adoucit ensuite ; il tomba
 » un peu de neige ; le froid fut sec ,
 » & ne dura que cinq à six jours.

» Le temps fut assez constamment

» le même , pendant le mois de Fé-
 » vrier ; il grêla & il gela ; ensuite le
 » froid s'adoucit , & il tomba un peu
 » de neige ; peu de temps après , il
 » commença à geler encore , & à grê-
 » ler par les vents de l'est & du sud-est ,
 » enfin on eut du froid & de la grêle en
 » même-temps.

» Tout le mois de Mars fut comme
 » un printemps précoce ; le temps y fut
 » plus doux qu'il ne l'est ordinairement
 » dans cette saison en Allemagne ; les
 » vents de sud , de nord , & nord - est
 » soufflèrent alternativement , mais ils
 » s'adouciſſoient dans le jour.

» Le vent du nord-est fut violent au
 » commencement d'Avril , & donna un
 » froid très-rude ; il devint supportable
 » dans la suite ; le vent du sud-est donna
 » de la grêle : on commença alors à
 » pouvoir se passer de feu , mais le froid
 » devint si vif vers la fin du mois , &
 » dura si long - temps , qu'il fallut se
 » chauffer de nouveau , quoique le vent
 » d'est eût occasionné le dégel.

» Le dégel fut interrompu au mois
 » de Mai, par la neige qui tomba en
 » abondance & qui ramena la gelée; les
 » jours devinrent ensuite assez chauds,
 » & les nuits restèrent froides; à la fin
 » du mois il tomba de la grêle.

» Le mois de Juin s'annonça par sa
 » chaleur ordinaire; la terre dégela
 » assez profondément, & on travailla
 » les jardins pour les ensemer. Il
 » tomba ensuite une neige froide, &
 » les vents soufflèrent avec beaucoup
 » de violence de la partie du sud-ouest.
 » L'été parut; mais il fut tempéré par
 » le vent du nord-est; ce mois finit par
 » des brouillards & de la grêle, qui étoit
 » jetée par le vent de sud-ouest.

» Juillet donna de la grêle au com-
 » mencement, ensuite il donna des jours
 » chauds & agréables; le vent du sud
 » avoit donné une chaleur excessive qui
 » fut tempérée par les petits vents de
 » l'ouest ».

Crantz ajoute à la fin de ce journal,
 qu'il règne un grand silence dans tout le

Groenland, & que ce silence augmente à proportion qu'on s'élève vers le nord.

Il paroît, par les observations de Crantz, que les vents sont aussi variables dans cette contrée de glace, que partout ailleurs : il arrive même souvent que le vent souffle avec impétuosité entre les Isles & sur la côte, pendant que la mer est parfaitement calme; & qu'au contraire la mer est furieuse, lorsqu'à peine on ressent sur la côte quelques légers souffles de vent : on voit souvent aussi que les vents de terre, qui soufflent constamment pendant les beaux jours, se changent le jour d'après en vents de la mer.

On remarque enfin, que pendant les rudes hivers, les vents du sud adoucissent le temps & donnent de la grêle; ceci arrive particulièrement à *Disco* & sur la côte encore plus septentrionale. Ces vents du sud sont d'autant plus agréables, qu'ils égayent les hommes & les animaux & les soulagent en leur procurant de l'eau douce à boire, parce qu'ils

amènent le dégel : ils augmentent néanmoins la glace , parce que la neige & la grêle qu'ils liquéfient , se regèlent bien vite pendant les nuits froides , & en font d'autant plus disposées à la congélation ; car l'eau qui a été chaude , se congèle plus facilement & plus vite , lorsqu'elle est exposée au grand froid.

Frederic Martens qui , en 1671 , observa à Spitsberg , la température de l'air & des saisons , nous a laissé un journal de ses observations qui est parfaitement conforme à celui de *Crantz* , quant aux points essentiels.



C H A P I T R E X I X.

Observations curieuses & utiles sur les Mers & sur les Glaces du Groenland.

CEN'est seulement pas dans les contrées les plus favorisées de la Nature, que cette mère commune à tous les êtres, a placé des objets dignes de l'admiration d'un Observateur éclairé ; elle en a sagement distribué aussi sur toutes les parties du globe, même dans celles dont elle paroît avoir défendu les approches avec la plus grande précaution. L'univers entier atteste sa puissance & la variété de ses prodigieuses opérations. Dans ces endroits même, où elle cesse de nous offrir ses bienfaits & de nous en faire jouir, elle attire notre attention par la forme hideuse & gigantesque qu'elle y donne à certains objets, plus propres, ce semble, à jeter, par leur aspect, la frayeur dans nos cœurs, qu'à

augmenter la masse des lumières de notre esprit.

Entre tous ces objets effrayans, qui ne semblent avoir été sortis du néant, que pour compléter la chaîne de tous ceux qui concourent à la formation d'un tout si diversifié, les énormes montagnes de glace que le Créateur semble aussi n'avoir placées aux deux poles que pour y porter les deux extrémités de l'axe de la terre, méritent l'attention particulière de l'homme, curieux d'étudier la nature & de la connoître autant que possible, dans ce qu'elle présente de plus imposant.

A voir les montagnes de glace qui flottent sur toutes les mers qui entourent & qui entrent dans les côtes du Groenland, on diroit que ce vaste continent n'est lui-même qu'une masse énorme de glace : ce coup d'œil, quoique effroyable, ne laisse pas d'avoir quelque agrément, en ce que ces montagnes ambulantes, apperçues à une très-grande distance, représentent toutes sortes d'édifices &

autres grands objets qu'on se plaît à considérer comme des chefs - d'œuvre de l'art. Ici c'est une église qu'on croit appercevoir , ornée de plusieurs tours fort exhaussées ; là, c'est un château entouré de bois & de jardins spacieux ; quelquefois on croit voir dériver un navire paré de toutes ses voiles enflées par un vent doux & léger ; il arrive même assez souvent que le Navigateur le plus exercé, trompé par la distance, fait force de voiles & dirige son cours vers ce faux navire pour l'approcher & l'araisonner. Souvent ce sont de grandes Isles flottantes, dont le plateau s'élève à plus de six cents pieds au - dessus du niveau de la mer. Un de nos Marins, qu'on ne peut pas taxer de crédulité puérite & qui mérite toute confiance, assure qu'on a apperçu plusieurs années de suite, dans la baie de Disco, où l'eau a plus de trois cents brasses de profondeur, des montagnes de glace si prodigieuses, qu'on donna à l'une de ces énormes masses de glace, le nom de la ville d'*Amsterdam*,

& à une autre celui de la ville de *Harlem*. Les Navigateurs, selon lui, venoient calfater leurs navires sur ces Isles & y décharger leurs cargaisons, pour pouvoir les mettre sur le côté.

Cette glace est, pour l'ordinaire, très-dure ; elle est claire & transparente comme du verre ; elle paroît d'un verd pâle, ou d'un bleu de ciel ; mais quand il dégèle, ou qu'on la fait fondre, elle est d'une blancheur éblouissante : on en trouve de grisâtre, & même tirant sur le noir ; cela provient de ce que le vent & la pluie y jettent des saletés & quelques parties légères de terre, qui s'unifient aux différentes couches & qui leur servent de ciment, comme la chaux en sert aux pierres.

Ces masses de glace, grandes & petites, donnent les unes contre les autres dans les baies du détroit de Davis, où elles sont innombrables ; ces baies en sont particulièrement couvertes au printemps, après une tempête qui les détache des côtes voisines & en jette les glaçons

dans le détroit : elles se heurtent continuellement, s'amoncèlent les unes sur les autres & bouchent enfin le petit passage qu'elles avoient laissé à l'entrée de plusieurs baies & dans quelques endroits du détroit. Quelques-unes s'attachent fortement au sol du rivage, & y restent inébranlables jusqu'à ce que le soleil les ait fondues, ou que le reflux, les ouragans & les courans les en détachent pour les emporter dans la mer.

Il y a de ces masses de glace, qui s'accroissent tellement entre les rochers où elles se forment, qu'enfin, par un accroissement successif ou des pièces qui tombent des rochers, ou de la neige qui, après la gelée, fait une nouvelle couche, elles surpassent en hauteur les rochers les plus élevés auprès desquels elles ont pris consistance. Elles sont de couleur bleue, creusées en plusieurs endroits & comme écaillées par la pluie; c'est ce qui facilite leur accroissement, parce que la neige qui tombe, remplit ces cavités, & prend à la première gelée,

la confistance de la glace, & ainfi elles s'élèvent progressivement tous les ans à une hauteur prodigieuse. Celles-ci font plus folides & plus ftables que celles qui fe forment par le cumulement des glaçons flottans, & elles n'en font pas moins remarquables par la diverfité des objets qu'elles représentent. Il n'est rien dans la nature qu'elles ne paroiffent représenter de loin, pour peu qu'on donne carrière à l'imagination : on croit voir de grands arbres avec leurs énormes branches ; les flocons de neige qui pendent de tous côtés à ces ramifications de glace, en représentent les feuilles : là ce font des colonnades régulières, d'une hauteur prodigieuse ; ici des arcs de triomphe majestueux & élevés ; là des galeries ; ici des frontispices de maison avec des fenêtres, &c. &c. Les divers traits bleuâtres de lumière, qui partent de ces énormes glaces, se réfléchiffent au loin avec un éclat dont il est impossible de se faire une idée.

On n'est pas d'accord fur la formation

des glaces dont l'amoncèlement donne enfin ces hautes montagnes flottantes. Certains Navigateurs prétendent qu'elles prennent naissance dans les baies même, qui, selon eux, se glacent jusqu'au fond; qu'ensuite elles sont détachées au printemps par la fonte de la neige, & qu'accrues prodigieusement, par la neige & les frimats qui les couvrent, le vent les entraîne dans la mer. L'expérience est contraire à cette opinion, parce que premièrement, la mer ne se gèle jamais jusqu'au fond, & qu'il est très-rare qu'elle se gèle à plus de six pieds de profondeur, même dans les baies les plus tranquilles & les moins profondes; parce que, secondement les morceaux de glace qu'on en détache pour les fondre, donnent une eau douce, ce qui prouve évidemment que cette congélation a eu lieu dans les rivières & non dans la mer, & qu'ainsi elles ont commencé à se former dans les eaux douces des rivières & des ruisseaux. Peut-être ne sont-elles que des masses détachées

des rochers qui ont roulé dans les rivières ou dans les baies, où elles ont reçu un accroissement successif par les différentes couches de neige qui se sont congelées successivement aussi.

Ces masses de glace, suspendues aux rochers, ne dégèlent presque jamais à leur sommet; elles s'accroissent prodigieusement par la neige, & se minent insensiblement en dessous, lorsque leur pesanteur est parvenue au point de les affaïsser; elles se détachent du rocher avec un bruit effroyable, & roulant de rocher en rocher, elles se précipitent enfin dans la mer: il arrive quelquefois qu'elles tombent directement du haut du rocher qui domine la baie, dans la baie même; alors, il se fait un mouvement si violent, non-seulement dans la baie, mais même dans la mer à une assez grande distance, que les petits navires, qui par hasard se trouvent dans le voisinage, lors de ce fracas, en sont jetés sur la côte, & échouent très-souvent.

La neige fait des trous & des cavités dans ces montagnes de glace , en dégelant aux ardeurs du soleil pendant le jour ; cette neige se gèle de nouveau pendant la nuit , & doit nécessairement renfermer dans ces cavités , une grande quantité d'air qui s'y trouve très-raréfié & comprimé ; cet air intérieur doit chercher à se dégager , & à se faire un chemin par la force de réaction , en faisant des efforts continuels contre les parois qui le retiennent en prison ; il doit donc produire le même effet que lorsqu'il est renfermé dans une bouteille d'eau qui s'est gelée , & comme dans ce dernier cas , il parvient toujours à sortir de sa prison , en brisant la bouteille en mille pièces ; on le voit aussi s'échapper avec force de la montagne de glace , en brisant les parois , & en fendant les couches de glace sous lesquelles il étoit renfermé. Ces explosions de l'air comprimé dans les cavités de ces montagnes , sont presque toujours accompagnées d'un

bruit effroyable ; elles donnent une si forte secouffe , qu'on est obligé , lorsqu'on est à portée , de se coucher ventre à terre pour n'être pas jeté au loin : au moment de l'explosion , la terre , les morceaux de bois , les pierres , les animaux , & enfin tous les autres corps étrangers que le hasard ou le vent avoit rassemblés dans ces cavités , sont rejetés avec force par ce *volcan de glace* , s'il est permis de donner ce nom à deux causes si différentes , le feu & le froid , qui produisent les mêmes effets.

On ne peut disconvenir que ces montagnes flottantes ne rendent la navigation du nord pénible & dangereuse ; cependant , le danger n'est pas aussi grand qu'on pourroit le croire d'après cette description. On apperçoit ces montagnes de fort loin , & elles dérivent à une grande distance les unes des autres ; on peut donc les éviter facilement ; cependant un brouillard épais peut les dérober à la vue ; une forte tempête peut y jeter les navires ; la force du

courant peut y entraîner pendant le calme, il est certain qu'alors on court de grands dangers, & l'on risque d'aller se briser contre ces redoutables écueils. Il arrive très-rarement néanmoins, même dans la baie d'*Hudson*, que quelque navire fasse naufrage en donnant contre ces montagnes de glace, car on prend la précaution d'avoir jour & nuit un ou deux hommes, sur l'avant du navire ou sur les mâts, pour veiller, & faire éviter ces écueils. Les plages de glace mouvante sont bien plus dangereuses que les montagnes. Les côtes du détroit de Davis sont toujours bordées de ces glaces détachées, au point que les Navigateurs sont continuellement obligés de les éviter & de les tourner jusqu'à ce qu'ils trouvent une ouverture pour passer à travers; il est d'ailleurs très-dangereux de s'y enfoncer; le vent, les courans, la marée, une tempête, rassemblant quelquefois ces glaces flottantes autour du navire, on court alors les plus grands dangers d'être renfermé.

pressé, & enfin brisé en mille pièces.

Ces glaçons ambulans forment des espèces de radeaux de deux cents milles de long, sur soixante ou quatre-vingts de large; ils se suivent de si près, que, lorsque le vent ne les sépare pas, on peut facilement sauter de l'un à l'autre. L'épaisseur de ces glaces n'est pas toujours égale, mais elles ont communément de 9 à 12 pieds; ces glaçons sont salés, puisqu'ils sont formés par l'eau de la mer; ceux qui ont été formés dans les rivières, sont doux; quoique mêlés avec les premiers, il est facile de les distinguer, parce qu'ils sont beaucoup plus transparens; l'épaisseur de ceux-ci est beaucoup plus forte, on en trouve qui ont depuis quatre jusqu'à dix brasses. L'air devient plus froid à proportion qu'on s'en approche; un brouillard épais & fort bas, les annonce toujours, ce qui fait qu'on y donne presque toujours sans s'en appercevoir. Quelques Navigateurs ont cependant observé au détroit de Davis, que ce

brouillard se diffipe à l'approche des navires , & que , plus on s'avance vers le nord , moins on trouve de cette glace , que même l'air y est moins froid.

La mer commence à charrier des glaçons à Spitzberg , aux mois d'Avril & de Mai ; c'est cette glace qui arrive en très-grande quantité au détroit de Davis , après avoir parcouru la côte orientale du Groenland & suivi la côte occidentale pour entrer dans le détroit ; il y en vient aussi de la Nouvelle Zemble ; on a remarqué que la glace se détache beaucoup plutôt par-tout ailleurs qu'à Spitzberg , d'où l'on a conclu que nécessairement le bout du pôle doit être une terre ferme & non une mer , puisque la glace y reste attachée ; car , s'il en étoit autrement , elle flotteroit comme dans les autres mers voisines.

Un Voyageur qui a cherché depuis peu à découvrir , avec quelque certitude , d'où vient la grande quantité de glace qui embarrasse si fort la navigation au détroit de Davis , croit pouvoir

affurer que cette glace ne se forme pas dans le détroit même, il appuie son assertion sur deux faits : le premier, dit-il, c'est que le flux & le reflux y sont si forts, que l'eau du détroit est fortement agitée sans interruption, & que ce mouvement continu est un obstacle invincible à la formation de la glace; le second, résulte de ce que le courant y est très-rapide, & que cette rapidité est encore augmentée par l'impétuosité du vent, obstacle non moins infurmontable que le premier, & qui est fondé sur le même principe. Le peu de glace qui se forme entre les Isles & dans les baies qui sont à l'abri des vents, celle même qui se forme dans la baie de Disco, disparoissent bientôt, & les courans qui portent sur la côte d'Amérique, y entraînent ces glaces. Il est donc certain que ce sont les glaces de la côte orientale du Groenland qui se rendent dans le détroit de Davis, en cotoyant la mer occidentale qui conduit

au détroit : il paroît également certain que cette prodigieuse quantité de glaces ne peut venir que de la Mer Glaciale, qui, s'étendant de la Tartarie jusqu'au pôle, est assez vaste pour la fournir. Ce Voyageur se fait une objection qui paroît très-forte, en admettant le système de M. de Buffon. Si l'extrémité du pôle n'étoit qu'une vaste mer, & que cette extrémité ne fût pas une terre ferme, il est certain que la congélation y seroit impossible, au point de donner une quantité de glace aussi prodigieuse que celle que nous voyons arriver au détroit de Davis, & que nous supposons y être portée de la côte orientale du Groenland. Cette mer, supposée à l'extrémité du pôle, devrait être prodigieusement agitée par le flux & reflux qui devoient y être continuels ; les vents y sont très-variables & violens, & les vagues de cette mer devoient être continuellement en fureur. Comment supposer, d'après ces faits incontestables, qu'il

peut s'y former assez de glace, pour composer ces immenses radeaux dont j'ai parlé plus haut ? Il est certain, d'ailleurs, qu'il ne fait pas si froid sous le pôle, qu'on pourroit bien le croire, eu égard à sa position. Pour répondre à cette objection, ce Voyageur assure que cette quantité énorme de glace est fournie en partie par la Mer Glaciale, en partie par les fleuves & les rivières qui s'y jettent, par la mer de la Nouvelle Zemble, & enfin par la mer qui baigne tout le haut de la côte orientale du Groenland, inconnue jusqu'à présent, & que toutes ces glaces portées par un courant rapide & réglé, dans le détroit qui sépare l'Islande du Groenland, suivent ensuite le même cours, & se rendent au détroit de Davis après avoir doublé le cap Farvel ; que dans leur cours, elles sont encore augmentées par les glaces qui sortent des baies & des Isles de la côte occidentale de Groenland

La providence semble s'être attachée

particulièrement à réparer les dégâts & les incommodités que la mer cause au Groenland, par des avantages précieux que cette même mer procure à ce pays stérile, inculte & sauvage. La nature a refusé au sol du Groeland une qualité qu'elle a prodiguée à tant d'autres pays; c'est celle de produire des forêts & des arbres de différente grandeur, & d'espèce différente. Le Groenland ne produit pas un seul arbrisseau, mais l'océan jette sur ses côtes une quantité immense de bois; c'est avec ce bois, que la mer vient déposer sur les rivages, dans les plages, & pour ainsi dire sous la main des Groenlandois, qu'ils bâtissent leurs huttes & leurs tentes, qu'ils construisent leurs nacelles & leurs batelets, qu'ils font leurs flèches & leurs harpons: ce bois fournit à leur chauffage, à leur lumière, & à une infinité d'autres besoins pressans dans leurs ménages.

Cette provision de bois est très-abondante & très-diversifiée; la mer leur

porte des faules, du bouleau, des aunes & des peupliers. Ces arbres arrivent des baies du sud ; cependant le plus grand nombre de ces arbres sont des pins & des sapins ; le bois de ces derniers est dur & rougeâtre, les veines s'y montrent à découvert, & on les distingue très-facilement ; l'odeur en est plus suave que celle des sapins ordinaires du Danemark.

On ignore absolument de quel pays tout ce bois arrive sur les côtes du Groenland ; mais, certainement, il doit avoir crû sur un sol fertile, sous un climat froid, & dans un pays montagneux : il ne peut pas venir de la terre de Labrador, contrée de l'Amérique & voisine du Groenland ; les glaces sont portées sur les côtes de Labrador par les courans des mers du Groenland. Il est donc visible que ces courans feroient contraires au flottage des arbres, & qu'on ne peut pas supposer qu'ils viennent du nord de l'Amérique. On pourroit néanmoins soupçonner que ces arbres

seroient d'abord charriés par la mer, des côtes du Canada à celles de Spitzberg, & qu'ensuite, entraînés avec les glaces, ils arriveroient comme elles, de Spitzberg sur la côte occidentale du Groenland. Mais alors ces arbres devroient être de ceux qui croissent au nord de l'Amérique, & particulièrement des chênes qui sont très-communs dans le Canada; cependant, parmi tous les arbres jetés sur la côte du Groenland, on ne trouve pas un seul chêne, on n'y trouve que quelques planches de ce bois, qui sont visiblement des débris de navires qui se perdent. M. *Ellis*, qui dit avoir trouvé beaucoup de ces arbres dans la baie de Hudson, rapporte que les Groenlandois de cette contrée, pensent que ces bois leur viennent de Norvège; mais il remarque que les vents du nord-ouest qui sont violens & très-fréquens dans ces parages, devroient s'opposer à l'abordage de ces arbres, & les chasser loin des côtes: il remarque encore que les courans qui

viennent du sud, & qui se dirigent vers le détroit de Davis & vers la baie de Hudson, écarteroient tout ce qui, venant d'Amérique, prendroit son cours vers les côtes du Groenland. M. *Ellis* conclut que tous ces arbres viennent des côtes méridionales du Groenland même; il fonde son opinion sur le journal d'*Eggede*, que certainement il n'a pas entendu. *Eggede* dit seulement que la partie méridionale du Groenland produit des faules & des aunes de la grosseur de la cuisse. Or, il est certain que les arbres jetés sur la côte occidentale sont infiniment plus gros; que d'ailleurs, la plus grande quantité consiste en pins, dont on pourroit faire des mâts de navires; il est certain aussi que la côte méridionale du Groenland ne produit pas des arbres de cette qualité ni de cette grosseur.

Il est incontestable que les courans seuls apportent ces arbres; il est encore bien certain que ces courans viennent de l'est. D'après ces deux observations,

il feroit tout simple de conclure que c'est l'Islande qui fournit tout ce bois à la côte occidentale du Groenland ; mais il n'en est pas moins certain aussi qu'on trouve une quantité prodigieuse de ces arbres , sur la côte du sud-est de l'Isle de Jeanmayen , qu'on y en trouve même assez pour fournir à la cargaison entière d'un navire ; il faut donc chercher plus haut que l'*Islande* , la contrée qui fournit ces arbres , soit sur le pôle , soit plus loin à l'est du pôle. On ne peut pas supposer que ces arbres viennent du pôle ; car , quand bien même le pôle feroit une terre ferme , les arbres qui y croîtroient , ne pourroient jamais parvenir à la grandeur de ceux que la mer jette sur la côte occidentale du Groenland , & sur la côte de Jeanmayen ; ce feroit tout au plus de petits arbres , tels que ceux qui croissent au sud du Groenland. Il paroît donc très probable , & à-peu-près certain , que cette quantité de bois vient de la *Sibérie* , ou de la Tartarie Asiatique. Ces gros arbres ,
 qui

qui croissent sur les montagnes de ces contrées, sont arrachés & déracinés par les vents impétueux qui y soufflent; les pluies abondantes qui y tombent, forment des torrens qui descendent du haut des montagnes, & qui entraînent ces arbres dans les grandes rivières : celles-ci les portent par leurs débordemens, dans la mer. On conçoit alors qu'il est très-facile que ces arbres, entraînés avec les glaçons par les courans, arrivent dans le voisinage de Spitzberg. Une fois arrivés à cette hauteur, ils doivent être entraînés le long de la côte orientale du Groenland, & être portés enfin dans le détroit de Davis; & comme le courant commence à changer de direction sous le 65^e. degré, ces arbres ne dérivent pas plus loin vers le nord, mais prennent leur cours vers l'ouest de l'Amérique : voilà pourquoi aussi il n'en arrive pas un seul dans la baie de Disco, ni plus haut.

Il est cependant vrai, qu'il arrive aussi des sapins au *Kamschatka*; les habitans

assurent qu'ils leur sont portés par les vents d'est ; il faut donc qu'ils leur viennent de la partie de l'Amérique, qui est à l'opposition directe du *Kamfchatka*. On pourroit supposer que ces arbres, emportés par la violence des courans de l'est à l'ouest, viennent effectivement de l'Amérique ; mais, que ne suivant pas d'abord la direction la plus courte, à cause de ces courans rapides, ils arrivent plutôt au nord de Spitzberg, après avoir dépassé la bouche de *Lena*, grande rivière de la Tartarie ; que de - là, ils sont emportés comme les autres, à la côte orientale du Groenland. On trouve dans cette grande quantité de bois qui est jeté sur la côte occidentale du Groenland, des arbres sans racine & sans écorce, dont la vétusté est attestée par les piqures des vers. Ces arbres, sans doute, ont été pendant longues années le jouet des flots & des glaçons qui les ont jetés d'un côté & d'autre, & qui doivent les avoir dépouillés de leurs branches & de leur écorce.

Les marées sont régulières au Groenland comme par - tout ailleurs sur les côtes de l'océan ; elles suivent les phases de la lune ; elles arrêtent la force & la direction des courans. Du sud au nord, la marée diminue insensiblement ; sa plus forte élévation est à trois brasses ; & à la baie de *Disco*, elle ne remonte déjà plus qu'à un pied ; cependant, il y a ici de temps en temps, de hautes marées qui s'élèvent aussi jusqu'à trois brasses ; ces cas extraordinaires arrivent toujours pendant la pleine lune. Le vent contribue beaucoup à hauffer le flux, & l'on prévoit le plus ou le moins de hauteur du flux, par le plus ou le moins de vent. Les hautes marées sont suivies souvent d'orages & de tempêtes, particulièrement dans le temps des équinoxes ; mais on manque souvent d'y faire attention.

L'aiguille de la boussole s'écarte de deux points & demi vers l'ouest, c'est-à-dire, environ vingt-huit degrés ; l'écart est plus considérable au fond

de la baie de *Baffins*, il est de 56 degrés ; c'est aussi le plus grand écart qu'on ait observé jusqu'à présent.

Les sources haussent & baissent dans ce pays, suivant les phases de la lune, & suivent à-peu-près le cours des marées. Dans l'hiver, lorsque tout est couvert de neige & de glace, on voit jaillir des fontaines, au temps du flux, dans les lieux même où il n'y a pas une goutte d'eau dans les temps ordinaires ; ces sources tarissent avec le reflux ; on en voit même dans des lieux beaucoup élevés au-dessus de la superficie de la mer.

Le Groenland n'est pas aussi bien pourvu d'eaux douces que les pays chauds ; les sources dont l'eau est cependant très-claire & très-fine, se font jour dans des terrains humectés par la neige, à travers laquelle elle filtre & se clarifie. On trouve dans quelques vallées, de beaux viviers ; ils sont toujours pourvus d'eau par la neige & la glace qui fondent sur les revers des

montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivières dans un pays tel que le Groenland ; il est trop coupé par de petites vallées resserrées entre des montagnes très-élevées , dont les sommets ne dégèlent jamais , & qui , par conséquent, ne peuvent pas fournir les grands torrens qui forment les rivières. Les sources qui donnent en été une eau assez abondante , sont bientôt interceptées par les grands froids d'hiver ; les hommes & les animaux mourroient de soif en hiver , si la providence ne faisoit tomber des pluies abondantes dans ce pays , pendant la plus rude saison , & si la neige fondue par ces pluies , n'entretenoit les viviers dont j'ai parlé , dans une abondance d'eau suffisante pour pourvoir à un des premiers besoins de la nature.



 CH A P I T R E X X.

Caractère moral des Groenlandois; leurs Vertus & leurs Vices.

JE n'ai encore fait connoître le Groenland, que par la stérilité de son sol, la rudesse de son climat, les neiges & les glaces éternelles qui couvrent ses montagnes, qui obstruent les baies, & qui rendent l'accès de ses côtes difficile & dangereux. Je vais, dans les chapitres suivans, crayonner la physionomie morale de ce peuple, qui habite une terre qu'on diroit maudite de la nature, tant elle est ingrate & peu propre à y faire supporter la vie aux naturels du pays; ils semblent y avoir été jetés par hasard, & condamnés à s'y multiplier.

Peut-on dire qu'un peuple sans religion, sans administration, sans loix divines & humaines, possède des

vertus ? C'est la demande que Crantz se fait à lui-même dans son voyage au Groenland. Voici comme il cherche à y répondre, en nous donnant le tableau de quelques qualités morales de ce peuple ; qualités qu'il estime propres à faire rougir les peuples civilisés, & soumis aux loix du Christianisme.

« Je fais, dit cet Écrivain, qu'on
 » reproche à ce peuple simple, des vices
 » hideux, & que plusieurs Voyageurs
 » nous l'ont peint sous les couleurs les
 » plus noires ; mais comme tous les
 » objets peuvent être considérés sous
 » deux faces, j'ai eu le bonheur d'être
 » plus affecté de la douceur que de la
 » barbarie de leurs mœurs. Je vais
 » cependant présenter ce peuple sous
 » les deux aspects ; j'imiterai les bons
 » peintres, qui, pour faire un portrait
 » ressemblant, ne cachent aucun des
 » traits qui pourroient rendre leur ta-
 » bleau moins agréable : telle doit être
 » l'exactitude d'un Voyageur, s'il veut
 » que son journal ait quelque mérite ».

On dit que les Groenlandois font sauvages ; mais on se formeroit une idée très-fausse de ce peuple , si l'on prenoit cette expression dans le sens rigoureux , & sur-tout si l'on entendoit par là qu'il est cruel. Les Groenlandois ne font , par rapport à nous , que ce qu'étoient , par rapport aux Romains , les peuples qu'ils appeloient barbares , quoiqu'il y en eût entre ceux-ci , dont les mœurs & les coutumes étoient plus propres à faire le bonheur de l'humanité , que les mœurs & les loix des Grecs & des Romains.

Les mœurs font l'appui le plus ferme de la société , & les loix ne font que les moyens de les conserver ou de les former. Les Voyageurs ont toujours appelé Sauvages , les peuples qui font errans , & qui parcourent par bandes les déserts & les forêts , à l'instar de certaines espèces d'animaux. On a aussi donné le nom de Payens aux peuples idolâtres , qui ont leurs temples , non dans des villes , mais dans des hameaux ,

ou dans les champs. Les Groenlandois, loin d'être sauvages, barbares & intraitables, font au contraire, doux, paisibles & d'un caractère sociable ; ils font très-propres à tous les arts , & particulièrement à ceux qui demandent une complexion robuste & beaucoup de patience ; ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent entièrement de la précieuse liberté qui en est l'apanage ; ils ne font pas réunis en communauté, mais bien en société, par la force de l'intempérie de l'air qu'ils respirent ; l'âpreté du climat les force donc à se rapprocher, & à vivre les uns auprès des autres, sans être assujettis à aucun de ces actes de servitude, fruit déplorable & nécessaire de la propriété des terres : ils doivent cette liberté particulière à la stérilité du pays, sur lequel ils errent plutôt qu'ils ne l'habitent. Depuis plus de deux mille ans, ils vivent par bandes en peuple libre, sans avoir eu besoin de ces institutions qui devinrent nécessaires aux Athéniens

& aux Spartiates, pour secouer le joug de leurs tyrans & de leurs voisins trop puissans. En un mot, les Groenlandois n'ont pas de maître, & ne doivent pas redouter de tomber sous la puissance de quelque Souverain; ils ont été trop mal partagés par la nature, pour qu'il entre jamais dans le systême de quelqu'un, de les soumettre au joug de la servitude; ils ne peuvent être traités plus durement qu'ils le sont; & il seroit absolument ridicule d'entreprendre de les assujettir à une puissance suprême, sous prétexte de rendre leur vie plus agréable & plus supportable.

Il est certain qu'ils vivent dans la plus grande pauvreté, si toutefois l'indigence & la misère ne sont pas des maux plus sentis par ces infortunés qui vivent dans la privation absolue de toutes les choses nécessaires à la vie, sous des administrations policées, dans des pays opulens, que par un peuple dont tous les individus, sans exception, sont dans un dénuement égal des premiers besoins

de l'humanité. Rien ne rappelle à ces derniers , comme aux premiers , l'affreux souvenir de leur misère , pas même la faim qu'ils doivent endurer , parce qu'on s'accoutume à trouver raisonnable & nécessaire tout ce que la nature impose de dur , lorsqu'on est placé à une très-grande distance de l'abondance , des douceurs & des commodités de la vie , & qu'on ne voit personne en jouir autour de soi.

L'indépendance & la sûreté réciproque des Groenlandois font tout leur bonheur ; c'est le seul qu'ils connoissent , & dont ils aient une idée. A l'abri de toute violence particulière , & encore plus d'une oppression générale ; ne craignant ni disputes , ni guerres , qui sont la source trop féconde de tous les maux de la nature , & particulièrement des fléaux qui accablent la société , ils dorment aussi tranquilles sous leurs tentes , que le vent peut cependant emporter , que les Rois dans le fond de leurs palais.

On remarque , en général , que ce

peuple , loin d'être rancuneux & méchant , a au contraire beaucoup d'excellentes qualités , dont la douceur fait la bafe ; ils font même fi étonnés lorsqu'ils voient les Européens qui font le commerce avec eux , fe quereller , s'infultes & fe battre , qu'ils attribuent ces violences à l'usage des liqueurs fortes : *Ils ont perdu l'esprit* , se difent-ils alors les uns aux autres ; *la mauvaife eau les a rendus fous.*

Ils mentent très-rarement ; & jamais ils ne trompent un Voyageur qui leur demande des renfeignemens pour aller d'un lieu à un autre ; ils ont fouvent la générofité de faire une partie du chemin avec lui , pour le conduire jufqu'à ce qu'il puiffe fe guider lui-même : mais , d'un autre côté , fi l'on accuse un Groenlandois d'avoir fait une mauvaife action , il ne l'avouera pas , crainte de perdre , par cet aveu , l'estime dont il est jaloux. Ils font enfans ; & s'ils croyoient les petits menfonges qu'ils fe permettent quelquefois , auffi

déshonorans que le crime, ce seroit assez pour leur donner la même aversion pour le mensonge que pour le crime.

Quoique d'un caractère doux & humain, ils sont cependant sujets à une forte d'indifférence, qu'il seroit difficile d'excuser entièrement de cruauté : lorsque, par exemple, ils voient une kaique (barque) flotter au gré des vagues, & dont le Pêcheur est dans le plus grand danger de périr, faute de secours, ils l'abandonnent à son malheureux sort s'il n'est pas de leur compagnie ; ils préfèrent alors de continuer leur pêche, & ne l'interrompent jamais pour voler au secours de l'infortuné qui va périr ; si, cependant ils entendoient dans cette barque, des cris de femmes ou d'enfans, ils ne balanceroient pas alors de se jeter dans la mer, pour aller les délivrer. Mais, lorsqu'ils partent en compagnie pour la pêche, alors, tout devient commun entre eux ; le travail, le péril, la peine, la misère, la faim même ; & jamais ils ne se

refusent un secours mutuel , qui s'étend à tous les besoins.

Ils portent la tendresse pour leurs enfans , jusqu'à l'excès ; une mère ne les perd jamais de vue ; si , par hasard , elle en voit périr un dans l'eau , elle va se jeter dans la mer , & y périt avec lui. Les veuves & les orphelins éprouvent toutes les calamités attachées à la foiblesse du sexe & de l'âge ; lorsque le père meurt , le fils aîné hérite de tout , & cet héritage consiste en une tente & une barque ; mais cet héritage est grevé de la nécessité indispensable d'entretenir sa mère & ses frères , avec lesquels il partage le reste des meubles & les habits du ménage. Si le défunt ne laisse pas un fils d'un âge assez mûr pour pourvoir à sa subsistance , à celle de sa mère & de ses frères , le plus proche parent est héritier de droit , mais il est obligé aux mêmes charges ; s'il a lui-même une possession , c'est-à-dire , une tente & une barque , il doit céder l'héritage du défunt à un étranger ,

parce que personne ne peut posséder, au Groenland, plus d'une tente & plus d'une barque; l'étranger accepte l'héritage aux conditions ci-dessus énoncées. Lorsque les enfans sont devenus en état de travailler, ils n'ont aucun droit au retrait du bien de leur père, quand bien même l'étranger qui en a été pourvu, mourroit sans enfans, ou qu'il n'en laisseroit qu'en bas âge. Dans ce dernier cas, les enfans adoptés succèdent à l'héritage de ces orphelins; ils en sont les tuteurs, aux conditions de les nourrir. Jusque-là, il n'y a nulle injustice; mais, voici en quoi pêche la coutume de ce peuple, faute de loix subsistantes. Aussitôt que ces enfans sont devenus grands, & compris dans la classe des Pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut disposer à volonté de tout ce qu'ils gagnent, quoiqu'elle les eût abandonnés à eux-mêmes après la mort du père, & qu'on n'eût pas pu la forcer à les élever. Il arrive souvent aussi que la veuve & les enfans sont

réduits à mourir de faim, lorsque personne ne veut s'en charger, à cause de leur pauvreté.

Pendant qu'une pauvre veuve étendue par terre, pleure avec ses enfans la perte de son époux, les voisins qui viennent pour la consoler, dérobent ordinairement en cachette les habits & les ustensiles du mort : elle n'a d'autre ressource alors, que de mettre dans son parti celui qui a eu la plus grande part au larcin ; celui-ci l'entretient d'abord pendant quelque temps, & pendant ce temps, elle est obligée de chercher quelque autre homme de bonne volonté qui veuille se charger d'elle ; mais à la fin elle & ses enfans sont abandonnés à leur fatal destin, c'est-à-dire à vivre de mouffe de Goumon (1) & de moules ; enfin le froid & la faim la délivrent bientôt de cet état de souffrance cruelle. Il n'est pas douteux que cette coutume

(1) Plante qui croit dans l'eau ; on la nomme aussi *Sareck*, ou *Vareck*.

barbare ne soit une des premières causes de la diminution de la population au Groenland; tous les ans cette diminution devient plus sensible, particulièrement depuis que ce peuple a porté ses besoins beaucoup au-dessus de ses facultés & de ses revenus.

Aucun crime n'est puni de mort au Groenland, à l'exception du meurtre & du fortilège, parce que les Groenlandois pensent que le forcier & le meurtrier occasionnent souvent des combats à mort. Un homme envieux & jaloux de la richesse d'un autre, ou de son activité à se procurer les besoins de la vie, n'attaque jamais ses possessions, quoique celui-ci soit plus à son aise; il va l'attaquer en mer; il renverse sa kaïque, ou lui lance un harpon par derrière, & l'abandonne ainsi aux vagues qui l'ont bientôt englouti: les parens de l'assassiné dissimulent leur ressentiment jusque à ce qu'ils aient trouvé l'occasion de venger la mort de leur allié; ils n'en témoignent pas la plus petite colère.

meurtrier, dussent-ils dissimuler pendant trente années; mais lorsqu'ils rencontrent l'assassin dans l'intérieur du pays, quoiqu'il se tienne continuellement sur ses gardes, ils le saisissent, lui reprochent en peu de mots son crime, & le font mourir sous un tas de pierres, ou bien le précipitent du haut d'un rocher; ils vont ensuite le jeter dans la mer. Si quelquefois la soif de la vengeance les porte plus loin, ils deviennent enragés au point, qu'ils hachent le malheureux à petits morceaux, & mangent son cœur & son foie, pour ôter, disent-ils, à ses parens le courage de venger sa mort sur eux-mêmes. La vengeance est héréditaire chez ce peuple, & passe d'une génération à l'autre; elle passe même aux voisins, excepté cependant lorsque le premier meurtrier, qu'on poursuit, a été un vagabond & un scélérat, méprisé de sa propre parenté, alors personne ne cherche à venger sa mort.

La justice est encore bien plus expéditive au Groenland contre les soi-disant

forcières. Une femme qui possède quelque secret de charlatanerie & qui a l'imprudencce de le pousser trop loin & la vanité de chercher à s'en faire gloire, est bientôt accusée de forcellerie, & dès-lors sa perte est assurée. Un Devin est consulté; si cet homme dangereux rejette sur la vieille, la perte d'un fils, ou la mauvaise réussite d'une chasse ou d'une pêche, la prétendue forcière a beau prouver évidemment qu'elle n'y a nulle part, elle n'en est pas moins immolée : tout le voisinage se rassemble autour d'elle pour la lapider, la jeter dans la mer, ou la hacher à petits morceaux. Elle n'échappe au supplice, que lorsque quelque allié, ou proche parent se présente pour en faire son affaire & défendre l'accusée. La crainte des forcières est poussée si loin au Groenland, & elle rend ce peuple si cruel, que le mari poignarde sans remords son épouse, & le frère sa sœur, lorsque l'une ou l'autre sont soupçonnées de se mêler de sortilèges : personne ne fera un crime

au meurtrier d'une action aussi barbare. Les malheureuses victimes de cette superstition, vont souvent d'elles-mêmes se précipiter dans la mer, pour échapper aux tourmens qu'on leur prépare; elles préviennent, par ce désespoir déplorable, une mort cruelle que ces monstres sanguinaires lui feroient souffrir.

Tels sont les principaux traits du caractère moral d'un peuple qui, privé d'une religion bien ordonnée, ne suit que l'instinct de la nature, dont les vertus & les vices sont trop peu caractérisés par la rusticité de la vie qu'il mène, & par le manque d'objets propres à réveiller & à exciter les passions, autant qu'à les régler & à leur donner de la vie.

Tout Voyageur qui voudra observer avec quelque succès le Groenland, doit faire quelque attention à toutes ses particularités, autant pour éviter d'être trompé par sa propre imprudence, en se formant des idées tout-à-fait opposées à la vérité, sur un pays qui lui est parfaitement

inconnu, que pour ne pas tomber dans des plus grands embarras en y faisant quelque séjour. Si la plupart des Pêcheurs Hollandois qui ont mis à terre sur ces côtes, eussent eu une connoissance moins imparfaite des mœurs de ce peuple, ils auroient certainement trouvé plus de consolation & plus de secours chez les Groenlandois, qu'ils ont calomniés faute de les connoître; c'est en faveur de ceux qui visiteront ce pays à l'avenir, que je me suis un peu étendu en crayonnant à grands traits, le tableau des vertus & des vices de ce peuple véritablement à plaindre, habitant d'une terre aussi ingrate.



C H A P I T R E . X X I .

*Religion, ou plutôt Superstitions des
Groenlandois.*

UN peuple ignorant , qui paroît ne penser qu'aux jouissances du moment , qui d'ailleurs est parfaitement libre dans ses actions & dans toutes ses affections , un tel peuple doit nécessairement adopter toutes les erreurs , toutes les folies de l'esprit humain ; il doit tout croire en religion , ou n'avoir aucune croyance , pas même aucune idée épurée de la Divinité. Tels sont les Groenlandois. Ce peuple n'a aucun principe de morale , & ne professe aucune espèce de culte. Quelques Navigateurs , aussi stupides que le Groenlandois lui-même , ont pensé que le soleil & le diable étoient les Dieux du Groenland ; que ce peuple adoroit le premier & sacrifioit au second : ces Voyageurs ignorans ont été trompés en

voyant les Groenlandois monter tous les soirs sur des élévations , pour considérer le soleil rentrant sous l'horizon : ils ne font dans cet usage , que pour observer , & juger du temps du lendemain ou de la nuit. Ces Voyageurs ont encore été trompés en prenant pour des autels , des petits emplacements quarrés , pavés de pierres sur lesquelles ils ont supposé que les Groenlandois faisoient leurs sacrifices , qu'ils y brûloient des entrailles de poisson sur du charbon ardent. Ces lieux ne font autre chose que des emplacements de tentes , jadis habités & abandonnés aujourd'hui. Ce peuple n'a aucune cérémonie publique ou particulière de religion , & il y est si étranger que lorsque les premiers Missionnaires Danois arrivèrent au Groenland , ils s'apperçurent bientôt qu'on n'y avoit pas la plus petite idée de Dieu , & qu'on parloit à ce peuple un langage nouveau en lui parlant de l'Être suprême : ils n'avoient pas même de nom dans leur langue pour exprimer la Divinité. Quand les

Missionnaires leur demandoient qui avoit fait le ciel & la terre ? leur réponse étoit celle-ci : *Nous n'en savons rien, ou nous ne connoissons pas le faiseur, ou il a dû être certainement très-laborieux & très-puissant.* Ils disoient quelquefois , *les choses ont été toujours de même, & resteront bien dans le même état.* Les Missionnaires ont cru néanmoins que ce peuple avoit une idée obscure de l'existence de Dieu , sans pouvoir en rendre compte , mais que cette idée étoit grossière, vague, déplorable & ridicule. Les sentimens des Missionnaires à cet égard, paroît être confirmé par l'idée extravagante que les Groenlandois se font d'un lieu, où ils croient devoir vivre en sortant de ce monde. Il est certain d'ailleurs que les Groenlandois ont une idée quelconque de la spiritualité de l'ame, de la création , des esprits, &c. ; qu'à la vérité ces idées sont très-vagues , mais qu'enfin ils n'en sont pas absolument dépourvus (1).

(1) Il paroît y avoir un peu de contradiction dans

Crantz entredans un détail assez curieux sur les idées extravagantes des Groenlandois, sur l'ame. « Il y en a, dit-il, » qui croient qu'il n'y a dans l'homme » d'autre esprit que celui qui est dans » les animaux, & que ces esprits sur- » vivent au corps ; mais ceux-ci sont les » plus stupides ; les autres s'en moquent » & sont les plus pervers ; ils font leur » profit de cette doctrine absurde. D'au- » tres pensent que l'ame est le *second* » *principe* dans l'homme, mais que cette » ame est matérielle & destructible , » qu'elle peut abandonner le corps à » volonté & y rentrer quand il lui plaît : » ils ajoutent qu'elle peut vivre seule » & hors du corps. D'autres partisans » du matérialisme, donnent deux ames » à l'homme, l'*ombre* & l'*haleine* ; l'om- » bre abandonne le corps pendant la

ce passage de notre Auteur Hollandois ; mais cette contradiction prouve elle-même que ce peuple n'est encore connu que très-imparfaitement ; & que les Voyageurs l'ont envisagé sous des aspects opposés, soit par ignorance, soit par prévention.

» nuit, elle va à la chasse, à la pêche,
» au bal, & par-tout où il lui plaît : en
» conséquence ils regardent les rêves
» comme une absence de l'ame, soit
» pendant le sommeil, soit pendant la
» maladie. Cette croyance est fortement
» appuyée par les Devins, & les Sorciers
» qui ne négligent rien pour la propager,
» parce qu'ils s'attribuent la puissance
» de rappeler l'ame, lorsque la fièvre
» & le délire viennent à cesser; ils se
» vantent même de la changer dans le
» corps d'un malade, & de lui substi-
» tuer, celle d'un lièvre, d'une renne,
» d'un oiseau, d'un enfant, &c. Ainsi
» ces Devins font troquer d'ame aux ma-
» lades comme il leur plaît. Que cette
» superstition ridicule soit ancienne ou
» nouvelle chez les Groenlandois, il
» importe fort peu d'en rechercher l'ori-
» gine; il en résulte toujours qu'elle est
» souvent utile aux pauvres; les veuves
» dans l'indigence la mettent à profit
» pour procurer la subsistance à leurs
» enfans délaissés. Lorsqu'un père de

» famille vient à perdre son fils , une
 » veuve tâche de lui persuader que
 » l'ame de cet enfant a passé dans le
 » corps d'un des siens , dont elle a ac-
 » couché depuis la mort de l'autre ; alors
 » ce père superstitieux se fait un devoir
 » d'adopter l'enfant qu'on lui propose ;
 » il prend chez lui la mère , qui dès-lors
 » est sa proche parente ; il nourrit &
 » entretient la mère & l'enfant ».

Les Groenlandois intelligens , qui ,
 ici comme par-tout ailleurs , font le
 plus petit nombre , croient que l'ame
 est une substance spirituelle qui ne se
 nourrit pas comme le corps , mais qui
 lui survit après la pourriture ; ceux-là
 croient à l'immortalité , & à une autre
 vie qui ne finira jamais ; mais les sen-
 timens de ceux-ci diffèrent extraordi-
 nairement , tant sur cette immortalité,
 que sur la spiritualité de cette ame.

Les Groenlandois , retirant de la mer
 la plus grande partie de leur subsis-
 tance , il n'est pas surprenant qu'ils
 aient l'idée la plus avantageuse de cet

élément ; c'est en conséquence de cette vénération pour la mer, qu'ils placent le paradis au fond de l'océan ; quelques-uns le placent dans les entrailles de la terre ; & d'autres, sous les voûtes des rochers qui séparent les eaux de la terre ; ils se font de ce paradis une idée analogue à leurs affections les plus douces & les plus flatteuses. La, disent-ils, règne un été continuel (car les Groenlandois ne connoissent pas le printemps) ; le soleil y luit continuellement, & défend à la nuit d'y étendre ses sombres voiles ; les eaux y sont toujours limpides & d'un goût exquis ; tout y est en abondance, sur-tout les Rennes, les Poules d'eau, le Poisson, & particulièrement les Chiens de mer, qu'on y prend sans la moindre peine, & qui, d'eux-mêmes, viennent se jeter tout vivans dans des chaudières qui bouillent sans interruption. Les Groenlandois ne pensent cependant pas que ce paradis soit ouvert à tous les hommes sans distinction ; mais ils pensent que,

pour y être admis , il faut l'avoir mérité par une vie laborieuse , & par une constance à toute épreuve. Les vertus cardinales des Groenlandois consistent à une habileté consommée pour la pêche , à exceller sur-tout dans la poursuite de la Baleine , & dans la chasse des Phoques , à braver les dangers , à entreprendre des voyages périlleux sur terre & sur mer ; la mer est leur champ d'honneur ; la vertu la plus recommandable des femmes est de mourir en couche. Ils croient que les ames n'entrent pas au paradis en dansant ; ils pensent au contraire que , pendant cinq jours , elles errent sur un rocher escarpé , pointu & couvert de sang , & que de là , elles glissent insensiblement dans la demeure des bienheureux. On doute si cette idée n'a pas quelque analogie avec celle du purgatoire que les Européens y ont portée anciennement (1).

(1) L'Auteur Hollandois & Crantz lui-même font allusion ici , aux premiers établissemens faits sur les

Les ames qui font un voyage auffi fca-breux pendant l'hiver , font portées fur les ailes des vents courroucés & ora-geux ; elles courent rifque de mourir une feconde fois en chemin ; cette mort feroit fuivie d'une destruction ab-folue ; & cette crainte tourmente les Groenlandois. Pour cette raifon, les proches parens du défunt doivent, par commifération , s'abftenir de certains alimens pendant cinq jours confécutifs ; ils doivent auffi éviter tout travail pé-nible, excepté les travaux de la Pêche, qui ne fouffrent jamais d'interruption. Cette abftinence & cette efpèce de re-pos s'obfervent pour ne pas distraire l'ame pendant fon pélerinage , pour ne pas la fatiguer , ou même pour ne pas la faire périr dans le voyage pé-nible qu'elle a à faire pour arriver dans

deux côtes du Groenland par les Norvégiens , qui y portèrent le Chriffianifme , long-temps avant la réforme de *Luther* & de *Calvin*. Cette réflexion devoit naître naturellement dans l'efprit de deux Écrivains peu par-tifans du Catholicifme.

l'heureuse contrée vers laquelle elle tend.

D'autres Groenlandois placent le paradis dans le firmament au-dessus des nues : le voyage, selon eux, est si facile pour les ames, & elles arrivent si promptement auprès des étoiles, que, dès le premier soir elles couchent dans la lune, où elles dansent & vont à la chasse avec les autres ames qui y sont de passage. Les Groenlandois pensent que l'aurore boréale n'est autre chose que l'éclat que répandent autour d'elles les ames qui dansent à ce bal céleste. Ces Groenlandois habitent sur les bords d'un grand lac rempli de poissons & d'oiseaux aquatiques.

Les partisans du paradis dans les entrailles de la terre, prétendent que le firmament n'est fait que pour recevoir les ames des malfaiteurs & des forcières ; & que les ames de ces scélérats doivent maigrir, & enfin mourir de faim dans cette stérile région aérienne, ou bien qu'elles y feront toujours tourmentées

& déchirées par les corbeaux ; tout au moins , disent-ils , elles n'y auront ni paix , ni repos ; elles y tourneront fans cesse autour d'un centre commun , comme si elles étoient emportées par les ailes d'un moulin à vent. Le petit nombre des sages Groenlandois se moquent de ces deux systêmes , également fous , & se retranchent à dire , qu'ils ignorent quelle sera la nourriture & l'occupation des ames après la mort ; mais que , certainement , elles habiteront une demeure paisible. Ceux qui croient à un enfer , le placent dans le sein de la terre ; ils en font une demeure ténébreuse ; la lumière ni la chaleur n'y pénètrent jamais ; les soins , les chagrins & les ennuis y règnent continuellement , & rien ne peut en distraire les ames malheureuses qui y sont renfermées.

Ce sont aussi à-peu-près les idées de la Divinité qu'on trouve chez les Sauvages de l'Amérique , & chez les hordes des Tartares de l'Asie. Les Groenlandois
ont

ont beaucoup de rapport avec ces peuples ; leurs mœurs , leurs coutumes & leurs sentimens font à peu de chose près les mêmes , quant au fond ; il semble qu'on pourroit en conclure qu'ils font originaires de ces contrées , & qu'ils descendent de quelqu'une des hordes ambulantes de ces Sauvages ; mais il résulte des meilleures observations , que plus on s'approche du nord , plus aussi les idées des peuples diffèrent & s'éloignent de la première origine. Cette diversité est aussi frappante que celle des traits de la figure de ces divers peuples. Ce n'est pas sans fondement qu'on croit retrouver chez les Groenlandois , des traces de la religion des Européens , relativement à la création , à la fin du monde & au déluge ; il est vraisemblable que ces idées leur viennent des Norvégiens qu'ils trouvèrent établis lors de leur invasion , & qui suivoient , comme on fait , le culte de l'église romaine. Le premier homme , disent-ils , sortit de la terre ; la première

femme sortit du pouce de l'homme , & ces deux premiers êtres sont la souche de tout le genre humain ; l'homme produisit tout dans le monde , à l'exception de la mort , que la femme seule y porta , en disant à ses enfans : *il est nécessaire que vous mouriez , pour faire place à vos descendans*. Un Groenlandois s'avisa de prendre de petites branches d'arbre & de les jeter , en les passant entre ses jambes , dans la mer ; dès ce moment , l'Océan fourmilla de poissons.

Dans la suite des temps , le monde fut enseveli sous les eaux d'un grand déluge ; un seul homme fut conservé , mais il fut entièrement corrompu ; il frappa la terre avec un bâton , & il en sortit une femme ; c'est par ces deux personnages que le monde se peupla de nouveau. Les Groenlandois portent , en preuve du déluge universel , les écailles & les arêtes des poissons , qu'on trouve à une très-grande profondeur dans la terre , où jamais personne n'a habité , & les ossemens des Baleines

qu'on trouve sur le sommet des plus hautes montagnes (1).

Après une révolution de plusieurs siècles , le genre humain disparaîtra de dessus le globe ; il se détachera par parties , & se rompra enfin totalement , mais le sang même des morts le purifiera ; ce sera comme un torrent , dans lequel il nagera pendant quelque temps. Cette mer de sang sera desséchée par un vent léger qui en enlèvera les parties dans l'air ; elles s'y rassembleront sous une forme bien plus belle qu'auparavant.

(1) L'Auteur Hollandois fait ici une réflexion bien simple , & que tout homme sensé ne fera pas beaucoup de difficulté d'adopter : « il est à craindre , ajoute-t-il , que Crantz ne nous ait donné ses propres idées , » pour celles des Groenlandois dans cette partie de sa narration sur la création du monde. » Je crains bien à mon tour aussi , que l'Auteur *Hollandois* ne soit tombé lui-même dans cet inconvénient , sur ce que nous allons voir , relativement aux idées des Groenlandois , sur l'espèce des Champs Élysées , dont je vais parler. Ces idées supposent une connoissance de la Mythologie bien au-dessus de l'intelligence d'un peuple qu'on nous représente dans la plus crasse ignorance & dans une rusticité absolue.

Alors , auront disparu pour toujours de dessus le globe , les rochers arides , & la terre ne présentera plus qu'une superficie unie , toujours couverte de verdure & d'autres objets agréables. Les animaux paroîtront alors pour repeupler cette terre ; quant aux hommes , l'Être suprême soufflera sur eux , & il les ressuscitera tous par ce moyen tout simple. Quand on demande aux Groenlandois quel est cet être si puissant , ils répondent qu'ils n'en savent rien. Ce peuple , qui se croit le premier né de l'Univers , est dans la croyance que les Européens sont nés de quelques petits chiens dont une Groenlandoise accoucha , & qu'elle jeta dans la mer , après les avoir mis dans un sabot. C'est pour cette raison , selon eux , que les Européens sont si adonnés à la navigation , & qu'ils donnent à leurs navires la forme d'un foulier ou d'un sabot.

Ce peuple compte un certain nombre indéterminé d'Esprits du premier ordre ,

qui paroissent avoir quelque rapport de ressemblance avec les Dieux révéérés par les peuples policés de l'antiquité. Entre ces Esprits, ils en comptent deux principaux; l'un *bon*, & l'autre *mauvais*: ils appellent le premier *Torigarsuk*; c'est celui-ci que leurs *Angekoks* (Devins) vont consulter sur l'avenir, dans sa demeure au sein de la terre. On n'est pas d'accord sur sa forme; quelques-uns prétendent qu'il n'en a pas, d'autres l'assimilent à un grand Ours, d'autres le représentent sous la figure d'un homme n'ayant qu'un bras, d'autres ne lui donnent pas plus d'un pouce de hauteur. Quoiqu'il soit immortel de lui-même, on peut cependant lui donner la mort, & c'est en lâchant un vent dans la maison du Devin qui l'évoque: il n'en faut pas davantage pour chasser les Esprits, & les empêcher de paroître, lorsqu'on se moque du Devin qu'on consulte. Le mauvais principe est un Esprit femelle qui n'a pas de nom; celui-ci, au dire des Groenlandois,

est enfant d'un fameux Devin qui sépara l'Isle de Disco du continent par la *rivière de Baals* ; il porta cette Isle cent milles plus loin vers le pole. Cette Déesse fait sa demeure dans un grand palais sous la mer ; c'est là qu'elle enchaîne par sa magie tous les monstres de l'Océan. Elle retient dans une chaudière d'huile, où elle a soin d'entretenir une lampe toujours brûlante , tous les oiseaux aquatiques ; les portes du palais sont constamment gardées par deux énormes Chiens de mer qui rampent continuellement autour de l'entrée ; la garde particulière du seuil de la porte , est confiée à une espèce de Cerbère cruel, qui ne dort jamais, & ne peut pas être leurré.

Lorsque les Groenlandois souffrent la faim , & qu'ils ne peuvent rien prendre à la pêche ou à la chasse , ils payent un de ces Devins , pour appaiser cet Esprit malfaisant. Son Ange conducteur le conduit à travers la mer , dans le sein de la terre. Il commence par

parcourir les régions des ames bien heureuses , qui passent leur vie dans la joie & le bonheur : de-là , il arrive sur le bord d'un précipice effroyable , où il trouve une petite poulie brillante comme du verre , & qui tourne avec une vitesse extraordinaire ; alors , l'Ange conducteur prend le Devin par la main , & le laisse glisser , en le tenant , le long d'une corde qui aboutit par l'autre extrémité , au fond du précipice. C'est ainsi que , trompant la vigilance des gardiens , ils entrent dans le palais de la Divinité malfaisante : aussitôt qu'elle apperçoit ces étrangers , elle entre dans une fureur terrible ; elle écume de rage , & tombe dans les convulsions de la fureur ; elle met le feu aux ailes de quelques oiseaux de mer ; la fumée puante qui remplit cette sombre demeure , étourdit bientôt le conducteur & le Devin , qui se rendent alors à la discrétion de la furie. Mais , peu de temps après , ils la prennent aux cheveux , pour l'empêcher de répandre

tout le venin de sa fureur , & la dépouillent de tous les symboles de forcellerie , dont la force retient enchaînés tous les habitans de la mer ; aussitôt après que ce sortilège est détruit , tous ces animaux rentrent dans l'Océan , & le Devin revient , sans peine & sans danger , retrouver les Pêcheurs qui l'avoient envoyé pour défarmer la Déesse malfaisante.

Les Groenlandois n'aiment pas cet Esprit femelle qui leur fait plus de mal que de bien ; mais aussi , ils ne le craignent pas , parce qu'ils ne lui supposent pas assez de méchanceté pour leur faire du mal , uniquement par le plaisir de le faire ; ils disent que c'est un amour extraordinaire de la solitude , qui lui a fait environner de danger son palais , pour qu'on ne vienne pas l'y troubler. Cet Esprit femme n'est qu'absorbé dans une profonde tristesse ; il fuit la société des hommes , au lieu que le mauvais Esprit les persécute. Quoique le bon Esprit ne les défende pas toujours ,

ils l'aiment néanmoins ; & lorsque les Européens leur parlent de leur Dieu, ils s'imaginent entendre parler de leur *Torigarsuk* , quoiqu'ils ne lui attribuent pas la création & la direction suprême de toutes choses. Du reste, ils ne le prient jamais, & ne lui font aucune offrande, pensant qu'il est trop bon pour recevoir des *prières*, des *promesses* ou des *présens*. Ils ont cependant une coutume qui ressemble beaucoup à un acte de religion : lorsqu'ils sont à la chasse ou à la pêche, ils déposent sur une pierre, un morceau de graisse, ou un lambeau du cuir de l'animal qu'ils ont pris, & sur-tout une grande pièce de la chair de Renne ; ils répondent, lorsqu'on leur en demande la raison, qu'ils l'ont appris de leurs pères, qui ne manquoient jamais de le faire, pour faciliter la réussite de leurs entreprises.

Ce peuple superstitieux a la foiblesse qui paroît l'apanage de la plupart des hommes, c'est de croire que les êtres invisibles sont sans nombre ; aussi,

peuplent-ils les élémens d'Esprits. Ils en supposent dans l'air, dont l'occupation est d'être continuellement à la guette des ames, pour les dévorer. Ces Esprits, disent-ils, sont maigres, noirs & hideux; tel étoit le Saturne des Grecs. Il y en a aussi dans l'Océan, qui tuent les Renards & les dévorent lorsqu'ils viennent sur le rivage pour y chasser le poisson. Ils comptent aussi des Esprits de feu, qu'ils croient apercevoir dans les comètes & dans les lumières phosphoriques: ceux-ci habitoient sur la terre avant le déluge; mais, lorsqu'elle fut ensevelie sous les eaux, ils furent changés en flammes, & furent se réfugier dans les antres des rochers. On les accuse de tromper l'homme par leurs fausses lueurs, & de le faire errer pour l'empêcher de retrouver ses camarades; ils ne sont pourtant pas autrement malfaisans. Il y a aussi des Esprits de montagne, dont les uns sont des Géans de douze pieds, & d'autres des Pygmées qui n'ont pas

plus d'un pied de hauteur ; ces derniers sont très-agiles & très-industrieux ; selon les Groenlandois , ce sont eux qui ont montré tous les arts aux Européens. Les eaux douces ont aussi des Nymphes ; & lorsque les Groenlandois découvrent une nouvelle source , le Devin commence par boire le premier ; à son absence , c'est au plus vieux de la bande qu'est déferé cet honneur , & par cette cérémonie , elle se trouve purifiée à jamais de tous les mauvais Esprits. Ils attribuent aux mauvais Esprits qui habitent dans les alimens , les excès contre la modestie , auxquels les femmes mariées & les veuves se livrent quelquefois , après avoir mangé certains alimens qui dérangent leur raison ; ils pensent que ces mauvais Esprits qu'elles ont avalés , les ont excitées à ces indécentes.

Les Groenlandois ont aussi leur *Mars* ; celui-ci a pour compagnons les Esprits de la guerre , ennemis du genre humain ; leur résidence ordinaire est dans

la partie orientale du Groenland. Il est à préfumer que cette idée extravagante leur vient de ce que les Norvégiens abordèrent au Groenland par la côte orientale, & qu'ils s'y établirent avant de passer sur la côte occidentale. Ils reconnoissent aussi un *Éole*, qui règne sur la mer & sur le beau temps. Le soleil & la lune ont aussi leurs Esprits, qui sont comme des satellites destinés à les défendre; ces gardiens ont été des hommes. Les Devins Groenlandois racontent une infinité de fables & de contes sur des spectres qu'ils prétendent voir: ces spectres, disent-ils, font un tort considérable aux hommes, parce qu'ils épouvantent les oiseaux, & les chassent. Les Devins sont les seuls qui aient le privilège de les voir; & pour mieux les découvrir, ils vont à la chasse les yeux bandés; de cette manière, ils surprennent ces spectres, les mettent en pièces & les mangent. C'est ainsi que la fourberie subjugué tous les hommes, qu'ils en font les victimes,

& que le fourbe fait la tourner à son profit.

Les Devins doivent faire un noviciat avant de s'annoncer comme tels, & de pouvoir exercer publiquement l'art magique; ils doivent se familiariser avec les Esprits qui habitent les élémens; il faut qu'un *Angekok* en ait au moins un à sa disposition. Un Groenlandois qui se sent de la vocation pour ce ministère, se sépare pendant quelque temps des hommes, & se retire dans une solitude impénétrable; il s'y livre à la contemplation & à la prière; il conjure *Torigarsuk* de lui envoyer, pour l'instruire, un de ses Esprits les plus familiers. Affoibli par le jeûne & par l'abstinence la plus rigoureuse, le novice a des visions continuelles, & devient le jouet d'une imagination exaltée. Les extases suivent de près cet état, &, dans ses rêves continuels, il croit être devenu le compagnon le plus intime des Esprits. Il en est qui, depuis leur tendre jeunesse, se sont attachés à un

maître de l'art magique , & l'ont exactement suivi dans toutes ses fonctions : le noviciat de ceux ci est bien moins pénible , & ils font bien mieux au fait que les autres d'un art qui , tout grossier qu'il est , demande pourtant assez de dextérité & de souplesse. Lorsque le novice a fait tous ses exercices préparatoires , & qu'il se croit en état de recevoir son inauguration , il va s'asseoir sur une pierre ; il évoque *Torigarsuk* ; ce maître de tous les Esprits paroît ; le novice tombe , & reste pendant trois jours dans un état de mort ; le grand Esprit le retire de sa léthargie , lui donne un Esprit conducteur ; il rétablit sa santé , l'instruit dans les préceptes de la sagesse , lui montre toutes les finesse de l'art , & le transporte bientôt après au ciel & en enfer pour lui faire faire connoissance avec tous les Esprits bons & mauvais qui habitent ces deux régions invisibles. Ce voyage ne se fait jamais qu'au printemps , parce qu'on ne peut aller au ciel que par le moyen de

l'arc-en-ciel , qui sert d'échelle pour y monter.

Le nouveau Devin ayant reçu sa mission , reparoît dans la société , & s'annonce en battant le tambour ; il assemble tous les voisins , & leur fait voir un échantillon de son savoir-faire , en épui-
sant devant eux tous les tours les plus sublimes de l'art. Il a grand soin de faire tous ses exercices particuliers & mystérieux de magie , dans un réduit parfaitement obscur , & de recommander aux assistans le silence le plus rigoureux & l'attitude la plus tranquille ; deux conditions essentielles pour que l'Esprit qu'il évoque soit docile à sa voix. Cet Esprit ne l'est pas toujours , du moins il se fait prier très-long-temps. Le Devin l'annonce franchement aux assistans , & leur dit que son ame va partir pour aller le chercher. Pendant le voyage de l'ame , le Magicien reste étendu sans mouvement ; on est averti de son retour par de petites convulsions qui annoncent la résurrection du

corps du Devin, & enfin par un grand cri de joie qu'il pousse avec force.

Le Magicien découvre aux Groenlandois tout ce qu'ils desirent savoir. Cet Oracle leur répond par deux voix qui se font entendre en même-temps; l'une, dans la salle où il est consulté, & l'autre, en dehors. La réponse est toujours ambiguë; les dévôts à l'Oracle tâchent d'en pénétrer le vrai sens; s'ils ne peuvent y réussir, ils prient l'Esprit familier de l'expliquer lui-même au Magicien. Il arrive quelquefois qu'un second Oracle s'avise de parler en même-temps que le premier qu'on consulte; alors, ni les dévôts, ni le Magicien lui-même, n'y comprennent rien. Cependant, le Magicien s'arrange si bien dans toutes les réponses qu'il fait, que toujours son honneur est à couvert, soit que sa prophétie s'accomplisse, ou non.

C'est en ceci particulièrement, que se font toujours accordés tous les fourbes qui se font ingérés à faire des prédictions

par

par le double sens qu'ils se sont étudiés de donner à leurs oracles.

Tous les Groenlandois ne réussissent pas également dans l'art de la Magie. Un candidat sortant de son noviciat, qui ne peut faire venir son Esprit, après l'avoir évoqué dix fois de suite au son du tambour, doit renoncer à l'état, & l'abandonner entièrement, parce que sa vocation n'a pas sans doute été ratifiée par *Torigarsuk*. Mais, lorsqu'après avoir battu sur son tambour pendant quelques momens, l'Esprit docile se rend sur-le-champ à son évocation, alors il peut espérer de devenir fameux, & il a des droits au premier rang du sacerdoce magique; pour y arriver, sa vocation se manifeste par un miracle. Un Ours blanc vient prendre le Magicien par les pieds, & le porte au fond de la mer; un autre Ours & un Lyon marin l'y attendent pour le dévorer; mais, peu de temps après, ces animaux rapportent son corps dans sa cellule obscure; l'Esprit familier

du Magicien sort des entrailles de la terre , & reffuscite le mort : le voilà alors *Archimagicien*.

Tous les Groenlandois ne croient pas à ces folies , trop visibles pour faire impression sur les personnes de bon sens ; il se trouve même beaucoup de Magiciens qui ont la franchise d'avouer qu'ils n'y croient pas eux-mêmes. Ils s'excusent sur ce qu'ils ont reçu cet usage de leurs ancêtres qui leur impose la nécessité de le perpétuer. Ces Magiciens sont les favans & les sages de la Nation ; ils font les fonctions de Juges & de Médecins ; en un mot ils sont consultés en tout & jouissent d'un grand crédit & d'un grand ascendant sur leurs concitoyens.

Appelés auprès d'un malade , ils commencent par lui dire quelques mots à l'oreille : s'il a perdu connoissance , ils soufflent sur son visage pour le guérir , & même pour lui donner une seconde ame à la place de celle qui s'est envolée. Pour savoir si le malade guérira de sa maladie, ou s'il doit en mourir, ils l'assujettissent à

une épreuve fort singulière; ils lui passent une corde autour du col; ils attachent aux deux bouts, qu'ils tiennent dans la main, un petit bâton; au moyen de ce bâton, qu'ils tirent à eux, ils élèvent la tête du patient & la laissent retomber à plomb; si la tête est pesante, qu'elle oppose une certaine force pour s'élever & qu'elle retombe pesamment, le malade doit mourir; si au contraire elle est légère, le Magicien répond du rétablissement du malade. Pour savoir si quelqu'un qui est tombé dans la mer, est mort ou vivant, les Magiciens emploient un moyen très-singulier. Ils passent, selon le procédé ci-dessus, une corde au col du plus proche parent de l'absent, ils placent sa tête devant un sceau d'eau, & examinent les traits de son visage, réfléchis sur la surface du liquide; d'après cette expérience, ils se chargent de prononcer si l'absent vit encore, ou s'il est mort. A l'aide de ce pouvoir imaginaire, ils ajournent l'ame de celui dont ils veulent se servir pour cette expérience, dans

une chambre obscure, & là, seul à seul avec cet infortuné, ils le percent avec une lame en plusieurs endroits; l'homme victime de cette affreuse superstition, ne manque pas d'en mourir à petit feu; ils déclarent alors qu'on attend en vain l'homme qui s'est jeté dans la mer. Ces abominations & en général tous ces fortilèges ont beaucoup diminué & sont tombés dans un grand discrédit depuis que les Missionnaires ont porté la lumière de l'évangile au Groenland. On n'y en trouveroit même plus aujourd'hui aucun vestige, si cette magie n'avoit un attrait particulier pour ceux qui l'exercent, à cause de la considération qu'elle leur donne auprès des foibles, & de la facilité qu'elle leur procure de vivre dans l'aisance, en menant la vie la plus oisive; car les Devins se font payer au Groenland comme par-tout ailleurs.



C H A P I T R E X X I I.

Mœurs particulières , Mariages , Éducation , Occupations domestiques , Usages & Coutumes des Groenlandois , tant dans la vie privée , que dans l'État social.

LA température du climat, & la nature du sol, influent toujours sur le caractère & sur les mœurs des peuples, comme sur leur physique. Cette influence est encore plus sensible sur les peuples que notre vanité nous fait appeler si gratuitement *Sauvages*. Un observateur attentif devineroit aisément les occupations & les inclinations d'une nation, en les mesurant aux moyens de subsistance que la nature lui a donnés sur le sol qu'elle habite. Les occupations des hommes se dirigent principalement à assujettir la terre à leur fournir les alimens & les autres commodités de la vie. De là naissent naturellement la

société & le commerce On vit de ce que l'on récolte, & l'on parle de ce qui est continuellement soumis à la vue. Un homme qui pense & qui réfléchit, peut donc facilement se faire une idée des occupations, des mœurs particulières & de la façon de vivre des Groenlandois, en considérant sur la carte la position du Groenland, sa latitude & sa longitude; & en y voyant ce pays hérissé de montagnes, morcelé par de profondes baies qui doivent être couvertes de glaces, il doit en conclure, sans même avoir jamais lu aucune relation du Groenland, que cette contrée froide doit être stérile, peu peuplée, & que l'homme condamné à l'habiter, doit y être aussi froid que le sol qui le porte : il doit conclure encore que le Groenlandois ne peut se nourrir que du Poisson qu'il pêche, & des animaux qu'il tue à la chasse; qu'il doit être mal propre comme le poisson huileux qu'il pêche & qu'il prépare; que ne possédant que peu de

bois & de fer pour faire des outils & des instrumens , à raison du manque absolu de mines & de forêts , sa hutte doit être étroite & peu commode ; qu'obligé de passer la moitié de l'année à la chasse & sur-tout à la pêche , & l'autre moitié renfermé dans sa caverne , à l'abri du froid extrême de son climat , il ne lui reste pas un moment pour perfectionner les arts même de première nécessité , & encore moins pour cultiver ceux qui ne sont que de pur agrément , ou d'une utilité plus générale ; que la vie des Groenlandois doit être misérable , leur naturel sombre , leur caractère silencieux , & que toute leur société doit participer de l'obscurité de l'horizon , éclairé à peine pendant quelques mois de l'année ; ce peuple étant plongé tout le reste du temps dans une nuit continuelle.

On pourroit donc plus facilement encore , d'après la description que j'ai donnée du Groenland , se faire une idée de la manière particulière de vivre

des Groenlandois. On pourroit aussi presque deviner en quoi consiste leur commerce, leur manière de se traiter les uns & les autres, & de se visiter; quels sont leurs exercices, leurs amusemens, leurs festins, & en quoi consistent leurs fêtes publiques. Cependant, comme l'histoire des voyages n'est pas écrite uniquement pour les hommes qui réfléchissent profondément, & qu'elle doit instruire aussi ceux qui lisent avec quelque attention, mais qui n'en font pas une étude réfléchie, il me paroît nécessaire d'entrer, par rapport à ces derniers, dans quelques détails relatifs à quelques objets intéressans pour une certaine classe d'hommes, que ce genre d'étude amuse & instruit en même temps. Je mettrai *Crantz* à contribution; ce Voyageur me paroît un de ceux qui ont mieux connu les usages des Groenlandois, & qui les aient décrits avec le plus d'ordre & de clarté (1).

(1) Il y a cependant quelques précautions à prendre

Les Groenlandois s'appliquent moins à se faire valoir & à surpasser en connoissances & en habileté leurs concitoyens , qu'à se garder de tout ce qui peut les rendre méprisables , ou porter quelque atteinte à l'estime publique dont ils sont très-jaloux. Ils ne sont pas complimenteurs , & ne peuvent s'empêcher de rire lorsqu'ils voient un Européen qui , la tête nue , s'incline profondément devant son semblable , qu'il a la foiblesse d'appeler son maître. Ils ne savent pas la raison de cette subjection ; ils sont étonnés que cette supériorité de l'un sur l'autre , aille si loin ; qu'elle autorise l'un à frapper l'autre , sans que celui-ci s'en venge. Le Groenlandois s'applique moins à plaire qu'à ne pas déplaire à son semblable ; il exige moins de politesse que de concorde ; il est plus porté à n'insulter personne , qu'à se venger d'une

en suivant cet Auteur ; on courroit risque de s'écarter quelquefois de la vérité , en lui donnant une trop grande confiance.

insulte reçue (1). Ce peuple seroit même très en peine pour s'insulter en paroles ; sa langue est presque dénuée de termes injurieux. Il ignore absolument l'usage de ces mots indécens & injurieux , si communs & si en usage chez nous. Les Groenlandois ne rougissent de rien de ce qui n'est pas directement injurieux , ou qui ne fait pas un tort sensible & direct à son semblable. Ils se passent quelques libertés que la nature nécessite , comme une suite de la digestion des alimens ; les vents lâchés , que la politesse condamne chez nous , ne les scandalisent nullement : ils s'en abstiennent cependant en présence des Européens , parce qu'ils savent que ceux-ci s'en offensent.

(1) On a vu plus haut , que le Groenlandois conservoit le desir de la vengeance pendant longues années , & que , même au bout de trente années , il se vengeoit à coup sûr & toujours en traître , de son ennemi ; qu'il étoit envieux de sa prospérité , au point d'aller l'assassiner en pleine mer. Sans doute que ces cas sont rares , & qu'ils sont exception à la règle générale. Il est toujours des monstres dans la société la mieux ordonnée.

« Nous n'avons jamais vu, dit le
» Missionnaire *Crantz*, les Groenlandois
» se livrer à quelque action indécente,
» malhonnête ou scandaleuse. Ces Sau-
» vages se permettent tout aussi peu des
» paroles lascives ou impudiques, &
» nous ne les avons jamais entendu
» en prononcer une seule. Il est très-
» rare que les femmes y mettent au
» monde des enfans illégitimes, &
» qu'une jeune veuve se déshonore;
» il est au moins certain que dans ces
» cas très-rares, jamais les Groenlan-
» doises ne font périr, ni avorter le
» fruit de leur libertinage. La fille trom-
» pée, quoique méprisée, n'en cherche
» pas moins avec ardeur à réparer la
» honte & le deshonneur de l'enfant
» qu'elle a mis au monde, en se ven-
» dant à un homme qui n'a pas d'en-
» fans, & qui ne peut plus espérer
» d'en avoir, ou en se louant pour
» domestiqué dans la maison de celui
» qui l'a trompée, & qui ne veut pas
» l'épouser. Dans un pays dont le

» climat n'excite à aucune passion défor-
 » donnée, la modestie du foible sexe
 » est pourtant poussée au point, que
 » jamais les jeunes filles n'ont de fré-
 » quentation particulière avec les jeunes
 » gens ; une fille se croiroit déshono-
 » rée si elle présentoit une prise de
 » tabac à un jeune homme ».

Jamais un garçon ne pense à se ma-
 rier avant sa vingtième année ; lorsqu'il
 se sent de l'inclination pour le mariage,
 il jette les yeux sur une fille à-peu-près
 de son âge ; il déclare à ses parens qu'il a
 fixé son choix, & il n'a pas à craindre
 d'être forcé à épouser une femme
 qu'il n'auroit pas choisie lui-même. Le
 jeune homme n'attend ni ne cherche
 une riche dot ; il n'a lui-même à porter
 à sa future épouse que ses habits, son
 couteau, sa lampe, & tout au plus un
 chauderon de pierre ; aussi n'exige-t-il
 de son épouse que la capacité requise
 pour entretenir dans un état de pro-
 preté, ce modique mobilier. La future
 ne considère de son côté, dans le jeune

homme qui lui offre sa main, que le mérite d'être bon Chasseur & bon Pêcheur. Les parens de l'un & de l'autre donnent sur-le-champ leur consentement au mariage, & couronnent avec plaisir le vœu de ces deux jeunes gens, d'autant qu'ils n'ont pas le plus petit intérêt à traverser leur inclination, & à s'opposer à leur union.

Deux vieilles femmes sont chargées par le jeune homme de faire la demande aux parens de la fille, & elles sont autorisées par lui, de fonder avant tout, le terrain, & de ne s'expliquer qu'après avoir proposé l'affaire en termes généraux. Au premier mot de mariage qu'elles prononcent, la fille sort, indignée en apparence de cette proposition; elle paroît ne vouloir pas même les entendre; elle entre dans une espèce de désespoir; & arrachant l'anneau qui attache ses cheveux, elle le brise. Une déplorable coutume, ici comme ailleurs, fait jouer aux filles cette comédie; elles feignent de s'opposer à

un projet qui le plus souvent est l'objet le plus cher à leur cœur. Le jeune homme est presque toujours assuré d'avance de la réussite de sa démarche , & il est presque toujours d'accord d'avance avec la fille qu'il fait demander en mariage.

Il est des cas cependant , où le refus de la jeune Groenlandoise n'est pas une pure grimace , il provient quelquefois d'un éloignement réel pour le mariage. La répugnance pour le mariage est souvent si forte dans une Groenlandoise , que, lorsqu'elle se voit recherchée , elle se livre au plus fort désespoir ; elle quitte la maison paternelle , & s'enfuit dans les montagnes , où elle s'enfonce dans quelque trou inaccessible à tous autres qu'à elle ; elle coupe ses cheveux : c'en est fait alors , elle est vouée pour toujours au célibat , & il n'est plus permis de lui proposer de se marier. Il peut se faire que cette répugnance pour le mariage , qu'on remarque quelquefois dans les filles du Groenland , provienne uniquement du risque qu'elles

courent d'être chassées par leurs maris après quelque temps de mariage. Elles ont des exemples bien tristes de la liberté que les hommes se sont réservée d'épouser une seconde femme. Les parens ne forcent jamais une fille à se marier, & la laissent parfaitement libre. Si la fille ne s'évade pas de la maison paternelle, & continue néanmoins à refuser le parti qu'on lui propose, les deux vieilles entremettantes usent à son égard de toute sorte de violence pour arracher son consentement. Si les moyens de la persuasion ne suffisent pas, ceux de la force sont employés sur-le-champ; ces Duègnes l'accablent de coups : si elle ne se rend pas & qu'elle s'échappe, elles vont la chercher, l'entraînent de force, & la garottent de façon qu'elle ne peut plus s'enfuir. Rien ne paroît plus tyrannique, plus injuste, plus contraire à l'amour conjugal que cette rigueur & cette barbarie : rien ne doit être plus libre qu'un engagement qui doit décider, sur-tout au Groenland, du

bonheur ou du malheur de la vie d'une femme ; cependant il n'y a pas de violence ou d'injustice qui soit plutôt pardonnée que celle-ci. On voit rarement une Groenlandoise avoir une répugnance décidée pour le mariage , & on n'en voit pas une qui , après en avoir essayé , se dérobe aux plaisirs de l'amour conjugal. Ce premier refus , qui paroît obstiné , n'est donc chez elles qu'un préjugé , qu'une grimace , qu'une pudeur mal dirigée , en un mot qu'une mode.

Les parens quelquefois arrangent eux-mêmes le mariage de leurs enfans , & préviennent leur vœu ; ils leur proposent l'établissement , & sans employer aucun moyen de violence , ceux-ci y donnent leur consentement. Dès que les futurs époux se sont donnés mutuellement leur parole , le mariage est arrêté , on y met la dernière main , sans d'autre cérémonie que celle de les unir & de les établir en ménage.

On voit rarement un cousin épouser

sa cousine ; des enfans élevés ensemble dans une même famille , & qui ont quelque degré de parenté , ne s'unissent presque jamais par le mariage. Cependant il arrive quelquefois qu'un homme épouse les deux sœurs , ou même la mère & la fille en même temps. Ces exemples sont rares à la vérité , & sont hautement condamnés , comme annonçant un libertinage poussé à l'excès.

La Polygamie n'est pas commune au Groenland , quoiqu'elle y soit tolérée ; sur vingt hommes , on en trouve à peine un qui soit Polygame. Bien loin , néanmoins , qu'un homme soit blâmé d'avoir plusieurs femmes , il se fait au contraire honneur d'avoir de quoi les entretenir honnêtement. Comme le plus grand déshonneur d'un Groenlandois consiste à n'avoir pas d'enfans , ou du moins un fils qui puisse devenir le soutien de sa vieillesse , celui qui est assez riche pour en nourrir un grand nombre , a le droit d'avoir plusieurs femmes pour multiplier plus facilement sa race ; mais il ne seroit

pas exempt de blâme, si la multiplicité des femmes n'étoit pour lui que le moyen de satisfaire son incontinence. Il ne doit avoir en vue que de se reproduire, & laisser une postérité nombreuse. On regarde la Polygamie comme un abus condamnable, lorsqu'un homme qui a à peine de quoi entretenir une femme, en épouse plusieurs. *Eggede*, fait à ce sujet une singulière réflexion : *Avant l'arrivée des Missionnaires*, dit-il, *les femmes ne connoissoient pas la jalousie ; mais, depuis qu'elles ont appris que le Christianisme prohiboit la Polygamie, elles ne supportent pas aussi facilement l'infidélité de leurs maris.* En général néanmoins, la fidélité conjugale est peu blessée chez ce peuple simple, dont la bonhomie fait le fond du caractère. La plus grande paix règne dans les ménages des Groenlandois ; rarement on y entend ces vives querelles qui scandalisent la société ; rarement les maris se portent à battre leurs femmes, & les pères leurs enfans. On n'y connoît

pas le ferment du mariage , & encore moins les mariages indissolubles. Lorsque le mari n'a pas d'enfans , ou qu'il est mécontent de sa femme , il lui lance un regard sévère ; aussitôt elle sort de la maison , & n'y revient que plusieurs jours après ; elle comprend ce que ce regard signifie , elle fait son paquet & se retire chez ses amis , où elle vit d'une manière irréprochable. Par cette circonspection , elle cherche à rejeter sur son époux , tout l'odieux de cette séparation. Quelquefois c'est la femme elle-même qui rompt les liens du mariage , lorsqu'elle ne peut pas vivre en paix avec les autres femmes qui sont dans la maison de son mari ; cela arrive sur-tout , lorsque la belle-mère , abusant de son ancienneté , exige que la belle-fille lui serve de domestique , & lorsqu'elle la traite avec trop de rigueur & de hauteur. Dans le cas où la femme se sépare , ses enfans la suivent , & ne reviennent pas même après la mort de leur mère , dans la

maison paternelle , pour fervir de soutien de vieillesse à leur père. Cette coutume est un puissant motif pour les deux époux , de vivre en paix , & de ne point s'exposer , par de mauvais procédés , à une séparation honteuse ; aussi voit-on très-peu de divorces.

Très-souvent le mari , désespéré , n'a pas plutôt abandonné son épouse , qu'il va se cacher dans un désert , & qu'il fuit à jamais la société. Il cherche une tanière au pied d'un rocher , & y vit du produit de sa chasse ; quelquefois , s'abandonnant tout-à-fait au désespoir , & devenant absolument pervers , il détrouffe les passans , & vit de brigandage. Ces Sauvages errans sont pour l'ordinaire des jeunes gens mariés sans réflexion , qui se sont repentis bientôt d'un choix trop précipité. On remarque au Groenland , que les époux qui s'unissent dans un âge avancé , s'enaiment davantage.

Immédiatement après la mort de son épouse , le Groenlandois pense à la

remplacer ; quelques jours après l'avoir fait enterrer, il étale ses richesses à la vue de tous ses voisins ; il affecte de se montrer lui-même plus qu'à l'ordinaire , il fait parade de ses enfans ; sa maison est ouverte ; il expose sa provision de poisson, son équipage de pêche & de chasse , en un mot tout ce qu'il possède. Loin de faire des préparatifs de deuil , il paroît faire les apprêts d'un second mariage. Il ne vole cependant jamais en secondes noces qu'après l'année révolue de son veuvage , à moins qu'il n'ait des petits enfans dont quelqu'un de ses proches parens ne puisse prendre soin. Lorsque le Groenlandois a plus d'une épouse , la seconde en rang , prend la place de la morte , & devient la première femme. Cette promotion de la seconde épouse, se fait de sa part , avec toutes les marques de la plus profonde tristesse ; mais on n'est pas la dupe de ces dehors affectés , & cette répugnance n'est que feinte : elle conduit le convoi funèbre de sa compagne , & elle en

dirige tous les apprêts ; elle se répand en larmes , & ses sanglots sont poussés avec d'autant plus de force , qu'elle a moins de raison d'être affligée. Elle montre plus de tendresse aux enfans du premier lit qu'aux siens propres ; elle les plaint de se trouver privés de leur mère ; elle leur prodigue ses caresses , & leur promet plus de soins , de douceurs & d'attentions qu'ils n'en ont éprouvé jusque - là. On ne sauroit se faire une idée juste de l'astuce & de l'adresse avec laquelle les femmes sauvages se comportent dans cette occasion.

Les Groenlandoises ne sont pas très-fécondes ; rarement elles mettent au monde plus de trois enfans ; mais jamais elles ne passent six ; elles sont ordinairement deux ou trois ans avant de redevenir enceintes. Lorsque les femmes du Groenland entendent parler de la fécondité de celles des autres pays , elles s'en moquent , & les comparent à leurs chiens. Rarement elles accouchent de deux jumeaux ; plus rarement

encore elles meurent en couches. Peu de momens avant & après leur délivrance, elles s'occupent des soins & des travaux du ménage comme à l'ordinaire; un jour leur suffit pour mettre un enfant au monde, & pour être relevées. Le nouveau né reçoit le nom de son grand père ou de son ayeule, ou celui du dernier plus proche parent mort; ce nom est ordinairement celui d'un animal, d'une arme de chasse, d'un outil de pêche, ou de quelque une des parties du corps. Il arriveroit souvent que ce nom auroit une signification indécente, si leur langue & la simplicité de leurs mœurs attachoient un sens indécent à certaines parties du corps, que la nature a formées comme les autres, pour concourir à la perfection du tout, & pour l'utilité réelle de l'homme. Lorsque quelqu'un porte le nom d'un parent ou d'un ami qui lui est cher & qui vient à mourir, il change de nom pour un temps, afin de ne pas irriter la douleur d'une perte qui lui est si

fenfible. Les Groenlandois peuvent avoir plusieurs noms ; une belle action , un fervice confidérable , leur acquièrent un furnom honorable ; une mauvaife action , un crime public , leur en acquièrent un d'infamie. Souvent ils font de la difficulté de dire leur nom à un étranger , parce qu'ils craignent d'être obligés de rougir par modeltie , ou de fe couvrir de honte.

Les Groenlandois aiment tendrement leurs enfans ; les mères les portent toujours par-tout où elles vont ; & , quelque travail qu'elles faffent , elles portent cet agréable fardeau fur leurs épaules , de la façon la plus commode pour elles & pour ces petits innocens. Les enfans ne font fevrés qu'à l'âge de trois ou quatre ans , parce que ce pays ne donne pas une nourriture affez légère , qui puiſſe être analogue aux eftomacs foibles de ces petites créatures. Un enfant court le plus grand rifque de périr , lorsqu'on eft obligé de le fevrer de trop bonne heure.

On élève les enfans fans aucune contrainte & fans aucune espèce de châ-timent ; on n'a pas besoin d'être sévère à leur égard , car ils sont doux & paisibles comme des agneaux ; la sévérité d'ailleurs seroit en pure perte à leur égard , car on les tueroit plutôt que de leur faire faire quelque chose contre leur gré ; si l'on n'a pu les y engager par des caresses , leur réponse alors est laconique , mais décisive ; *je ne veux pas* : on ne fait pas attention à ce qu'elle renferme de malhonnête ; on attend que l'âge ait un peu développé la raison , & que l'enfant comprenne de lui-même l'obligation où il est d'obéir à ses parens , & de leur répondre avec le respect qu'il doit à ceux qui lui ont donné le jour. Cette patience à l'égard des enfans , concilie aux pères , dans la vieillesse , l'amour , le respect & le dévouement le plus entier ; & peut-être les mœurs de ce peuple , sous ce rapport , sont-elles un reproche pour celles des peuples qui se vantent d'être

les mieux policés. Chez les peuples où la première éducation se fait par la force, par les punitions & par la sévérité la plus outrée, où l'on fait tout apprendre aux enfans, avant que leur intelligence soit assez développée pour retirer quelque fruit des exercices auxquels on les assujettit contre le vœu de la nature, où l'on plie le corps à la forme de l'habit, qui lui-même est assujetti aux modes les plus bizarres; où l'on commence par inspirer aux enfans un dégoût fastidieux pour des choses qu'ils devroient aimer avec ardeur; où toutes les douceurs de la nature leur sont interdites, pendant que tout ce qu'elle a de nuisible & de pernicieux se multiplie pour eux par l'éducation même, chez ces peuples, les enfans devenus hommes, sont nécessairement insupportables, adonnés aux plaisirs, dissipateurs, dissipés, ingrats, rudes & vindicatifs; ils doivent manquer ordinairement de ce degré de bonté dans le caractère, qu'une mauvaise éducation

a extirpée & étouffée au moment où elle alloit prendre racine dans leur cœur. Les Groenlandois au contraire proportionnent l'âge , l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans ; ils proportionnent le travail à leurs forces , & ils ont la douce fatisfaction de s'en voir tendrement aimés & obéis avec la plus exacte ponctualité , lorsque leur raison est entièrement développée. Rarement découvre-t-on en eux une inclination décidée au vice ; ils sont francs à l'égard de leurs parens , & ils sont dociles , parce que ceux-ci les traitent en vrais amis.

Auffitôt qu'un enfant peut faire usage de ses pieds & de ses mains , le père lui donne un arc & des flèches ; on le voit alors s'exercer continuellement à se servir avec adresse de cette arme : on lui apprend aussi à jeter des pierres , & on place à cet effet un but sur la côte ; peu de temps après , on lui fait présent d'un couteau , qui , dans les commencemens , ne lui sert que

d'amusement; mais il apprend insensiblement à en faire l'usage convenable. Dès qu'il est parvenu à sa dixième année, le père lui donne un *Kajak*; c'est avec ce petit batelet qu'il va seul faire les premiers exercices de pêche & de chasse; il commence alors à affronter les plus grands dangers de la mer. A seize ou dix-sept ans, il suit son père à la chasse des Phoques; le premier animal qu'il tue est destiné pour un festin auquel toute la parenté & tout le voisinage sont invités. Le jeune homme raconte aux convives tout le détail de son combat avec le monstre, & de quelle manière il est parvenu à le terrasser; ceux-ci ne manquent pas de faire son éloge dans les termes les plus pompeux, de vanter le mets qu'il leur donne, & qui a été le prix de sa valeur. Ce jour de fête est pour lui un vrai triomphe. Dès ce moment, on pense à lui chercher une épouse. Lorsqu'un jeune Groenlandois n'est pas heureux dans ses premières chasses, & sur-tout lorsqu'il n'y donne

aucune preuve de valeur & d'adresse , il tombe dans le mépris de ses camarades ; il ne lui reste d'autre parti à prendre , que de se réduire à la condition des femmes. Il est contraint alors d'aller avec elles pêcher des Moules, des Coquillages , du Hareng , & de vivre de ces alimens. Il est des jeunes gens qui ne parviennent jamais à acquérir la capacité requise pour la grande pêche ; ceux-ci sont presque toujours obligés de se louer en qualité de domestiques , & de se réduire à faire dans les ménages le service des femmes. A vingt ans , le Groenlandois doit être en état de faire lui-même son *Kajak* & tout son équipage de pêche ; alors il travaille avec ses propres outils , & pour son compte ; c'est alors aussi qu'il commence à penser à s'établir : en prenant une femme ; s'il est l'aîné, il ne quitte pas la maison paternelle , & sa mère conserve toujours la direction du ménage.

L'éducation des filles est encore moins

gênée que celle des garçons ; elles ne font rien dans le ménage avant qu'elles aient atteint la quatorzième année ; elles passent tout leur temps jusqu'alors , à faire la conversation avec leurs compagnes , à chanter & à danser ; quelquefois elles vont chercher de l'eau. A quinze ans , elles commencent à avoir soin d'un enfant au maillot , à apprêter à manger , à préparer les peaux des Phoques , à ramer sur les Kajaks , & à servir d'aides pour la construction des huttes.

Le père de famille ne se mêle que de la chasse & de la pêche ; une fois sorti pour l'une ou pour l'autre , il ne s'inquiète plus du ménage ; il met même au-dessous de lui de traîner dans sa hutte le gibier ou le poisson qu'il a pris. Les femmes sont chargées de tout le détail ; ce sont elles qui font les souliers & qui cousent les habits ; elles n'ont pour tout outil , qu'un couteau qui a la forme d'une serpe , & quelques autres outils tranchans , moins

courbes. Elles ont aussi un polissoir d'os de Baleine, un dez à coudre, & deux ou trois aiguilles. Elles font le métier des maçons, & les hommes celui des charpentiers dans la bâtisse des maisons; ceux-ci ne sont pas touchés de les voir courbées sous des grosses pierres qu'elles portent sur leurs épaules.

Les Groenlandois supportent la faim avec une patience & une résignation dont il n'y a pas d'exemple. Lorsque toutes les provisions sont consommées, & que tout est mangé jusqu'aux fourriers, un ménage entier prend la résolution d'attendre la mort avec patience, & tous les individus se promettent de mourir ensemble. Ces misérables ne paroissent sensibles alors qu'aux souffrances de leurs petits enfans : cependant il est encore des ressources pour ces malheureux indigens; & dans cette calamité, il est des Groenlandois qui ont pitié de leurs semblables. Un ménage où il n'y a pas d'enfans, s'empresse de retirer deux ou trois orphelins & de

les nourrir. La femme se charge d'une fille qui a perdu ses père & mère, ou même d'une veuve. Les adoptés sont obligés de servir au profit de ceux qui les ont retirés ; mais aussi ils ont la liberté de renoncer à l'adoption, & de se retirer par-tout où ils veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques ; s'il se portoit à cette extrémité vis-à-vis d'une fille, il se déshonoreroit.

En général, les femmes ne sont heureuses au Groenland, qu'avant leur mariage ; & aussi long-temps qu'elles restent dans la maison paternelle, elles y sont traitées avec beaucoup de douceur. Depuis leur vingtième année jusqu'à leur mort, leur vie n'est qu'un enchaînement de travail, de peines & de misère. Aussitôt après la mort du père, les filles sont obligées de sortir de la maison, & d'aller gagner leur vie en servant dans une famille étrangère. Elles gagnent uniquement de quoi se substantier, mais elles doivent pourvoir
comme

comme elles peuvent à leurs habillemens. Si elles n'ont rien d'agréable dans leur tournure , si elles paroissent peu propres ou peu habiles au travail , personne n'en veut , & elles vivent seules comme elles peuvent. Si elles se marient , elles courent le danger d'être répudiées , sur-tout si elles ne donnent pas d'enfans à leur mari. Dans ce cas , elles perdent l'estime publique , & n'ont que la cruelle alternative de se mettre en service , ou de se livrer à la débauche ; il ne leur reste pas d'autre moyen de gagner leur vie. Si elles épousent un vieillard , elles doivent souffrir toutes ses impatiences & sa mauvaise humeur ; elles ont de plus , à souffrir les querelles continuelles d'une belle-mère. Si le mari meurt , la veuve n'hérite de rien ; elle reprend simplement les habits qu'elle a apportés lors de son mariage , & elle reste chargée de ses enfans. Si cependant elle a un fils , son sort change , & elle est mille fois plus heureuse pendant son veuvage ,

qu'elle ne l'a été pendant le vivant de son mari. Si une femme vieillit sans avoir eu des enfans, elle est encore plus misérable; toute sa ressource est de faire le métier de Sorcière; mais ce métier est, comme je l'ai dit, le plus dangereux de tous; elle est continuellement exposée à être lapidée ou assassinée par quelqu'un qui la suspecte de l'avoir enforcélé. Souvent une vieille femme, à charge à elle-même, & délaissée par la société, prend la fatale résolution de s'enterrer vivante, ou de se noyer.

Malgré toutes ces cruelles vicissitudes, auxquelles les Groenlandoises sont assujetties, elles vivent en général plus long-temps que les hommes. Ceux-ci sont continuellement exposés à toute l'intempérie du climat; ils passent plus de la moitié de leur vie sur mer, dans l'eau, dans la neige & au milieu des glaces; toujours travaillant & cherchant à échapper aux dangers continuels de cet élément redoutable; toujours

placés entre la faim & le travail d'une digestion pénible ; ne mangeant qu'une fois dans les vingt-quatre heures , mais surchargeant alors leur estomac d'alimens les plus fastidieux , & les avançant avec une précipitation plus nuisible à la santé , que l'abstinence immodérée. Rarement ces hommes passent la cinquantième année ; aussi sont-ils bien moins nombreux que les femmes. Cette raison peut seule justifier la Polygamie chez ce peuple , & même la rendre nécessaire à un certain point. Les femmes parviennent souvent à quatre-vingts ans & plus ; mais elles paient bien cher ce privilège de la nature , & elles se livrent , pour gagner leur vie dans cet âge avancé , à toutes sortes de superstitions qui les rendent méprisables ; l'enfance de la vieillesse chez les Groenlandois , est bien plus triste que chez les autres peuples.

Les Groenlandois sont paisibles dans leurs ménages ; ils y sont propres , autant que peut le comporter l'état d'un peuple

qui nage presque toujours dans l'huile de poisson & dans le sang des Chiens de mer. On n'entend presque jamais de bruit dans une hutte qui souvent renferme un bon nombre de personnes, parentes quelquefois au quatrième ou cinquième degré, quelquefois la plupart étrangères les unes aux autres. Dès qu'un Groenlandois s'apperçoit qu'on lui fait mauvaise mine dans la maison qu'il habite, ou que même il en a le plus petit soupçon, son parti est pris sur-le-champ. Il fait son paquet sans mot dire, sans montrer même de l'humeur, & il sort pour aller chercher une autre retraite; mais il quitte en ami; & bien loin de conserver le plus petit ressentiment, il part dans la disposition de rendre service à ceux dont il se sépare, si l'occasion s'en présente. Les Groenlandois sont toujours prêts à soulager leurs frères, & à partager leur travail; ils sont toujours disposés à offrir une partie de leur capture & de leur pêche à ceux qui n'ont pu s'en

procurer , & jamais ils ne se font demander ce service important. La largesse prévient la mendicité dans ce pays , le plus pauvre qu'on puisse se figurer. Sans cette charité prévenante , la plupart des Groenlandois périroit de faim avant d'arriver au terme de la chasse ou de la pêche , qui est souvent éloigné de plusieurs milles du lieu de leur habitation , dans un pays dénué de toute ressource.

Les Groenlandois se visitent pendant l'hiver ; ils viennent les uns chez les autres , quelquefois de très-loin. Les nouveaux venus portent toujours des présens à ceux chez lesquels ils viennent loger ; ils sont reçus & introduits avec beaucoup de joie ; on s'empresse de décharger leurs batelets , & de les retirer de la mer pour les mettre à terre. Ces présens consistent en provisions de bouche , & en quelques habits de peau de Phoque ; chacun s'empresse aussi de recevoir des hôtes , pour recevoir leurs présens. La première entrevue se passe dans un profond silence ; le maître.

de la maison le rompt le premier, & invite ses hôtes à quitter les habits de mer, & à les suspendre auprès de la lampe pour les sécher; en attendant, il offre des vêtemens secs & des peaux en troc; il cède la place d'honneur, & la conversation s'entame de la manière la plus affectueuse; elle s'ouvre toujours sur la chasse & sur la pêche; chacun raconte avec gravité ses hauts faits. Les femmes, séparées dans un coin, s'entretiennent en particulier des parens & des amis qu'elles ont perdus. Cette conversation est triste, interrompue par des gémissemens, des pleurs & des hurlemens. Ces grimaces & ces petites comédies seroient très-divertissantes pour un spectateur Européen. On présente bientôt la boîte à tabac; chacun la prend à son tour, & y mettant le nez dedans, il en prend autant qu'il veut, sans y toucher avec ses doigts graisseux & huileux. Cette tabatière est de corne de Renne, doublée d'étain ou de cuivre. Le repas se

prépare , & on invite les étrangers à s'asseoir par terre autour des plats qu'on a servis ; ceux-ci affectent de l'indifférence , & se font beaucoup prier ; ils ont la vaine gloire de ne passer ni pour pauvres , ni pour affamés ; trois ou quatre plats font tout le service dans ces occasions , mais on les porte jusqu'à dix ou douze les jours de festin. Tous les mets des Groenlandois consistent en Hareng salé , chair de Chien de mer , salée & séchée , ou cuite à l'eau ; du *Mitriak* : c'est de la même chair à moitié pourrie ; elle est le gibier des Groenlandois ; des *Vrillocks* cuits à l'eau ; de la queue de Baleine jeune , c'est le plus succulent de tous leurs mets ; du Saumon desséché , de la viande de Renne , des Mûres sauvages trempées dans le sang de Renne ou dans l'huile de Baleine : ce fruit est très-rare , & par là même très-précieux ; il n'y a que les Groenlandois de la première classe , c'est-à-dire les plus riches , qui en font servir dans

les jours de gala. On reste très-long-temps à table ; la conversation roule toujours sur la chasse des Phoques ; chacun y fait parade de son habileté ; & comme le dîner sert de souper , il arrive toujours qu'on s'endort à table , dans les grands festins , & qu'on ne s'éveille que pour aller achever de passer la nuit dans son coin.

La langue des Groenlandois , très-pauvre , comme celle de presque tous les Sauvages , a beaucoup d'articulations aiguës & perçantes , dont l'inflexion détermine le sens. Aussi , lorsqu'un Groenlandois raconte la prise d'un Phoque qui lui a donné beaucoup de peine , & qui s'est défendu long-temps , il ajoute à ses expressions une démonstration active , en se servant de ses deux bras pour représenter l'attaque & la défense ; son bras droit représente le vainqueur , & son bras gauche l'animal vaincu. Ce récit est une vraie pantomime assez comique. La contenance des enfans présens au récit de

quelque combat important, est des plus singulière, la crainte & l'espérance se peignent tour-à-tour dans leurs yeux; ils exécutent en leur particulier tous les gestes de l'Orateur; & on diroit, à les voir, qu'ils sont eux-mêmes aux prises avec l'animal.

Un Européen qui veut se faire entendre d'un Groenlandois, doit toujours lui parler par des comparaisons tirées des choses qui sont familières au Sauvage; il doit chercher à lui faire comprendre l'analogie qu'il y a entre les objets qu'il a sous les yeux, ou qu'il connoît parfaitement, & les objets étrangers sur lesquels il veut l'instruire. Les Groenlandois admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe; ils montrent dans le premier moment, le plus grand desir d'habiter un pays dont on leur raconte tant de merveilles, & sur-tout dont on leur peint l'abondance & la fertilité. Mais, lorsqu'on leur dit que le tonnerre y gronde quelquefois, que la foudre y tombe de temps en

temps, & sur-tout qu'il n'y a point de Phoques, ce desir s'évanouit aussitôt, & se change en répugnance ; ils regardent l'Europe comme un pays maudit du ciel & de la mer. Ils entendent parler avec plaisir de la Divinité, mais il ne faut leur rien dire qui soit contraire à leurs superstitions. Les Groenlandois sont aussi jaloux que tout autre peuple, des préjugés religieux ; cependant, ils n'ont pas la manie de les étendre & de les faire adopter par d'autres.

Le commerce n'est chez eux qu'un échange des choses superflues avec des choses dont ils manquent ; mais à cet égard, ils sont aussi minutieux & aussi inconstans que les enfans ; ils n'ont aucune connoissance du prix intrinsèque des effets qu'ils trafiquent. Tout ce qui est nouveau a un attrait insurmontable pour les Groenlandois ; ils troquent jusqu'à vingt fois dans un jour les objets pour lesquels ils ont montré le goût le plus décidé, lorsqu'on leur en offre qu'ils n'ont pas encore vus ; ils perdent

toujours à ces trocs de pure fantaisie ; ils préfèrent une bagatelle à un instrument qui peut leur être de la plus grande utilité , si cette bagatelle , qui n'est d'aucun usage , leur plaît. Ces Sauvages ressemblent assez à nos femmes du meilleur ton ; ils ne connoissent pas le jeu , à la vérité , mais , comme elles , ils se font un plaisir de tromper les étrangers , ou même de les voler lorsqu'ils peuvent ; ils paroissent croire que ces supercheries sont permises.

Le gros du commerce se fait , au Groenland , dans une Foire à laquelle le peuple se trouve exactement ; elle se tient , pendant l'hiver , au temps de la fête du Soleil , dont je parlerai. Les Groenlandois se rendent à cette fête comme à un Pélerinage , ils y étalent leurs marchandises , & les échan- gent contre les effets dont ils peuvent avoir besoin. Les habitans de la partie méridionale n'ont pas de Baleines ; ceux de la côte occidentale , n'ont point de bois. Il part des navires de la pointe

méridionale, & quelquefois même des Isles orientales, pour se rendre à la baie de *Disco* qui est à trois ou quatre cents lieues de ces pays. C'est là où ces Sauvages font leur provision tous les ans, de bois, de poterie & de marbre bâtard ; ils donnent en échange, des cornes des dents de Poisson. Ces navires sont chargés aussi de fanons, de côtes de Baleines, de boyaux, & de queues de Poissons. Cette sorte de commerce se fait tout entier entre les différentes hordes des Sauvages Groenlandois. Les Groenlandois qui partent pour le Pélerinage de la fête du Soleil, emmènent tout leur ménage, & emportent toutes leurs richesses. Soit inconstance, soit curiosité, soit indifférence pour les lieux particuliers qu'ils habitent, ils sont si accoutumés à la vie errante, que, lorsqu'ils ne peuvent pas s'arranger sur-le-champ en un lieu, ils partent subitement pour en chercher un autre ; il s'écoule souvent des années avant qu'ils soient de retour dans leur

lieu natal. S'ils sont surpris quelque part par l'hiver, ils bâtissent à la hâte une cabane, & y hivernent sans le plus petit souci, pourvu qu'ils croient avoir des provisions suffisantes; ils choisissent de préférence le voisinage d'un établissement Danois. La terre & la mer sont leur propriété par-tout; & comme ils changent très-souvent de demeure, ils sont toujours assurés de trouver des connoissances & des amis par-tout.

Le commerce des peaux de Renard & de Chien marin, & particulièrement celui de l'huile de Poisson, a lieu entre les Sauvages du Groenland & les Européens; c'est pour cette branche de commerce uniquement, que ceux-ci y ont établi divers Comptoirs. Jamais les Groenlandois ne reçoivent des espèces en paiement; la monnoie & le métal ne sont chez eux d'aucune valeur. Il leur est égal d'avoir un collier d'or ou de cuivre; des oreillettes de verre ont pour eux la même valeur que les diamans. Ils n'estiment les brillans

d'Europe , que parce qu'ils luifent ; & ils s'embarraffent fort peu fi ce luifant est beau , s'il est durable & folide. Plus d'une fois on a vu les Groenlandois donner une guinée ou une piaftre d'Espagne , qu'ils avoient volée à quelque étranger , pour deux charges de poudre , ou pour deux onces de tabac. Moins avides d'or , qu'ardens à se procurer du fer , ils s'occupent d'abord à troquer leurs marchandises contre des outils de ce métal. Ils cherchent à se pourvoir de harpons , de couteaux , de fcies , de cifeaux & d'aiguilles ; ils recherchent les grosses toiles peintes & les grosses mouffelines ; du gros drap , des bonnets & des bas de laine ; des mouchoirs , des boîtes , des seaux de bois , des tonneaux , des affiettes d'étain , des chauderons de cuivre , des miroirs , des peignes , des rubans , des joujoux d'enfant , & d'autres bagatelles semblables. Ils achètent aussi volontiers des fusils , de la poudre & du plomb , mais ces effets ne leur font pas de première

utilité, & ils y perdent considérablement en les revendant. Le tabac en poudre fert d'une espèce de monnoie pour faciliter les échanges ; ils donnent des choses de prix pour un certain nombre de prises de tabac qu'ils déterminent. Leurs tailleurs & leurs cordonniers se contentent de cette monnoie pour leur paiement. On les voit donner quelques poignées de beau duvet, des œufs & des oiseaux, ou même du Poisson, pour quelque once de tabac. Le Groenlandois vendra ses habits & tout ce qu'il a, aux risques même de mourir de faim avec toute sa famille, pour se procurer du tabac ; il est aussi cher chez ces Sauvages, que la poudre d'or chez les Européens. Cependant, cette poudre est aussi pernicieuse aux Groenlandois, que les liqueurs fortes aux autres peuples ; c'est-à-dire, qu'ils sont aussi disposés à se rendre malheureux, pour se procurer du tabac, que les peuples de l'Europe le sont ordinairement en s'adonnant à la boisson.

Malgré leur flegme & leur tristesse , les Groenlandois ont leurs fêtes & leurs danfes nationales. Leur grande fête annuelle est celle du Soleil ; ce peuple la célèbre au solstice d'hiver , pour honorer la mémoire de cet astre bienfaisant , qui , revenant lentement de sa grande course, ramène avec lui la saison de la chasse & de la pêche. Ce qu'il y a de bien singulier en ceci , c'est que les Groenlandois aient choisi le temps le moins propre, ce semble, pour honorer l'astre du jour qui se dérobe à eux pendant plusieurs semaines consécutives. C'est au milieu des ténèbres de leurs longues nuits , c'est lorsque le froid se fait sentir chez eux avec toute sa rigueur ; c'est lorsque la nature , couverte de deuil , inspire l'effroi & la terreur ; c'est enfin au moment même où tout semble annoncer le retour très-prochain du cahos , que ce peuple se livre à l'alégresse , & célèbre le retour prochain de la lumière & du bonheur. Les Groenlandois alors sortent de leurs tanières ,

tanières, se visitent mutuellement, s'excitent à la joie, font des repas; & oubliant pour ainsi dire la rigueur de la saison, ces Sauvages, au milieu de la plus épaisse & de la plus longue obscurité, éclairés de leurs lampes sépulchrales, font le festin le plus somptueux de l'année. Lorsque les convives ont mangé jusqu'à s'incommoder, & qu'ils sentent le pressant besoin de faire de l'exercice pour digérer les grossiers alimens dont ils ont surchargé leur estomac, ils se lèvent de table, & le bal commence. Les Groenlandois n'ont pour tout instrument qu'un tambour; c'est un cercle de Baleine ou de bois, qui n'a que deux pouces de largeur; il est de forme ovale, il est recouvert d'une peau très-fine, mais très-forte: c'est ordinairement la peau d'une langue de Baleine, qui est susceptible d'une forte tension. Ce tambour a un pied & demi de diamètre, d'une pointe de l'ovale à l'autre; on le tient de la main gauche par une poignée fixée à l'un de ses côtés; on le bat avec

une baguette , de la main droite. Celui qui le tient , fait un faut à chaque coup de baguette , fans bouger de place ; il marque la cadence par des gestes de tête , & fon corps est continuellement en activité ; il joint à cet exercice pénible , le chant des hymnes à l'honneur de la pêche des Phoques , des actions héroïques de ses compatriotes , de la bravoure & des hauts faits de ses ancêtres , & du retour du soleil fur l'horizon. L'Assemblée chante à grand chœur , & répète les strophes du musicien. En dansant pêle-mêle des ballets symétrisés par la simple nature , le refrain du grand chœur est celui-ci : *Amna Ajak , Ajak ... ak ... ak !* Il n'est guère possible que le même musicien puisse tenir plus d'un quart d'heure , la peine qu'il se donne est inconcevable ; au bout de ce temps , épuisé , enrôlé , & tombant de lassitude , un second se présente , & le second acte commence. Les autres actes se succèdent aussi rapidement , & s'exécutent avec la même force , jusqu'à ce

qu'enfin tous les acteurs, écumans & dégoûtans de sueur, ne peuvent plus se soutenir, & vont se coucher chacun de leur côté. On ne se relève que pour se mettre à table & souper; car, toute la journée s'est passée à dormir. Après le souper, qui est long, & auquel on mange avec excès comme à dîner, la musique & le bal commencent. Cette fête continue plusieurs jours de suite, & les convives ne se séparent, que lorsqu'ils ont entièrement consommé toutes les provisions de bouche, ou que, n'ayant plus de forces, ils succombent à la fatigue, & ne sont plus en état de se soutenir: ils perdent ordinairement leur voix, & ne la recouvrent qu'après plusieurs jours de régime. Ce peuple a aussi des jeux de paume; cette partie se fait au clair de la lune. Les joueurs se divisent en deux bandes; un des joueurs jette la balle à l'un du parti opposé; c'est à qui la recevra & la renverra à son tour. Quelquefois on pousse la balle avec toute la force qu'on peut lui donner,

& c'est à qui courra plus fort pour la saisir ; le plus agile remporte la victoire.

La nature paroissant avoir condamné ce peuple au travail le plus rude & le plus pénible , elle lui a inspiré aussi le goût pour les exercices violens , afin de développer ses forces , & l'endurcir à la peine. C'est sans doute à cette fin que les Groenlandois s'exercent à une espèce de lutte qui a quelque trait de ressemblance au combat du ceste des anciens Grecs. Ces Sauvages s'attaquent deux à deux , & se combattent à grands coups de poing qu'ils se portent sur l'échine , avec une violence qu'on diroit tenir de la colère la plus exaltée. Celui des deux champions qui résiste le plus long-temps à cette attaque dangereuse , est le vainqueur , & acquiert une réputation de bravoure qui lui fait beaucoup d'honneur ; mais il doit défier au combat son adversaire après l'avoir terrassé , & être toujours prêt à lui faire raison , jusqu'à ce que celui-ci déclare qu'il ne veut plus se battre ,

& qu'il le reconnoît pour son vainqueur. Les Groenlandois s'exercent aussi à faire des tours de force sur la corde, & ne manquent pas de souplesse, de hardiesse & d'agilité dans cet exercice.

Les Groenlandois ont une façon bien singulière de vider toutes leurs querelles. Lorsqu'un Sauvage se croit offensé par un autre, il garde le silence, ne donne pas même à connoître son ressentiment; il attend les jeux publics pour se venger & pour se faire rendre justice. Il prépare, en attendant, une fatyre bien mordante contre son ennemi; lorsqu'elle est faite, il s'exerce à la chanter devant sa famille, & particulièrement en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à bien la savoir par cœur, & à en avoir meublé sa mémoire. A l'ouverture des jeux, l'offensé se présente dans le cirque, défie son ennemi au combat du chant; il monte le premier sur un banc, & chante son épigramme & ses injures, qu'il a rendues aussi piquantes qu'il lui

a été possible. Il est soutenu par toute sa parenté, qui répète à chaque vers le refrain ordinaire : *Amna Ajak !* l'Assemblée ne manque pas d'applaudir aux traits les plus mordans , en poussant des éclats de rire , dont la malignité est dirigée contre le misérable que le poète déchire à belles dents. Celui-ci , attaqué à l'improviste , & pris au dépourvu , monte cependant sur le banc à son tour , & repousse de son mieux les traits de son adversaire , en lui disant autant d'injures que sa mémoire & son imagination peuvent lui en fournir ; il improvise le mieux qu'il peut , & met quelquefois les rieurs de son côté. L'agresseur réplique , & ce combat d'insultes dure aussi long-temps que les champions se sentent assez de ressources pour le soutenir ; celui qui quitte la partie le premier , est censé vaincu. Les auditeurs prononcent sur cette affaire , & c'est toujours celui qui est resté maître du champ de bataille qui remporte la palme. Ces combats singuliers ,

peu dangereux, comme l'on voit, finissent toujours par une reconciliation sincère entre les deux athlètes ; ils s'embrassent , & se promettent d'oublier tout pour vivre désormais dans la meilleure intelligence. Ces assemblées sont ordinairement très-paisibles ; elles sont cependant troublées quelquefois par l'enlèvement forcé de quelque fille que quelqu'un de ces Sauvages veut épouser , & qu'il n'a pu obtenir de bonne grace ; celui-ci , aidé de ses parens & de ses amis , s'arrange d'avance pour enlever de force , & arracher du sein de sa famille l'objet qu'il aime & auquel il veut s'unir. Ces enlèvements ont quelque rapport à celui des Sabines , & paroissent excusables par le motif qui les dicte.

Ces assemblées sont cependant , en général , une école de morale , & les fatyres même qu'on y débite , sont propres à inspirer la vertu à ceux qui les entendent réciter , puisqu'elles peignent le vice avec les plus fortes couleurs.

On y apprend à rendre à chacun ce qui lui est dû; on y condamne sévèrement l'infidélité & le mensonge, sur-tout l'adultère, suite ordinaire de ces deux vices infâmes. Ce qui rend ces leçons d'autant plus efficaces, c'est que la plus grande crainte d'un Groenlandois est celle de perdre son honneur & sa réputation. Cette crainte est le frein le plus propre à contenir ses passions; cette manière de se venger publiquement, coupe cours à toutes les vengeances particulières. Le Groenlandois cependant ne se les interdit pas absolument, & il en est parmi eux qui conservent le souvenir d'une offense jusqu'à la mort, & qui sont assez dissimulés pour ne faire soupçonner leur ressentiment, qu'au moment de l'assouvir par une cruauté. Ces cas sont rares, & il faut que l'offensé ait reçu un dommage considérable dans la pêche, par son adversaire, ou que, bassement jaloux de la prospérité de son voisin, il ait la lâcheté de s'en venger en

l'assassinant ; mais aussi , il en est puni sur-le-champ , par l'exil perpétuel auquel il est obligé de se condamner.

Les Groenlandois forment une société où l'égalité la plus parfaite règne d'un bout de la vie à l'autre. Les seuls pères de famille y jouissent dans leur ménage seulement , d'une autorité éminente , mais toujours douce & supportable. La société ne reconnoît aucun chef , aucune assemblée de magnats qui exercent la souveraine puissance. Lorsque deux ou trois familles réunies vivent sous le même toit , il arrive souvent qu'un chef de ces familles s'est fait une grande réputation de sagesse & de bravoure ; dans ce cas , il est respecté & honoré comme le père commun de toute l'habitation ; on lui défère le droit de conseil , & une sorte d'intendance sur toute cette petite société : tous s'empressent de le prendre pour arbitre suprême dans leurs petits démêlés. Si quelqu'une de ces familles réunies dans la même habitation , se refuse aux

conseils & aux avis du sage vieillard, elle est obligée de prendre son parti à la fin de l'hiver, & d'aller chercher au loin une autre demeure. La seule punition que cette famille indocile encourt, c'est d'être dénoncée à l'assemblée prochaine des jeux publics, & d'y être chantée pour y recevoir le blâme que son opiniâtreté & son indocilité lui ont méritée. Le sage vieillard n'a aucun ordre à donner, il n'a pour lui que la voie de la remontrance & de la persuasion; il occupe l'appartement d'honneur; ce réduit est le plus au nord; c'est cependant le plus commode, parce que l'air y pénètre le moins, & qu'il est le plus éloigné de l'entrée de la hutte.

Les Groenlandois n'ont point de loi positive; ils se gouvernent par des coutumes d'autant plus sacrées, qu'elles sont fondées sur une espèce de droit naturel, & que les mœurs générales de cette nation sauvage rendent presque toujours inviolable. Voici ce que Crantz en rapporte d'après le témoignage

DANS LES MERS DU NORD. 363
du Sieur Delager , Facteur d'un des
établiffemens Danois.

« Chaque Groenlandois va où il veut,
» fans la plus petite contrainte ; il vit
» à fa guife , & perfonne n'a rien à
» lui dire. S'il trouve le lieu où il a
» réfolu d'aller s'établir , occupé par
» d'autres , il pousse plus loin & va
» chercher une demeure ailleurs , à
» moins que les premiers occupans ne
» l'invitent à refter avec eux , & qu'il
» ne fe rende à leur invitation. La pêche
» & la chaffe font libres par-tout ; on
» prend tout ce que l'on trouve &
» par-tout où on le trouve , même dans
» les filets d'un autre , pourvu que ceux-
» ci foient furchargés , & qu'on ne coupe
» ni la pêche ni la chaffe des autres ,
» dans les lieux où ils l'ont commen-
» cée : à cet égard , il n'y a pas de
» propriété proprement dite particu-
» lière , même à l'égard des étrangers.
» Si ceux-ci forment des prétentions
» hors d'usage , & qu'ils entreprennent
» de faire valoir certains droits , selon

» les loix du commerce d'Europe, les
» habitans naturels du Groenland, loin
» d'entrer dans des discussions, aban-
» donneroient plutôt tout leur pays aux
» usurpateurs, & laisseroient à la ri-
» gueur du climat, & aux dangers innom-
» brables de leurs mers, le soin de
» les venger de cette injustice. Celui
» qui trouve du bois flottant sur les
» côtes, le retire, le porte sur la grève,
» l'y amoncelle, y met une pierre en
» signe de propriété, & il n'a pas à
» craindre que quelqu'un le lui vole,
» ou lui en dispute l'usage; ce bois lui
» appartient, & il peut en disposer
» comme il lui plaît, en quelque lieu
» qu'il l'ait pêché. Si quelque animal
» ou quelque poisson fuyant avec le
» harpon, ou la lance dans le corps,
» va mourir loin de l'endroit où il a
» été attaqué, celui qui le trouve mort
» ne peut pas se l'approprier, il appar-
» tient à celui qui l'a blessé: lorsqu'au
» contraire un Phoque coupe la corde
» du harpon qu'il emporte dans le corps,

» & s'échappe , celui qui l'achève ou
» le trouve mort , se l'approprie ; il est
» obligé seulement de rendre le harpon
» au propriétaire. Lorsqu'on se met plu-
» sieurs à chasser le même animal ,
» on convient de le partager ; mais
» celui qui l'atteint le premier , & lui
» met le couteau sur le corps pour le
» dépecer , a de droit pour lui la tête
» & la queue , ensuite chacun coupe
» ce qu'il peut attrapper. Il n'en est pas
» ainsi de la prise d'une Baleine ; le
» simple spectateur a autant de droit
» que les Chasseurs , que le Harponneur
» même. Aussi voit-on quelquefois plu-
» sieurs centaines de Sauvages , grimpés
» sur une Baleine , & acharnés à la
» dépecer avec une activité & un dé-
» sordre étonnant ; car chacun emporte
» ce qu'il peut en couper. Les accidens
» sont inévitables ; ces avides dépeceurs
» se donnent des coups de couteaux aux
» doigts , aux mains , aux jambes & aux
» pieds ; mais , comme on est persuadé
» que ce sont des accidens inévitables

» & fans malice , personne ne s'en
» plaint , & les blessures font pour le
» compte de ceux qui les reçoivent ;
» rarement elles font graves & dange-
» reuses. Une Renne , attaquée par
» plusieurs Sauvages à la fois , emporte
» souvent plusieurs flèches , avant de
» tomber ; elle appartient , lorsqu'elle
» est terrassée , à celui dont la flèche l'a
» atteinte le plus près du cœur ; les
» autres ne reçoivent qu'une petite
» portion de la proie qu'ils partagent
» entre eux. Mais depuis que les Groen-
» landois se sont pourvus de fusils ,
» & qu'ils s'en servent à la chasse ,
» il arrive fréquemment entre les Chaf-
» seurs , des contestations très-sérieuses
» sur la propriété de l'animal couché
» par terre ; car il est impossible que
» chacun reconnoisse sa balle , & tous
» ont un égal droit à soutenir qu'ils
» lui ont porté le coup mortel. L'usage
» des fusils , parmi ces Sauvages ,
» y occasionnera vraisemblablement des
» malheurs bien plus grands que les

» contestations sur la propriété du gi-
» bier. Si quelque Sauvage tend un
» piège au Renard, & qu'il le perde
» de vue pendant quelque temps, le
» Renard trouvé pris à ce piège par
» un autre Sauvage qui auroit racom-
» modé le piège, lui appartient. Celui
» qui prête son batelet, ou quelque
» autre instrument de pêche ou de
» chasse à un autre, n'a pas le droit
» d'exiger qu'on le lui rende en bon
» état comme il l'a prêté; tant pis
» pour lui s'il y a des réparations à faire,
» elles sont pour son compte. Celui qui
» troque quelque chose, & qui n'est
» pas content de son troc, peut le
» rompre & reprendre son effet sans
» indemnité. Celui qui vend à crédit,
» peut, après la mort de son débiteur,
» se présenter aux parens du défunt,
» & leur dénoncer sa créance; quel-
» que temps après il se présente encore,
» & si on n'acquitte la dette, il reprend
» ses effets sans difficulté & les emporte,
» s'ils subsistent encore après le pillage

» des effets du mort. Ce pillage a
 » toujours lieu dans la maison mor-
 » tuaire, & s'exécute par les voisins
 » & les amis qui viennent de cette
 » façon, consoler la famille affligée.
 » Telles sont les mœurs privées & pu-
 » bliques de ces Sauvages; toutes im-
 » parfaites qu'elles sont, elles sont
 » fujettes à moins d'injustices que dans
 » les sociétés policées. Les Groenlandois
 » ne connoissent aucun des détours de
 » la chicane, ni aucun de ces pièges
 » usités qui alongent les procès, les
 » rendent interminables, & les font
 » finir trop ordinairement par des injus-
 » tices criantes, dont le plus foible est
 » toujours la victime. Si quelquefois
 » on a lieu de reprocher aux Groen-
 » landois quelque action qui ne s'ac-
 » corde pas avec les règles de la justice,
 » ils se contentent de répondre : *Je ne*
 » *fais qu'y faire ! c'est la coutume !* »



CHAPITRE XXIII.

STATURE, Conformation & Passions particulières des Groenlandois.

LES Groenlandois qui se disent naturels du pays, pour se distinguer des autres peuples qui les fréquentent & commercent avec eux, méprisent ces derniers, parce que, le plus souvent, ils ne découvrent en eux que des vices. Ils en font à leur tour méprisés, à cause de la petitesse de leur taille, qui presque toujours est au-dessous de cinq pieds. Ces Sauvages sont néanmoins très-bien proportionnés, très-bien faits, & leur tournure n'a en général rien que d'agréable & de flatteur. La tête du Groenlandois est un peu renfoncée; la figure est plate & très-ouverte, les joues rondes & charnues; les yeux petits, noirs & sans feu; ils n'ont pas cet éclat étincelant qui annonce le génie; le nez,

fans être applati , n'est ni grand ni trop faillant ; la bouche est communément petite & ronde ; la lèvre inférieure un peu plus épaisse que la supérieure ; les cheveux noirs , épais , longs & rudes. Rarement un Groenlandois a de la barbe , soit qu'elle ne croisse pas , soit qu'il s'occupe à l'épiler ; il a aussi les membres très-charnus , la poitrine haute , les épaules larges , la main petite & potelée , le pied de même. Les femmes sur-tout ont la taille quarrée ; la nature semble avoir prévu qu'elles seroient condamnées à être continuellement chargées de leurs nourriçons , même en travaillant ; & elle leur a donné des larges épaules pour pouvoir les y attacher commodément , & les porter avec plus d'aifance. J'ai remarqué dans le chapitre précédent , qu'elles sont pour ainsi dire les bêtes de fomme , & qu'elles sont aussi impitoyablement condamnées à porter les plus lourds fardeaux ; c'est peut-être cette tâche pénible qu'elles remplissent depuis leur

jeunesse, qui contribue beaucoup à les affaiblir; elles portent une Renne entière sur leurs épaules, & d'autres fardeaux, à quatre lieues de distance sans se reposer; nos Européens les plus robustes en seroient découragés.

La couleur de ces Sauvages tire en général sur le jaune verdâtre; leur épiderme est d'un brun relevé par un rouge clair. Ce qui prouve que le brun n'est pas leur couleur naturelle, c'est que leurs enfans naissent blancs comme la plupart des Européens; ils n'acquièrent cette couleur que par l'intempérie de l'air qu'ils respirent; ils sont d'ailleurs continuellement baignés de graisse & d'huile. Pendant tout leur long hiver, ils ne sortent que rarement de leurs huttes que la fumée de leurs lampes rend sales & noires; ces Sauvages, d'ailleurs, ne se lavent presque jamais. Cette couleur doit leur venir aussi en partie de ce qu'ils passent subitement du grand froid à une chaleur excessive, & qu'ils sont

continuellement exposés à l'une ou l'autre de ces deux extrémités, qui nécessairement doivent beaucoup influer sur la couleur de la peau. On peut raisonnablement conjecturer aussi que cette couleur brune leur vient en partie de la qualité de leur nourriture, dont le suc huileux se mêle avec le sang, au point que leur sueur a l'odeur de l'huile dont ils se nourrissent; leurs mains & tout leur corps sentent le Phoque qu'ils manient journellement; ils sont gras & sanguins; ils ne sont pas frilleux, & ils vont à l'air la tête & le col nus; dans leurs huttes, ils ne sont couverts que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Ils répandent alors une odeur insupportable aux Européens: à peine les Missionnaires Danois peuvent-ils y résister dans les églises, même au milieu de l'hiver; il y fait si chaud, que la respiration est interceptée; les exhalaisons de l'huile & de la graisse dont la lampe est garnie, ajoutent infiniment à cette incommodité.

Les Groenlandois font agiles & adroits de leurs mains ; ils font rarement malades ; on y voit peu de tempéramens foibles & d'enfans contrefaits , ou cacochimes. Peu disposés à apprendre ce qu'ils n'ont jamais fait , mais très-habiles dans leurs travaux ordinaires , ils montrent ordinairement beaucoup de courage , suite nécessaire de leur robuste complexion. Ils ne font pas courageux par un effet d'une colère passagère , & qui les enflamme , ils le font par sentiment. Un homme qui n'aura rien mangé de trois jours , ou qui n'aura pris pour toute nourriture qu'un peu de mousse de mer , ou quelque autre plante aquatique , ramera avec assurance sur son batelet , & le conduira avec intrépidité à travers les flots de la mer déchânés contre lui ; les femmes porteront avec la même assurance leur lourd fardeau , soit qu'elles aient pris leur nourriture ordinaire , soit que la faim les dévore.

Ces Sauvages font naturellement

tristes & mélancoliques; ils sont comme ensevelis dans une profonde stupeur. La quantité de sang qui remplit leurs veines, rend leur colère terrible lorsqu'elle s'enflamme; mais elle doit être excitée par des insultes répétées & par des outrages multipliés; leur ame ne s'émeut que difficilement, on la dirait purement passive; ils ne sont sensibles que lorsqu'ils sont poussés à bout. Contens du présent, ils ne pensent plus au passé, & s'embarrassent peu de l'avenir; ils sont plus prodigues que soigneux d'amasser pour l'avenir; ils sont ignorans, & cependant assez glorieux pour s'estimer beaucoup; ils tournent toute leur attention sur les Européens, mais c'est pour s'étudier à se moquer d'eux & à les mépriser; ils avouent cependant que ces étrangers sont plus habiles & plus fins qu'eux, mais cet avantage est bien peu de chose à leurs yeux. *Est-il quelque chose, disent-ils, de plus utile que la chasse aux Phoques? Et, lorsqu'on possède le secret de savoir pourvoir*

à sa subsistance , qu'a-t-on besoin de plus ? Voilà toute la philosophie de ce peuple simple ; on doit avouer qu'elle n'est pas tout-à-fait dépourvue de bon sens. S'ils rencontrent un étranger d'une contenance posée & d'un caractère doux , cet étranger leur plaît. *Quel dommage* , disent-ils alors , *qu'il ne soit pas né parmi nous , mais il sera bientôt des nôtres*. Ils aiment mieux céder que disputer ; cependant , si on les tracasse & qu'on pousse leur patience à bout , ils deviennent furieux comme des lions , & aucune crainte ne les arrête. Ils endurent souvent les torts qu'on leur fait , les disgraces de la fortune & celles de la nature , avec une indifférence qui surpasse celle des Stoiciens , moins par réflexion & par dissimulation , que par insensibilité ; mais , s'ils viennent à se fâcher pour quelque insulte reçue , il n'est pas possible de les distraire un instant par aucun plaisir , & ils attendent dans un morne silence , le moment de la vengeance. Cette sensibilité est

alors accompagnée d'un desir de se venger , d'autant plus cruel , que leur patience a été poussée à bout , & qu'ils ont eu à souffrir l'insulte plus long-temps.

Quoiqu'en général, tous les Sauvages, comme les hommes & les animaux, soient enclins à la paresse & à la vie oisive, le climat & la stérilité du sol nécessitent les Groenlandois au travail; ils ne peuvent rester long-temps sans occupation, & leur subsistance journalière dépend continuellement des peines qu'ils se donnent pour se la procurer. Ils ont le grand défaut de tous les enfans, c'est de commencer dans leurs huttes mille ouvrages, & de n'en finir presque jamais aucun; leur inconstance est extrême à ce sujet. Le Groenlandois est curieux de faire ce qu'il n'a jamais fait, mais il en est bientôt dégoûté. Dans les jours les plus longs de cette contrée, le Sauvage ne dort que cinq à six heures; & dans les nuits les plus longues, il ne donne au sommeil que

sept à huit heures ; mais , soit qu'il travaille , soit qu'il dorme toute la nuit , il se coucheroit volontiers toute la journée. La première action du Groenlandois , sortant le matin de son lit , est de monter sur quelque hauteur voisine de sa hutte , & d'y considérer attentivement & d'un air rêveur , le ciel & la mer ; il s'attache à deviner quel temps il fera , & à prévoir quelles peines il aura , quels dangers le menaceront dans la journée , & enfin l'occupation qu'il aura ; il prend un air riant , ou sombre , selon que l'horizon lui a paru pronostiquer du bonheur ou du malheur. Lorsqu'il n'a pas de travail marqué pour sa journée , ou qu'il revient le soir après avoir fait une bonne pêche , il est gai , content , & reçoit compagnie ; il se félicite de jouir du calme & de la prospérité. L'homme est toujours le même quant au fond , sur toute la surface du globe ; par-tout il est plus ou moins égal & semblable à lui-même , à proportion que

378 HISTOIRE DES PÊCHES
ses goûts sont satisfaits ou contrariés ;
il est toujours abattu par la peine, &
le travail le tourmente toujours plus
ou moins.



CHAPITRE XXIV.

Nourriture des Groenlandois.

ON ne doit pas s'étonner si les Sauvages du Groenland n'ont pour toute nourriture que la chair & le sang des animaux qu'ils tuent à la chasse, & du poisson qu'ils pêchent dans la mer ; ces Sauvages sont donc tous & Pêcheurs & Chasseurs. D'où tireroient-ils leur subsistance, d'où s'habilleroient-ils, s'ils n'avoient des Rennes, des oiseaux de mer & des Phoques ? Si le soleil fait éclore quelques plantes au Groenland, pendant le court été dont ces Sauvages jouissent, ces plantes, à peine parvenues à un certain degré de maturité, sont bientôt emportées par l'hiver long & rigoureux qu'il fait dans cette contrée ; & à peine ce malheureux peuple a-t-il le temps d'en cueillir une petite provision qui lui sert plutôt de

médicamens que d'alimens propres à le substantier. Ces plantes ne paroissent, pour ainsi dire, qu'un moment sur ce sol stérile ; la neige & la glace les dérobent bientôt à la vue, & les Groenlandois feroient d'inutiles efforts pour les cueillir. On peut dire que la condition de ces Sauvages est de vivre continuellement dans la pauvreté & le dénuement des choses les plus nécessaires à la vie.

Les Rennes, leur principale ressource, sont devenues très-rares dans un pays où cet animal trouve à peine de quoi se nourrir, & où le Chasseur lui fait une guerre cruelle ; il faut donc que ces Sauvages suppléent aux Rennes par le Poisson. Les Groenlandois diffèrent des autres Sauvages qui, comme eux, ne vivent que de la chasse, en ce que ces derniers mangent la chair crue des animaux qu'ils tuent, & que ceux-là ne mangent que très-rarement & en petite quantité la chair de Renne. Il est vrai qu'aussitôt qu'ils ont tué une Renne,

ils enlèvent un morceau de sa chair, & la mangent encore palpitante, & qu'ils boivent un peu de sang encore chaud de l'animal; mais on croit que c'est un acte religieux qui leur est commandé par la superstition, & que ce n'est nullement par un goût décidé pour la viande crue. Il n'y auroit que la faim qui pourroit les déterminer à manger, jusqu'à satiété, la chair crue des animaux qu'ils tuent. On croit en trouver la preuve, en ce qu'une femme qui se rend maîtresse d'un Phoque, n'en coupe sur-le-champ quelques lambeaux, que pour les femmes ses camarades, & que les hommes présens à cette cérémonie n'en goûtent pas; ceux-ci rougiroient & auroient honte de recevoir un tel présent.

Le Poisson, ou plutôt cet animal amphibie qui, par son masque & par quantité d'autres qualités, tient plus à la grande famille des animaux terrestres qu'à ceux qui vivent dans l'eau, les Phoques, en un mot, font la grande

ressource des Sauvages du Groenland. La tête de cet amphibie, de même que ses pieds, se conservent sous l'herbe pendant l'été ; on conserve son corps sous la neige pendant l'hiver. Les Groenlandois se régalent autant avec une pièce de Chien de mer, à moitié gelée & à moitié pourrie, que les plus friands Européens avec une bonne Bécasse, ou toute autre pièce de gibier qui a acquis le fumet qu'il faut pour la rendre délicieuse. On fait sécher à l'air les côtes du Phoque, & ce mets se mange sans autre préparation. On n'apprête pas autrement le Saumon, le Merlan & le Carlet ; on découpe ces Poissons par tranches, pour qu'ils sèchent plus facilement. Les Groenlandois mangent tout l'autre Poisson & les Oiseaux de mer, cuits à l'eau, à l'huile, ou dans le sang des Phoques. Tout l'assaisonnement consiste à jeter dans le chauderon une petite quantité d'eau de mer pour donner du goût. Le premier soin de ces Sauvages, après avoir couché

par terre un Phoque , est de boucher la plaie mortelle qu'il a reçue , après l'avoir fucée un moment , pour étancher le sang qui en découle ; on le verse ensuite dans des pots , dans lesquels on le conserve précieusement , afin de s'en servir pour apprêter d'autres viandes ; c'est le seul coulis en usage chez les Groenlandois. Ils mangent le ventre des jeunes animaux sans d'autre préparation que de le presser fortement entre les doigts , pour en faire sortir la fiente ; celle qu'on trouve dans les boyaux de la Renne , est , pour les Sauvages , aussi délicieuse que celle des Bécasses & des Grives pour nous ; ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ils estiment au même degré la fiente des perdrix du Nord , & l'huile fraîche de Baleine. Les Groenlandois , tout grossiers qu'ils sont , ont aussi leurs ragoûts & leurs sauces.

Un de leurs mets , le plus recherché , est celui qu'ils font avec des œufs battus , dans lesquels on jette de la graine

de genièvre & de la racine d'*Angélique*. On met cette pâte dans un sac fait d'une vessie de Phoque, remplie d'huile de Poisson; ce mets est excellent en hiver. En voici un autre plus fin encore, & dont les Groenlandois riches ne font usage que dans les jours de galas. On arrache avec les dents la graisse des ailerons des Canards & des Poules d'eau, on la mêle avec celle qui reste attachée à la peau d'un Chien de mer lorsqu'on l'écorche; on a grand soin de la racler avec le couteau; on fait de ce mélange une espèce de pâte que les Sauvages trouvent délicieuse; c'est le plat le plus fin dans un festin Groenlandois. C'est à tort que quelques Voyageurs ont assuré que ces Sauvages buvoient l'huile de Baleine, & qu'ils en faisoient leur boisson ordinaire; ils conservent cette huile pour leurs lampes, pour apprêter leurs mets, & vendent le reste. Ils mangent avec plaisir du Hareng sec, trempé dans la graisse du Chien de mer; c'est dans cette graisse qu'ils font cuire aussi quelquefois

quelquefois leur poisson. Leur unique boisson est l'eau douce qu'ils tiennent dans leurs huttes, dans des vases de cuivre, ou dans des sceaux de bois; ils les font eux-mêmes très-proprement, & ils les ornent de cercles faits d'os de Poisson, pliés avec beaucoup d'art & d'adresse. Ils ont soin de tenir ces vases toujours pleins; à cet effet, ils changent l'eau tous les jours, ils vont la chercher dans des outres faites de peaux de Chien de mer. Leur eau deviendroit bientôt chaude dans leurs huttes, à cause de la chaleur que la flamme des lampes y répand. Pour parer à ce grand inconvénient, ils ont soin d'y jeter une pièce de glace ou une grosse boule de neige.

Ce peuple est très-mal-propre; mais cette mal-propreté se fait sur-tout remarquer dans leurs repas. Rarement les femmes prennent la peine de laver les plats & les marmites; les chiens sont chargés de cette besogne, & on n'y regarde pas après eux; ils n'ont soin

que de leurs pots de marbre bâtard. Leurs plats font des petites planches de bois sans rebords ; ils y dresse leur viande & leur poisson, après avoir avalé la sauce dans laquelle ces mets ont été cuits ; ils se servent de cuillers d'os ou de bois. Quant au poisson & à la viande desséchés, ils n'y regardent pas de si près ; ils les mettent sur une nape de vieux cuir de Phoque, étendue devant eux sur le pavé de leur hutte ou de leur tente. Ils prennent la viande ou le poisson avec leur main droite, & la déchirent à belles dents, ou avec leurs ongles ; on peut les comparer aux Chiens dans cet exercice, & certes la comparaison est très-juste. Leur couteau ne leur sert, dans tout le repas, qu'à la place de serviette ; ils en récurent leurs dents, ils raclent leurs mains & leurs doigts, ils en frottent même leurs lèvres huileuses. Après s'être ainsi netoyés, ils se lèvent & le repas est fini. Lors même qu'ils fuent, ils raclent soigneusement la sueur de leur visage avec le

couteau , & la dirigent toujours vers la bouche. Ils ont grand soin d'avalier cette crasse gluante , sans doute pour ne rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen en grande cérémonie, ils lèchent avec beaucoup de soin le morceau qu'on lui destine , afin de le nettoyer de toute la graisse & de tout le jus qui y restent attachés en sortant de la marmite ; ils le présentent ensuite à leur hôte , & ce seroit leur faire un très-grand affront , non-seulement de le refuser , mais même de le recevoir avec une espèce de répugnance. Tous les Sauvages se ressemblent par cette délicatesse particulière, & il n'en est aucun qui ne se scandalise d'un refus.

Les Groenlandois n'ont pas précisément d'heure fixe pour leurs repas ; ils mangent lorsqu'ils ont faim ; cependant , dans l'été, ils ne font leur repas que vers le soir , au retour de la chasse ou de la pêche ; ils ont l'attention d'inviter leurs voisins , lorsque ceux-ci n'ont rien pris , ou tout au moins de leur

envoyer de quoi manger, lorsque la chasse ou la pêche n'ont pas été heureuses pour eux. Les hommes mangent en particulier, mais les femmes n'y perdent rien ; comme ce sont elles qui apprêtent le repas, & que tout passe par leurs mains, elles ne s'oublient pas, & elles se régalent très-souvent à l'absence des hommes, & même au détriment de la portion de leurs maris. Leur plus grand plaisir est de voir alors leurs enfans se remplir l'estomac, au point qu'ils n'en peuvent plus, & qu'ils sont suffoqués par la grande quantité des alimens dont ils se sont gorgés ; ils roulent sur le pavé, se vautrent & pressent leur ventre contre terre, afin de lui donner plus de capacité, & pouvoir recommencer à le remplir.

D'après cette esquisse, peut-on dire que ce peuple est heureux, ou qu'il est malheureux ? Il s'embarrasse fort peu du lendemain ; lorsqu'il a de quoi manger devant lui avec abondance, il ne se lève jamais que lorsque tout est dévoré, dût-il rester plusieurs heures de suite

à table. Lorsqu'il est bien repu, il se lève pour danser, & il se réjouit dans l'espoir que la mer lui fournira tous les jours de quoi satisfaire à ses besoins les plus pressans. Le Groenlandois paie chèrement cet excès de bonne chère & son intempérance. A l'approche de la mauvaise saison, lorsque, sur-tout, les Phoques disparoissent pour deux ou trois mois; lorsque l'air se refroidit au point qu'il n'est plus possible de sortir pour la pêche ou pour la chasse; lorsqu'enfin quelque accident imprévu amène la disette, le Groenlandois, triste & rêveur, reste quelquefois plusieurs jours de suite sans manger; ou, s'il se substante, ce n'est qu'avec un peu de mouffe ou de goemon qu'il trouve par hasard. Très-souvent sa misère s'accroît au point qu'il est obligé de manger ses fouliers & les peaux qui lui servent à couvrir ses tentes pendant la belle saison. Pour rendre cet aliment grossier un peu souple, il le fait tremper dans l'huile qu'il avoit destinée à l'entretien de ses

lampes ; & , de cette manière , il prolonge une vie misérable qu'il est continuellement en danger de perdre , faute de provisions de bouche.

Cependant ces Sauvages mangent avec plaisir certains mets en usage chez les étrangers ; ils trouvent le pain , le gruau , les pois , les fèves , le riz & le stokvis excellens ; la plupart ne s'y accoutume même que trop tôt. Ils ont une répugnance décidée pour le porc , & ils en donnent pour raison , que cet animal se nourrit d'ordures. Il est en effet singulier que les peuples les plus sales aient eu de tout temps une aversion insurmontable pour la chair de cet animal , & qu'au contraire ceux qui se piquent d'une extrême délicatesse & d'une propreté excessives , mangent de cette chair , & qu'ils en fassent des mets exquis.

Les Groenlandois avoient aussi un dégoût absolu pour toutes les liqueurs fortes qu'ils appellent simplement de l'eau ; le commerce avec les Européens a fait absolument disparaître cette

répugnance, & ceux qui sont à portée d'en faire usage, en boivent avec plaisir, sur-tout lorsque ces liqueurs ne leur coûtent rien. Ils s'accoutumeroient aussi très-facilement à fumer du tabac, s'ils pouvoient s'en procurer abondamment pour rien, mais ils en manquent très-souvent; ils en conservent de préférence les feuilles pour les faire sécher au feu; lorsqu'elles sont au point de pouvoir être réduites en poudre, ils les jettent dans un mortier, & les y pilent pour en faire du tabac en poudre. Ils contractent cette habitude dès leur plus tendre jeunesse; elle devient impérieuse pour eux; il seroit peut-être dangereux qu'ils se privassent du tabac. Ils sont sujets à jeter une quantité prodigieuse d'humeurs par les yeux, & l'usage du tabac doit nécessairement faciliter l'écoulement de ces humeurs, & soulager les yeux qui, s'en trouvant trop surchargés, ne pourroient peut-être plus suffire à cette dangereuse fonction.

C H A P I T R E X X V.

De l'Habillement des Groenlandois.

CES Sauvages ont été infiniment mieux traités par la nature, par rapport à leurs vêtemens, que par rapport à leur nourriture; elle ne leur accorde celle-ci qu'avec beaucoup de parcimonie, & leur a prodigué les fourrures pour couvrir leur nudité & pour se garantir de l'âpreté du climat sous lequel elle les a placés. Leur habit de dessus est une espèce de robe faite de plusieurs peaux de Chien marin, ou de Renne, jointes ensemble par une couture très-ferrée & en général très-proprement faite; ils passent cette robe, comme nous passons nos chemises. Au col de cette robe est attaché un capuchon, dont ils font usage pendant le plus grand froid, ou lorsque le temps est excessivement humide: cet habit ne descend aux hommes qu'à moitié cuisses; il

est très-ample ; mais comme il est fermé par devant & par derrière , il est très-chaud. Ils portent, en guise de chemise, une tunique faite de peaux d'Oiseaux de mer , dont le duvet est en-dedans ; ordinairement néanmoins cette chemise est de peaux de Renne : lorsque cet animal n'étoit pas rare , ils destinoient à cet usage les plus belles & les plus fines fourrures ; mais depuis un certain temps, à peine les Groenlandoises les plus riches peuvent-elles s'en procurer. L'étoffe ordinaire des habits des Groenlandois n'est autre chose que de peaux de Phoques ; ils ont l'attention de réserver les plus rudes pour les habits de dessus , et de mettre toujours le côté le moins doux en-dehors. Ils bordent ces habits de bandes de cuir rouge apprêté à cette fin ; ils en recouvrent aussi toutes les coutures ; quelquefois ces galons sont blancs. Ces Sauvages ont le secret d'apprêter , pour cet usage , les peaux de Chien de mer : c'est dans ces bordures qu'ils font consister leur luxe , comme les Européens le

font confister dans les galons d'or & d'argent. Depuis que les Européens fréquentent les côtes du Groenland, l'usage des chemises de toile, de coton & de drap s'est introduit chez ceux de ces Sauvages qui commercent avec eux; mais la façon n'a pas changé & leurs chemises font toujours taillées selon l'ancien usage. Leurs culottes font de peau de Phoque ou de Renne; elles font très-courtes; ils font leurs bas avec la peau des plus jeunes Phoques, & autant qu'ils peuvent avec celle de ces animaux morts-nés. Leurs fouliers font faits d'un cuir noir préparé, mais très-souple; ils les attachent à leurs pieds avec des courroies qui, faisant le tour de la cheville, passent sous la plante du pied, & se nouent en dessus; les semelles débordent de deux doigts devant & derrière, mais un peu recourbées en dehors: ces fouliers sans talons font très-proprement faits. Les Groenlandois, enrichis par le commerce, portent des chapeaux, des bas & des culottes de laine.

L'habillement que nous venons de décrire est le costume ordinaire de ces Sauvages dans leur ménage; leur habit de mer est un peu différent: il consiste en un manteau noir de peaux très-unies de Phoques; ce manteau les garantit absolument de l'eau; ils passent par-dessus leur gilet ordinaire, une chemise faite des membranes des intestins des Chiens de mer; cette chemise les préserve du froid, & l'eau ne peut pas la pénétrer. Leur habit de pêche consiste en une veste, culotte, bas, fouliers & capuchon faits d'une seule pièce & qui s'ajuste parfaitement au corps; il est fait de peau de Chien de mer, très-unie & sans poil; le Groenlandois s'y ensevelit, pour ainsi dire, tout vivant; il est cousu avec tant de précaution, qu'une seule goutte d'eau ne peut pas y entrer: on pratique une petite ouverture à l'endroit où il couvre la poitrine; c'est au moyen de cette ouverture que le Sauvage introduit dans son cicophante autant d'air qu'il en faut pour le soutenir dans l'eau & ne pas

courir le risque de se noyer. Après cette opération, le trou est fermé avec une petite cheville de bois qui s'y adapte de façon à ne pouvoir en sortir d'elle-même; le plongeur descend & remonte sur l'eau à proportion qu'il introduit plus ou moins d'air dans cette espèce de vessie, dans laquelle il se renferme; ainsi affublé, le Sauvage se jette hardiement dans la mer, & y reste aussi long-temps qu'il veut, sans courir risque de se noyer. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes. Cette différence consiste seulement en ce que leur habit est plus haut par derrière & remonte jusqu'à la nuque; conséquemment le capuchon se trouve attaché plus haut: il est aussi taillé un peu différemment par le bas, depuis la hanche jusqu'au-dessous du genou. Les deux pièces dont il est composé se terminent insensiblement en pointe arrondie, & finissent en forme de chasuble; ces pointes sont ourlées avec du fil rouge; les femmes portent caleçon & culotte; celle-ci, & les souliers

doivent être , autant qu'il est possible , de peau rouge ou blanche. Ces ajustemens sont ornés d'une bordure très-simple , mais bien faite , qui leur donne beaucoup d'agrément. Les mères qui nourrissent leurs enfans , ont encore une espèce de manteau très-ample , dans lequel elles portent leur nourrisson : ce manteau , très-chaud & très-commode , sert de berceau & même de langes à leurs nourrissons ; elles les y mettent tout nus ; pour que l'enfant y soit en sûreté , ce manteau est attaché à l'habillement ordinaire , par le fond , au moyen d'une ceinture de cuir , qui s'attache par devant avec une boucle , ou simplement par un nœud. Leurs habits de ménage sont sales & puans ; mais elles ont soin , autant qu'elles peuvent , de tenir propres leurs habits de gala.

Les hommes portent les cheveux courts ; quelques-uns les coupent très-près du front , pour qu'ils ne tombent pas sur les yeux & ne les incommovent pas dans leur travail. Il seroit honteux

pour une femme de se faire raser la tête ou même de faire couper ses cheveux, à moins que ce ne soit pour porter le grand deuil de son mari, ou en signe de veuvage, & pour avertir qu'on ne doit plus la rechercher en mariage, y ayant renoncé pour toujours. Les femmes retrouffent leurs cheveux sur la tête, en en faisant deux grandes boucles; elles donnent à l'une la forme d'une houe très-large, sur laquelle l'autre, un peu plus petite, vient s'attacher: cette frisure est adroitement faite; elle est ornée quelquefois de petits morceaux de verre qui y donnent un nouvel agrément. Les femmes Groenlandoises n'ont pas d'autres diamans; elles en font des colliers, des brasselets & des boucles d'oreilles; elles se croient très-richement parées avec cet ajustement simple & qui ne laisse pas de leur donner un certain relief. Le luxe néanmoins commence à se glisser chez ces femmes Sauvages, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie; mais elles le placent de

façon que les brillans dont leur coëffure est enrichie , n'en soient pas cachés ; ces morceaux de verre forment le plus précieux de leur parure.

Les Groenlandoises les plus coquettes portent, sur leur visage, une espèce de broderie artificielle ; elle est douloureuse à la vérité, mais la vanité triomphe de tout : on passe une aiguille garnie d'un fil noirci à la fumée de la lampe, entre peau & chair, depuis la pointe du menton jusqu'à l'extrémité supérieure des joues, & tout autour de la main & même du pied ; ce fil se décharge, en passant, du noir de fumée qui s'y étoit attaché, & marque par-tout une trace noire qui ne s'efface jamais. Les mères font cette opération douloureuse à leurs filles dès la plus tendre jeunesse ; elles veulent les mettre à l'abri, par là, du malheur de n'être pas recherchées en mariage. *Crantz* assure que les Groenlandoises qui ont reçu le baptême, renoncent à cette vanité du monde ; il est un des plus puissans moyens pour exciter l'incontinence

des hommes. Peut-être que par-tout ailleurs ce moyen suffiroit pour enlaidir une femme & pour la soustraire aux empressemens d'un amant incontinent.

Les Groenlandois poussent la malpropreté jusqu'à ne jamais se laver ; en sortant de la mer, ils lèchent leurs doigts & se peignent comme les chats ; ils frottent leurs yeux pour les essuyer & pour adoucir les cuissens que l'eau de la mer occasionne toujours. Les Groenlandoises se lavent à la vérité , mais c'est avec leur urine ; elles pensent que cette ablution est propre à faire croître leurs cheveux , & à leur donner un parfum agréable ; l'urine est leur eau de senteur , de préférence : lorsqu'une jeune Groenlandoise s'est ainsi parfumée , on dit d'elle : *Elle sent bon comme une demoiselle. Niviar si ac suar necks.*



C H A P I T R E X X V I.

Huttes & Tentes des Groenlandois.

LES huttes sont les maisons d'hiver des Groenlandois ; ils habitent sous des tentes pendant la belle saison qui est leur été. Les huttes ont deux brasses de largeur , & depuis quatre jusqu'à douze de longueur ; la hauteur est de six pieds. Bien loin de creuser dans la terre ces maisons d'hiver , comme l'ont faussement avancé quelques voyageurs , ces Sauvages choisissent , au contraire , des élévations pour y asseoir leurs cabanes : ils donnent même la préférence à un plateau de rocher escarpé , pour être à l'abri de la fonte de la neige , qui , au commencement de l'été , inonde les lieux bas. Ils se logent toujours , autant qu'ils peuvent , au voisinage de la mer , pour être plus à portée de leur pêche ; l'entrée des cabanes fait toujours face à la mer ,

qui fournit à leur subsistance. Les murs de ces cabanes ont une brasse d'épaisseur ; ils sont faits de pierres amoncelées les unes sur les autres ; les interstices sont remplis de terre & de mousse. Lorsque les murs sont élevés , on met une seule poutre qui porte sur les deux murs de clôture , dans toute la longueur de la cabanne ; si la poutre est trop courte , on l'allonge avec des pièces de bois qu'on lie fortement , au moyen de longues courroies de cuir ; ces allonges sont soutenues en-dedans par des étançons ; cette poutre soutient toute la charpente ; des côtes de Baleine , posées de distance en distance , en sont les solives ; elles portent par un bout sur le mur , & par l'autre sur la poutre maîtresse ; quelquefois elles vont d'un mur à l'autre , & portent par leur milieu sur la poutre. On remplit les interstices de lattes assez minces ; le tout est recouvert de broussailles ou de ronces : voilà le toit prêt à recevoir sa couverture. On y jette de la terre grossière à la hauteur d'un pied , &

celle-ci est recouverte par d'autre plus fine & plus légère, qui remplit les interstices de la première. Au moyen de cette précaution, le toit ressemble assez à une platte-forme unie que la gelée consolide & raffermir.

Ces maisons sont assez solides pendant tout le temps du grand froid & de la gelée; mais la pluie & la fonte de la neige les détériorent au point que, l'automne d'après, on est obligé de refaire les murs à neuf. Il n'y a ni portes, ni cheminées à ces cabanes; un corridor de deux ou trois brasses de largeur, ménagé à l'entrée de la cabane, forme une espèce de voûte faite de pierres & de terre; elle sert de courant à l'air, au moyen duquel celui-ci se renouvelle continuellement dans la cabane; le vent, cependant, ni le froid ne pénètrent jamais par ce passage: il est terminé par une sorte d'équerre dont l'ouverture est placée à côté; ce passage est si bas, qu'il faut y entrer à quatre pattes, & le parcourir

ainsi jusqu'à l'entrée de la hutte à laquelle il sert d'avenue. Les murs sont tapissés, en dedans, de vieilles peaux de Chien marin, qu'on emploie à cet usage après les avoir fait servir pour les tentes; elles sont attachées aux murs avec de petits clous faits avec des côtes de Phoque; elles préservent de l'humidité, & c'est pour cette raison qu'on en garnit aussi le plafond de la cabane. Depuis le milieu de la cabane jusqu'au mur de derrière, règne un banc d'un pied de haut au-dessus du niveau du pavé; ce banc est divisé en plusieurs sections, au moyen des peaux attachées aux étauçons qui soutiennent la poutre maîtresse qui porte toute la toiture; ces cloisons donnent autant de chambres qu'il y a de séparations; on les prendroit pour des loges d'animaux. Chaque ménage a son appartement séparé; on trouve dans chacune de ces cabanes jusqu'à dix familles réunies sous le même toit; les bancs recouverts de peaux leur servent de lit pour la nuit,

& de siège pour le jour : les hommes s'asseoient sur le bord, les jambes pendantes ; les femmes s'y tiennent les jambes croisées comme les tailleurs sur leurs établis. L'occupation des hommes est de faire des ustensiles de pêche ou de ménage ; les femmes préparent à manger, font les habits & les souliers. Le jour entre dans la partie antérieure de la hutte, par une fenêtre de deux pieds en carré ; des intestins de Poisson, préparés & très-transparens, en forment la vitre ; elle est impénétrable au vent & à la neige. C'est sous cette fenêtre, qu'on loge les étrangers ; il y a dans cet appartement, comme dans les autres, un banc qui sert de lit & de chaise.

Chaque ménage a son feu particulier. Un bloc de bois, recouvert d'une large pierre, & appuyé au pilier de séparation, porte un trépied ; sur celui-ci est placée la lampe qui est de cette espèce de marbre bâtard ; cette lampe a la forme d'un croissant ; elle est incrustée dans une planche de forme

elliptique ; cette boîte reçoit l'huile qui découle , & elle empêche qu'elle ne soit perdue. La mèche est faite d'une mouffe fine , qui brûle si bien , que tout l'appartement est éclairé de la seule lueur de sa flamme ; cette mèche , ou plutôt cette poignée de mouffe ardente , a encore la propriété de réchauffer la cabane entière ; la chaleur de cette flamme est même à un degré assez fort , pour faire bouillir un chauderon de marbre suspendu au plafond par quatre cordes , un peu au-dessus de la lampe. Cette marmite , d'un pied de haut , sur six pouces de diamètre , suffit pour cuire les alimens d'un repas ordinaire d'un ménage entier. C'est au feu de cette lampe que les Sauvages sèchent tous leur habits de chasse & de pêche ; on les accroche à un porte - manteau suspendu au plafond , à une petite distance de la flamme. Les lampes des Groenlandois , continuellement allumées , donnent une chaleur plus uniforme que les poëles d'Allemagne ; elles sont plus

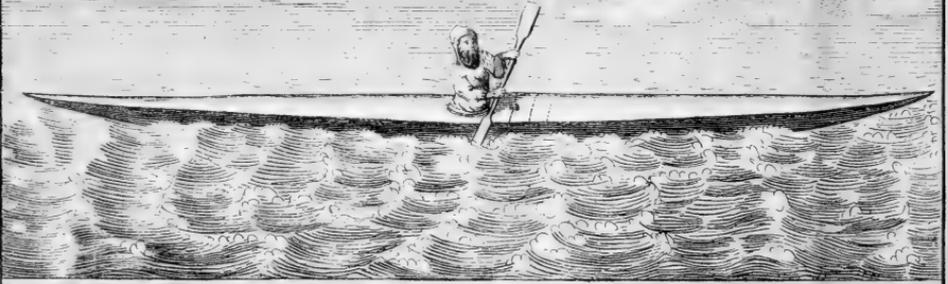
saines , ne fument presque pas , & il n'y a aucun danger qu'elles mettent le feu à la cabane. Cependant il seroit bien difficile pour un Européen, de s'accoutumer à ces prisons lugubres , dont l'infection est au-dessus de tout ce qu'on peut en dire : l'odeur forte des lampes , celle du poisson & de la viande que l'on fait cuire dans les marmites , celle des peaux qui tapissent les murs intérieurs & le plafond , & sur-tout celle de l'urine qu'on répand sans se gêner dans la cabane même , ou qu'on y ramasse dans des baquets , rendent l'habitation de ces huttes plus insupportable pour les étrangers , que les prisons les plus infectes de l'Europe. Cependant cette mauvaise odeur ne doit pas beaucoup nuire à la santé , puisque les Groenlandois y vivent plus de la moitié de l'année sans presque en sortir , & qu'ils s'y portent bien. Contens dans leur pauvreté , ils se croient heureux pourvu qu'ils aient de quoi manger ; ils le font en effet mille fois plus que ces opulens

de la terre , dont l'ambition est insatiable au sein des richesses , de la mollesse & des plaisirs.

A l'entrée de la cabane est placée une espèce de cuve de bois , dans laquelle les Groenlandois renferment tous les jours leur petite provision de viande & de poisson ; car ils tiennent leur provision d'hiver sous la neige en dehors de leur cabane , & tous les jours ils vont prendre ce qui leur est nécessaire pour la journée. Tout près de cette caisse , sont suspendus à un pilier , les *kajaks* , ou batelets , les ustensiles & les armes de pêche & de chasse. Les Groenlandois se renferment dans leurs cabanes vers la fin de Septembre & n'en sortent qu'à la fin d'Avril ou au commencement de Mai. C'est dans ce temps que la fonte de la neige détériore les huttes , & que les Sauvages , forcés de les abandonner , se retirent sous des tentes pour y passer la belle saison.

Voici quelles sont les dimensions des tentes des Groenlandois. Ils choisissent

GROENLANDAIS EN MER



KAJAK ET RAME DU GROENLANDAIS



MUSEUM ZOOLOGIEN
ZOOLOGIEN
NOV 10 1942
LIBRARY



un terrain uni qu'ils pavent de pierres plates dont ils forment un quarré long. Ils y plantent dix à quatorze solives ou côtes de baleines; elles portent une espèce de chassis qui les lie & les soutient toutes à la hauteur d'un homme, il leur sert de ciel : cette charpente est recouverte de peaux de chien de mer doublées; les plus riches Sauvages tapissent leurs tentes de belles peaux de rennes. Celles qui couvrent la tente & qui tombent jusqu'à terre, y sont assujetties par des pierres & de la mousse, afin que le vent ne puisse pas s'y introduire & renverser la tente. L'entrée est fermée par un rideau de boyaux de poisson très-artistement fait & transparent; il a une bordure de fil bleu & rouge; les anneaux sont de peau blanche; ce rideau suffit pour mettre à l'abri du vent. Ce vestibule donne à la grande porte d'entrée; celle-ci se ferme par une tapissérie de peau de Chien de mer. On y conserve les provisions, on y place les baquets d'aisance. Les cuisines sont en dehors des

tentes en plein air ; c'est dans la belle saison qu'on fait usage de marmites de cuivre & du bois à brûler pour apprêter à manger. La mère de famille a sa toilette dans un des coins de la tente ; elle étale ses nipes & ses beaux ajustemens à un porte - manteau sous un large rideau de peau blanche , dont la broderie en fil de diverses couleurs , représente diverses figures assez singulières.

Chaque ménage a sa tente ; mais les riches logent jusqu'à trois ou quatre familles pauvres , auxquelles elles sont apparentées : on trouve dans ces grandes tentes , jusqu'à vingt personnes. Les lits & les autres meubles sont disposés dans les tentes comme dans les cabanes ; il y règne cependant plus de propreté & plus d'ordre. On n'y éprouve pas autant de chaleur , & on n'y est pas autant incommodé par l'infection de l'air intérieur. Les Groenlandois s'y dédommagent des incommodités de l'hiver , & il est vrai de dire qu'ils y ressentent à un certain degré , l'agrément de leur belle saison.

On souffre peut-être moins sous ces tentes & dans ces tanières infectes au Groenland, que dans les sables brûlans de la Lybie, ou même dans les plus belles contrées de l'Asie; ici, il est vrai, une gelée presque éternelle porte la stérilité jusques dans les entrailles de la terre, & lui permet à peine de pousser quelques ronces inutiles; là, une chaleur brûlante dessèche les sources, & elle est presque toujours accompagnée d'une peste cruelle qui emporte la moitié des habitans. Si quelquefois la peste semble donner quelque relâche aux peuples qu'elle afflige, d'autres maladies épidémiques, non moins désastreuses, les emportent avec autant de violence & de fureur: on trouve au Groenland peu de ces plaisirs dont la jouissance est pénible; en Asie, il s'en faut bien que les jouissances soient proportionnées aux desirs variés des cœurs passionnés pour la mollesse; là, la peine qu'on se donne pour se procurer les premières nécessités de la vie, les seules que les Groenlandois

ambitionnent, est toujours couronnée du succès, & le Sauvage trouve toujours de quoi soulager sa misère, parce qu'il fait se contenter de peu; ici, les passions & les desirs, excités par une imagination féconde & toujours fixée sur le fantôme des jouissances de la mollesse, ne trouvent aucun aliment propre à les calmer un instant; en un mot, les Groenlandois possèdent peu, mais ils possèdent tout ce dont ils ont besoin; & la plupart des autres peuples vivant dans la plus grande abondance, manquent souvent du pur nécessaire, & sont pauvres de leur richesse même. Quoiqu'en général personne de nous ne voulût s'expatrier, pour aller fixer sa demeure au pied des rochers de glace du Groenland, combien cependant de nos pauvres ouvriers, journaliers, soldats même, & habitans des campagnes s'y trouveroient infiniment mieux que parmi nous; combien n'en est-il pas qui très-souvent desireroient être nés sous la zone glaciale, & y vivre par préférence à leur malheureuse

patrie, si, dans l'excès de leur misère, ils étoient en état de comparer la vie des Sauvages du Nord à celle qu'ils traînent eux-mêmes dans la plus douloureuse indigence!



CHAPITRE XXVII.

Arts & Sciences des Groenlandois.

ON ne s'attend pas, sans doute, de trouver chez un peuple sauvage, tel que celui que je viens de dessiner, des arts perfectionnés, des sciences profondes & sublimes : les Groenlandois sont peut-être les plus ignorans, les plus bornés & les moins susceptibles de civilisation de tous les Sauvages connus. Les Missionnaires même que le Dannemarck leur envoie pour leur prêcher l'Évangile, n'ont pu parvenir encore à développer en eux le plus petit germe d'aptitude pour nos arts & nos sciences ; leur intelligence toujours grossière, semble cependant s'être un peu dégourdie ; ils sont moins stupides qu'ils n'étoient ; mais les progrès de l'esprit sont si lents chez les Groenlandois, qu'on peut conclure dès

aujourd'hui qu'ils font tout ce qu'ils peuvent être.

La langue de ces Sauvages est très-pauvre, très-imparfaite; les mots sont longs & composés en général, de beaucoup de syllabes; ils parlent du gosier; ce qui fait que, même lorsqu'ils s'expriment dans une des langues des Européens, dont ils ont appris quelques expressions, ils sont presque inintelligibles; ils suppléent au défaut des expressions de leur propre langue, par des gestes; on peut dire qu'alors il est bien plus aisé de les comprendre que lorsqu'ils parlent. On assure que leur langue n'a aucun rapport avec celle des autres peuples du nord, excepté avec celle des Esquimaux, qui paroissent être leurs frères & la tige originaire d'où sont sortis les Groenlandois.

Ce peuple n'a pas de poésie proprement dite, ou du moins elle est aussi imparfaite que les arts & les sciences qui lui sont propres; il a cependant certains mots plus cadencés & une espèce

de rime qu'il emploie quelquefois avec une sorte de grace.

Les Groenlandois ne comptent que par leurs doigts, & ne comptent que jusqu'à vingt, encore n'ont-ils pas des mots particuliers pour s'exprimer jusqu'à vingt; ils n'en ont que pour dire un, deux, trois, quatre, cinq. Ainsi, pour dire vingt, ils disent *quatre fois cinq*, ou plutôt ils montrent quatre fois cinq doigts de la main; pour compter jusqu'à cent, ils montrent cinq fois leurs vingt doigts, ou ils disent *cinq hommes*, parce que cinq hommes ont cent doigts entre eux tous; ils ont cependant des mots pour exprimer *dix*, *onze* & *seize*.

Ils sont plus habiles dans la science de la Généalogie; ils savent par cœur, & sans la plus petite erreur l'arbre généalogique de dix races de leur famille, soit en ligne droite, soit en ligne collatérale; il n'est pas surprenant qu'ils soient toujours prêts à répondre sur leur descendance particulière, leur intérêt le plus

plus précieux est attaché à la connoissance exacte de leurs ancêtres. Un pauvre Groenlandois ne périra jamais de faim, & ne manquera jamais du nécessaire, s'il est en état de prouver à un Groenlandois riche, qu'il soit de la même famille que lui & qu'il est son parent, ne le fût-il qu'au dixième degré, même par une branche collatérale. Ce peuple ne rougit pas d'avoir des parens pauvres, & se fait un devoir de les assister.

Les Groenlandois ne savent ni lire ni écrire; les efforts des Missionnaires, pour parvenir à montrer à ces Sauvages ces deux arts, les plus utiles dans la société, ont été en pure perte. Les Groenlandois regardent le temps qu'il faut donner à l'étude des élémens de l'écriture & de la lecture, comme tout-à-fait perdu; & ils pensent pouvoir l'employer beaucoup plus utilement à la pêche ou à la chasse. Ces Sauvages avoient si peu d'idée de l'écriture, avant l'arrivée des Missionnaires & des

Pêcheurs Européens, qu'ils furent épouvantés lorsqu'ils virent des caractères tracés sur le papier ; ils ne pouvoient comprendre que le papier fût *un être parlant* ; c'est l'expression dont ils se servoient. On eut beaucoup de peine à les déterminer à toucher un papier écrit, ou un livre ; ils crurent y voir une espèce de forcellerie ; les caractères noirs, tracés sur du papier blanc, leur parurent une négromancie épouvantable. Lorsqu'un Ministre Luthérien leur lisoit le Décalogue, ils étoient persuadés qu'un Esprit familier parloit derrière lui. Ils sont revenus de leur étonnement & de leur peur à ce sujet ; ils se chargent avec plaisir de porter une lettre à plusieurs milles, parce que leur commission est très-bien payée ; ils y attachent même une espèce d'honneur, en ce qu'ils s'imaginent être les porteurs de paroles, d'un homme à un autre. Quelques-uns d'entre eux, néanmoins, & ce sont ceux particulièrement qui font un commerce plus étendu, ont profité jusqu'à un

certain point de l'utilité de l'écriture ; on en trouve qui en savent assez pour écrire , avec du charbon noir sur une pièce de peau blanche, leurs demandes & la promesse d'acquitter leurs dettes. Ils savent spécifier la quantité des marchandises dont ils ont besoin ; les jours qui s'écouleront , jusqu'à celui du paiement , & en un mot tout ce qui a rapport à un commerce réglé ; ils envoient ces factures de leur façon aux Facteurs Danois , & ceux-ci les comprennent assez pour remplir exactement les commissions qu'ils reçoivent de ces Sauvages.

Ils comptent le temps avec si peu de précaution , que la plupart ignorent leur âge ; ils comptent les années par les hivers , & les jours par les nuits. La raison qu'ils en donnent n'est pas sans fondement , puisque effectivement l'hiver fait les deux tiers de l'année , & que la nuit emporte les deux tiers de leur vie. Ils ne comptent que jusqu'à vingt hivers ; arrivés à ce terme,

ils se perdent dans le calcul de leurs années. Ils ont fixé cependant, depuis quelque temps, des époques qui leur servent à fixer aussi les événemens les plus remarquables de leur vie. La fondation d'un établissement Danois, l'arrivée d'un Missionnaire sont pour eux de grands événemens; c'est de ces deux principales époques qu'ils partent pour mettre quelque ordre dans leur chronologie particulière. Ils divisent les saisons de l'année d'une manière qui leur est toute particulière. Ne connoissant pas les équinoxes, ils se règlent par le solstice d'hiver, qu'ils jugent arriver quelques jours plutôt que nous ne le fixons. Lorsqu'ils apperçoivent à la cime des rochers la foible lueur des rayons du soleil prêt à quitter leur horizon, ils le considèrent un moment en silence, & célèbrent alors leur nouvelle année. De ce moment, ils comptent trois mois jusqu'au printemps, & se préparent, après ces trois mois, à quitter leurs cabanes pour se loger sous leurs tentes.

Le quatrième mois , c'est-à-dire celui d'Avril , leur est annoncé par l'apparition de certains Oiseaux , & par la ponte des Corbeaux ; le cinquième mois , ils reçoivent la visite des Phoques qui commencent à reparoître avec leurs jeunes sur leurs côtes. Les Canards sauvages leur annoncent le mois de juin ; alors la lune disparoît entièrement à leur vue , parce que l'éclat de la lumière du soleil obscurcit absolument celle de l'astre de la nuit. Les Groenlandois ne pouvant plus compter alors , comme dans l'hiver , par les différentes phases de la lune , comptent par le cours de l'ombre du soleil , qui leur est indiqué par le sommet des hautes montagnes dont les pointes leur servent d'aiguille solaire ; c'est par ces prolongations variées de l'ombre , qu'ils comptent alors leurs jours. Pendant tout le temps que le soleil ne quitte pas leur horizon , ils mesurent la longueur de leurs jours , par la longueur de l'ombre qu'ils apperçoivent à l'est des plus hauts rochers.

C'est par la perpendicularité de ces ombres , ou par leur déclinaison , qu'ils font avertis du retour des Phoques , du départ ou de l'arrivée de certains Poissons & de certains Oiseaux , & du moment enfin où ils doivent plier leurs tentes & réparer leurs huttes pour s'y renfermer.

Ils divisent les parties du jour par le *flux* & le *reflux* dont ils attribuent l'action à la pression de la lune ; ils divisent encore plus commodément les parties de la nuit par le lever & le coucher des étoiles. C'est là que se borne toute leur science astronomique sur la division du temps.

Leur science sur la création & le mécanisme de l'univers , se borne à des fables grossières que leurs Devins ont soin de leur inculquer comme des vérités qui méritent toute leur croyance & tout leur respect. Ils croient que la terre est immobile sur ses fondemens , mais que ces fondemens tombant en lambeaux par leur vétusté , bientôt le globe entier disparoîtroit dans l'abyme , si

les Devins n'étoient continuellement à les réparer & à les étayer. Ces jongleurs entretiennent les Sauvages dans cette pitoyable crédulité, en leur montrant des gros morceaux de bois qu'ils prétendent être des débris des fondemens de la terre. Les Groenlandois prétendent que le firmament a son pivot particulier, placé sur une haute montagne, sur lequel il roule continuellement en équilibre; ils prétendent aussi que tous les corps célestes sont autant de Groenlandois ou d'animaux enlevés au ciel par quelque accident particulier, & que la qualité des alimens dont ils se nourrissent, détermine la couleur des étoiles qu'ils représentent. Les planètes en conjonction ne sont, à leur avis, que deux femmes qui se visitent en se querellant; les comètes ne sont aussi que des ames Groenlandoises qui voyagent dans le ciel pour voir ce qui s'y passe. Ils nomment la constellation de la *Grande Ourse*, la *Renne*; les sept étoiles dont elle est composée sont

sept Chiens de mer qui poursuivent un Ours. Cette constellation sert aux Groenlandois pour leur annoncer le retour de la nuit. Ils prennent les deux *Gemeaux* pour la poitrine du firmament , & la constellation d'Orion , pour quelques hommes errans & qui se sont perdus sans pouvoir retrouver leur route , au retour de la chasse aux Phoques , & qui ont été enlevés dans les cieux. Le soleil & la lune étoient frère & sœur. Jouant un jour avec d'autres enfans dans le cahos, *Malina* fatiguée des poursuites de son frère *Anninga* , trempa la main dans l'huile de la lampe qui éclairoit le cahos, & l'appliqua sur la figure d'*Anninga* ; elle le marqua ainsi pour pouvoir le reconnoître lorsqu'il repasseroit devant la lampe. Après cette espiéglerie, *Malina* vouloit prendre la fuite , mais son frère la poursuivit, jusqu'à ce qu'elle eût pris son essor vers le ciel , & elle y fut changée en soleil ; son frère qui resta en chemin , parce qu'il étoit moins agile qu'elle , fut changé en lune ; il tourne

continuellement autour d'elle, comme s'il se flattoit encore de pouvoir l'atteindre. Lorsque *Anninga*, métamorphosé en lune, est fatigué, qu'il n'en peut plus de faim, & que faute de manger, il est devenu très-maigre, il s'arrête; il pose ses armes de pêche & de chasse sur un traîneau attelé de quatre Chiens, & s'absente quelques jours pour reprendre de l'embonpoint; alors il reparoît gros & gras (1). La lune se réjouit de la mort des femmes, & le soleil de celle des hommes: c'est pour cette raison que les hommes ferment la porte lorsqu'il y a éclipse de soleil, & que les femmes la ferment pendant les éclipses de lune. *Anninga* rode alors autour des cabanes pour enlever les peaux & les provisions, & pour donner la mort à tous ceux qui ne suivent pas exactement, & avec la plus scrupuleuse fidélité, les règles de

(1) L'Extrême maigreur d'*Anninga*, représente le dernier quartier de la lune; son embonpoint & sa grosseur représentent la pleine lune.

conduite que les Devins prescrivent aux Groenlandois. On cache aussi avec le plus grand soin les provisions ; les hommes sur-tout s'empressent de porter sur le toit des cabanes, les meubles & les ustensiles de cuisine ; ils battent sur leurs chauderons pour épouvanter la lune, & pour l'obliger à prendre la fuite & à aller reprendre sa place ordinaire dans le firmament. Lorsque l'éclipse est de soleil, les femmes prennent leurs Chiens par les oreilles ; s'ils aboyent, c'est une marque certaine que la fin du monde n'approche pas encore, car, disent-elles, les Chiens créés pour l'usage de l'homme, ont un certain pressentiment de l'avenir ; mais si ces animaux n'aboyoient pas, tout seroit perdu ; le monde se décomposeroit, & on n'y trouveroit plus de Groenlandois. On a grand soin de prévenir ce malheur en pinçant les Chiens, de façon à les faire crier, à force de leur faire mal.

Lorsque par hasard le tonnerre gronde, les Groenlandois croient que ce sont

deux vieilles femmes qui se battent dans leur cellule aërienne pour la peau d'un Phoque qu'elles se disputent. La cellule est renversée, les lampes se brisent & se répandent, & les éclairs ne sont autre chose que le feu de ces lampes qui, alors, serpente dans les airs. Ils sont du reste très-ignorans en astronomie. Les Groenlandois ne croient pas à l'astrologie, & se mettent peu en peine de chercher l'avenir, en observant le ciel, le vol ou le chant des oiseaux.



CHAPITRE XXVIII.

Maladies & Remèdes des Groenlandois.

LA médecine n'a pas fait plus de progrès au Groenland, que les autres sciences. Voici les maladies & les incommodités auxquelles les Groenlandois sont sujets.

Les vents qui soufflent avec violence dans les mois de Mai & de Juin, ainsi que la réflexion des rayons du soleil sur la neige & sur la glace, leur occasionnent une fluxion très-douloureuse sur les yeux; ils les ont alors très-enflammés & très-larmoyans. Pour prévenir cette incommodité, ils prennent un petit copeau de bois très-mince, large de trois doigts & l'assujettissent sur les yeux. Quelquefois ils y font plusieurs petits trous pour se conserver l'usage de la vue, & diminuer seulement la force de la réverbération des rayons du soleil. Si l'incommodité devient insupportable, ils

se font une incision au front qui produit l'effet d'une sorte de cautère. Lorsqu'ils sont affligés de la cataracte, ils appellent une femme qui en fait l'opération avec une aiguille courbe & un petit couteau destinés à cet usage; il arrive souvent que cette opération ne réussit pas, & que le patient s'en trouve beaucoup plus mal. Depuis que les Groenlandois font usage du tabac en poudre, ils sont moins sujets aux maux d'yeux.

Les Groenlandois sont sujets aux hémorrhagies; elles sont occasionnées par le froid, & par une trop grande abondance de sang, que l'usage immodéré de l'huile de Poisson & du Poisson même leur donne. Pour arrêter ces pertes de sang lorsqu'elles sont trop abondantes, ils prient quelqu'un de les sucquer sur la nuque, ils lient fortement avec un fil leurs doigts annulaires, ils mettent dans leur bouche un morceau de glace, ou enfin ils reniflent de l'eau de mer. Ils sont sujets aussi aux autres maladies des Européens, comme douleur de tête,

douleur de dents, éblouiffemens, hydro-pifie, épilepfie, folie, &c. Mais ces maladies font fi rares chez eux, qu'ils ne connoiffent point de remèdes pour les guérir.

Ce peuple eft fujet à deux fortes de maladies de la peau ; la première eft une forte de gale ; tout le corps, à l'exception des mains, fe couvre de puftules ; cette incommodité n'eft ni contagieufe, ni de longue durée. La feconde eft une forte de lèpre dégoûtante ; elle eft incurable, & même contagieufe à un certain point. Ces lépreux vivent féparés de la fociété, & n'ont d'autre confolation que celle de pouvoir fe grater à leur aife ; ils fe fervent de plumes pour faire tomber les écailles dont ils font couverts. Les habitans penfent qu'ils doivent originairement cette maladie à la trop grande quantité de Poiffon, qui fait pour ainfi dire, leur unique nourriture. La petite vérole étoit inconnue au Groenland avant l'année 1733. Un jeune homme de Copenhague y porta ce fléau ;

& dans peu de temps, plus de trois mille Groenlandois en furent la victime.

Les Groenlandois sont aussi sujets à la gravelle, à la pierre; mais ils en font la cure au moyen d'une très-grande incision; ils y mettent un appareil de foin ou de mousse, qu'ils assujettissent quelquefois avec une petite planche très-mince, pour que leurs habits n'enveniment pas la plaie; du reste ils vaquent à leurs travaux sans se plaindre de la plus petite incommodité. L'urine est le remède ordinaire pour les blessures des mains & des pieds; par ce moyen ils étanchent le sang qui découle de la plaie; ils y mettent ensuite un emplâtre de graisse; ou bien ils y appliquent un peu de mousse trempée dans l'huile, & bandent le pied ou la main avec une lanière de cuir. Si la blessure est large, ils en recousent les bords ensemble, avant d'y mettre le bandage.

Ils ont un remède prompt & efficace pour guérir les luxations: ils font tirer avec force le bras ou la jambe luxés,

jusqu'à ce que les os soient remis à leur place ; alors ils y font un bandage au moyen d'une courroie très-mince ; il est surprenant qu'au moyen de cette simple opération, ils soient guéris en très-peu de temps. Lorsqu'ils se cassent un bras, ou une jambe , ils ne se servent pas d'autre moyen pour les remettre.

En général, les Groenlandois n'ont de remèdes que pour les maladies extérieures ; ils les guérissent en peu de temps, si elles ne sont pas trop graves. Ils n'en ont aucun pour les maladies internes, & laissent à la nature le soin de les guérir. Ces dernières sont ordinairement l'étiisie & la pulmonie : cependant ils cherchent à en arrêter les progrès, en faisant usage d'une sorte de mousse noire qu'on trouve sur les montagnes. Ils sont sujets aussi à la dyssenterie , principalement au printemps ; il y a apparence que la quantité de mûres sauvages qu'ils mangent avant leur parfaite maturité, leur occasionne cette dangereuse maladie. Enfin ce peuple est encore très-sujet aux maladies
de

de langueur ; la respiration devient de plus en plus pénible jusqu'à ce que la mort vient mettre fin à tous leurs maux.

Le Groenlandois en général n'est pas sujet à la fièvre. Lorsqu'il se sent attaqué d'une douleur de côté, maladie très-fréquente au Groenland, & qui est occasionnée par une sueur interceptée, il se sent pris d'un frisson, suivi d'une grande chaleur qui occasionne des tiraillemens à la poitrine. C'est la maladie la plus ordinaire ; mais les Groenlandois en sont bientôt délivrés soit par les remèdes, soit par la mort. Ils appliquent la pierre d'aimant sur la partie douloureuse ; il paroît qu'elle attire l'humeur & qu'elle soulage le malade. Depuis l'arrivée des Européens au Groenland, ils se font saigner dans cette maladie ; & même quelquefois seulement par précaution, & ils s'en trouvent très-bien.

La plupart de ces maladies leur proviennent de leur manière de vivre, qui est en général très-pénible, & de la mauvaise nourriture que la nature leur

a départie. Dans l'hiver, lors même que le froid est au point de leur ôter toute sensibilité, & que tous leurs membres sont engourdis, le Chasseur sort de sa hutte tout suant, souvent à demi nud, pour s'exposer aux rigueurs du vent du nord, le plus froid dont on puisse se faire une idée. S'il n'a rien à manger, il jeûne pendant deux ou trois jours; lorsqu'il reste dans sa hutte, il mange continuellement & ne laisse pas un instant son estomac vide. Il a continuellement soif, à cause de la chaleur excessive qu'il éprouve dans sa tanière; alors l'eau n'est jamais assez froide pour lui; il y jette une pièce de glace & ne boit l'eau que lorsque celle-ci est presque fondue: aussi les maladies de la poitrine surviennent-elles particulièrement dans l'hiver, lorsque ce peuple manque de vivres: c'est aussi alors, que la mort fait plus de ravage chez ces Sauvages.



C H A P I T R E X X I X.

Des Funérailles des Groenlandois.

DÈS qu'un Groenlandois est à l'agonie, on le revêt de ses plus beaux habits & on lui met ses bottes. Aussitôt qu'il est mort, on trouffe ses jambes, & on les lie fortement aux cuisses, sans doute pour que son tombeau étant plus court, il n'en coûte pas autant de peine pour le faire. On écarte avec soin tout ce qui a touché son corps, pour détourner tous les malheurs qui pourroient en être la suite pour sa famille. On jette tout à la porte, ainsi que tous les meubles & effets de tous les habitans de la même hutte. On laisse le tout exposé à l'air jusqu'au soir; l'air intérieur est censé alors assez purifié, & tout est remis à sa place. On pleure le mort pendant une heure, & on fait les préparatifs de ses funérailles; on prépare son

tombeau qui est ordinairement construit avec des pierres , sur une élévation à une certaine distance de la hutte ; on met dans le fond une légère couche de mousse. On ne sort pas le cadavre par la porte , on le jette par une fenêtre. Si le Groenlandois meurt sous sa tente , on ne le sort pas non plus par l'entrée de la hutte , mais on pratique une ouverture dans l'une des peaux qui couvrent la tente , & le corps mort est jeté par cette grande lucarne. Une femme est chargée de faire le tour de la demeure du mort , avec une pièce de bois allumé dans sa main , & de crier , *Il n'y a plus rien à faire ici pour toi.*

Le cadavre , emmaillotté & cousu dans sa plus belle pelisse , est porté au tombeau par ses plus proches parens ; ils le mettent sur leurs épaules , ou bien ils le traînent sur la terre. On le place dans le tombeau ; on le recouvre d'une peau , sur laquelle on met beaucoup de mousse , & ensuite on amoncelle des grosses pierres pour empêcher que

le cadavre ne devienne la proie des Oiseaux ou des Renards. On place tout près de ce maufolée, le kajak du défunt, ainsi que ses flèches & tous ses autres outils; si c'est une femme qui a payé le tribut à la nature, on place à ses côtés son couteau & ses aiguilles. Ce peuple pense que la privation de ces ustensiles, affligeroit leur ame dans l'autre monde, & qu'elle porteroit obstacle à leur subsistance.

Quelques Groenlandois ont abandonné la coutume de placer ces ustensiles auprès de leurs morts; ils se sont apperçus que des filoux venoient les enlever, sans avoir peur des spectres ou de la vengeance des ombres. Cependant ils n'en font pas usage, mais ils les vendent à d'autres qui s'en servent sans scrupule. Ceci prouve qu'il y a chez tous les peuples, des ames assez fortes, ou des Philosophes assez raisonnables pour se mettre au-dessus de toutes ces puériles superstitions.

Quelques-uns mettent la tête d'un

Chien sur le tombeau de leurs enfans ; ils disent que l'ame d'un Chien fait se conduire , & qu'elle servira de guide sûr à celle d'un enfant (1).

Les parens & les voisins qui forment le convoi funèbre , reviennent en silence à la hutte mortuaire , immédiatement après avoir rendu les derniers devoirs au mort. Il est quelques purifications indispensables pour ceux qui l'ont porté au tombeau , qui l'ont enseveli , ou qui l'ont touché. Les hommes prennent place dans la hutte, & gardent un morne silence ; ils se blotissent sur la terre, leurs coudes appuyés sur les genoux , & la face dans les deux mains. Les femmes se couchent tout de leur long , le visage contre terre ; elles sanglottent & gémissent. Le plus proche parent du mort est chargé de l'oraison funèbre ; l'Orateur s'en acquitte avec zèle ; tous

(1) Description du Groenland par Eggede, Évêque & Missionnaire, traduite en français, par M. D. R. D. P. Édition de 1763, Chap. XIV.

les hauts faits, les bonnes qualités & les vertus de son parent sont récités avec enthousiasme. Ce discours n'est, à proprement parler, qu'une ode ; le style en est empoulé : le Panégyriste fait une pose à chaque strophe ; il est interrompu par des pleurs, des gémissemens & des cris de douleur qui servent de refrain ; mais à la dernière strophe, les hurlemens redoublent, & l'Orateur donne aussi carrière à sa douleur, il gémit & sanglotte avec tout son auditoire. Une femme est chargée de la conduite de ce lugubre concert ; elle bat une sorte de mesure, & tous les assistans se règlent pour les gémissemens, pour les cris & pour les poses, sur elle : les hommes ne font ordinairement que sanglotter. Cette musique, toute bizarre qu'elle est, est néanmoins touchante, & porte la tristesse dans l'ame. La cérémonie finit toujours par un repas dont le mort fait les frais ; la douleur des convives disparoît tout-à-coup à la vue des provisions que le mort

n'avoit pas consommées; ils ne pensent qu'à se bien régaler. Les visites de deuil se répètent tous les jours, aussi longtemps que les provisions ne sont pas épuisées; le temps de ces visites est appelé le temps du grand Deuil. La veuve porte ce deuil, couverte de ses plus sales habits; elle ne sort presque pas de sa hutte; elle dit à tous ceux qui viennent la visiter: *Celui que vous cherchez n'est plus ici; il ne s'en est allé, hélas! que trop loin.* Le deuil ordinaire dure plus d'un an; sa durée est réglée sur l'âge du mort & sur le plus ou moins de services qu'il pouvoit rendre à sa famille. Les femmes vont pleurer souvent sur le tombeau du chef de la maison. Le deuil des hommes est marqué quelquefois par des blessures assez profondes qu'ils se font, dans les premiers accès de leur chagrin. Les *Angekoks*, ou les Devins, sont toujours consultés sur la durée du deuil. Si le défunt ne laisse pas de parens, on ne se met pas même en peine de lui donner la

fépulture ; il pourrit dans fa hutte ou en pleine campagne.

Les Groenlandois ont une coutume barbare ; il est furprenant que les Miffionnaires n'aient pu réuffir à la détruire. Un enfant à la mamelle , dont la mère meurt , eft enterré tout vivant auprès d'elle , fi le père ou les parens ne peuvent pas lui trouver une nourrice. C'eft par excès de tendrefle pour lui , qu'ils prétendent autorifer cette barbarie. *Nous n'aurions pas le cœur de le voir fouffrir & mourir de faim* , difent - ils ; & ils ont le cœur de le condamner à ce fupplice ! Le fort des veuves avancées en âge , eft le même ; fi elle n'a plus de parens ou d'amis qui veuillent fe charger d'elle , elle eft enterrée vivante à côté de fon mari. Le fort des vieillards eft plus confolant en quelque forte. Lorfqu'un homme eft en proie à tous les malheurs de la caducité , & qu'il eft dans l'indigence , fi perfonne ne veut lui donner afile , on le transporte dans une Ifle déferte ,

on l'y abandonne à son malheureux sort.

Quelle étrange commifération que celle qui rend l'homme cruel & barbare envers son semblable, envers ses plus proches parens ! Les Groenlandois font fans doute violence à la nature, lors même qu'ils croient obéir à ses loix éternelles. Tout ce qu'on peut dire, pour difculper ce peuple groffier, c'est qu'il interprète bien à contre-fens les loix de l'humanité.

Je crois faire plaifir à mes leéteurs, en donnant ici la traduction que *M. Dalager* nous a laissée d'une de ces oraisons funèbres dont j'ai parlé plus haut. Celle-ci est l'ode qu'un père de famille chante lui-même à la mort de son fils. La nature la plus agreste est toujours expreffive dans ses grands élans ; & la naïveté avec laquelle elle s'exprime, vaut bien tout ce que l'art oratoire a de plus brillant & de plus recherché.

« Ah que je fuis malheureux ! J'ai
 » beau te chercher de mes yeux, à
 » cette place où tu t'affeyois à mes

» côtés ; hélas elle est vide ! Il est donc
» perdu le foin que ta mère prenoit
» de sécher tes habits au retour de
» ta chasse ! Ma joie s'est convertie
» en tristesse ; ma joie s'est ensevelie
» sous les montagnes ! Avant ta mort ,
» je m'en revenois content dans ma
» hutte , le soir après avoir donné toute
» la journée au travail. J'ouvrois d'a-
» bord mes foibles yeux pour t'y voir ;
» ou je t'y attendois , & me réjouissois
» d'avance de t'y voir arriver bientôt
» après moi.

» Avec quelle agilité tu maniois ton
» *Kajak* , au moment de ton départ
» pour la chasse ! Les jeunes gens , les
» vieillards même te portoient envie
» en admirant ton adresse. Ta mère
» allumoit la lampe , suspendoit le chau-
» deron pour faire cuire le gibier que
» tu avois tué de ta main ; elle invi-
» toit tous les voisins à venir se régaler
» de ta pêche ; elle leur servoit ces
» mets exquis , & moi j'en avois aussi
» ma part.

» C'est toi qui appercevois au loin
» le pavillon écarlatte des vaisseaux
» qui approchoient de nos côtes ; tu
» t'écriois avec transport ; *voilà le mar-*
» *chand qui arrive.* Tu fautois alors
» dans la barque qui portoit nos mar-
» chandises , le fruit de notre travail ;
» tu en séparois une partie que tu
» donnois à ta mère ; elle avoit soin
» de racler la peau des animaux dont
» tu t'étois rendu maître. Tu recevois
» en échange des chemises de toile &
» des outils de fer ; & , de cette ma-
» nière , tu recevois le prix que ton
» harpon & tes flèches t'avoient mérité.

» A présent , hélas , tout est perdu !
» Quand je pense à toi , mes entrailles
» s'émeuvent ; un trouble général me
» met hors de moi-même ! Si , du moins ,
» je pouvois pleurer comme bien d'au-
» tres , mes larmes soulageroient ma
» douleur.

» Qu'ai-je donc plus à desirer doré-
» navant dans ce monde ? La mort seule
» peut être de quelque prix pour moi !

» Je la préfère à tout ! Mais , si je
 » mourais , qui auroit soin alors de mon
 » épouse & des enfans qui nous restent ?
 » Je consens donc à vivre encore quel-
 » que temps. Hélas ! je serai privé pen-
 » dant tout le reste de mes jours , de
 » tout ce qui peut réjouir & consoler
 » l'homme sur la terre ».



C H A P I T R E X X X.

Événemens remarquables au Groenland.

Nous n'avons rien d'assez certain sur les événemens remarquables du Groenland, qui remonte avant l'année 1733. Ce peuple sans police, sans arts, sans sciences & sans belles-lettres, a toujours manqué d'Historiens, d'Écrivains, de Savans, d'Observateurs en état de transmettre à la postérité les événemens dont l'ensemble fait l'histoire nationale d'un pays. Cette histoire n'existe ni par les écrits des naturels du pays, ni par les monumens d'aucune espèce qui aient pu guider les Voyageurs, d'une manière assez sûre pour ramasser des matériaux propres à servir de fondement à l'histoire du Groenland.

Les événemens dont je vais rendre compte, sont tous malheureux & bien propres à confirmer l'opinion générale

sur la rusticité d'une contrée dont l'aspect est rebutant, le climat affreux, le sol ingrat & stérile.

Les Groenlandois ne connoissoient pas la *petite vérole*, avant l'année 1733; ils en éprouvèrent alors, & dans la fuite, les plus terribles effets. Cette épidémie y causa les plus grands ravages, sans que ce malheureux peuple eût aucun moyen d'en arrêter le cours, ou d'en adoucir la furie. Le projet louable que les Missionnaires avoient formé, de jeter dans ce pays sauvage, les fondemens de la civilisation, & d'y propager avec plus de fruit, les préceptes de l'évangile, donna entrée à ce fléau dans un pays, où il n'avoit pas encore pénétré. Tant il est vrai que le bien & le mal se touchent de si près, que très-souvent l'un produit l'autre.

En 1731, on avoit fait partir pour le Danemark six Groenlandois, quatre hommes faits, & deux enfans, garçon & fille, dans la vue de jeter dans leur cœur, les semences des mœurs

Européennes & des préceptes de l'évangile, afin de pouvoir les faire fructifier dans la suite avec plus de succès au Groenland. Les hommes étoient morts à Copenhague, les deux jeunes gens leur avoient survécu; lorsqu'on les crut un peu instruits, on les renvoya dans leur pays. La fille mourut dans la traversée, & le jeune homme arriva en bonne santé chez ses parens. Peu de jours après son arrivée, le germe de la petite vérole se développa; il fut bientôt couvert de pustules. D'abord, l'éruption de ces boutons ne donna aucune alarme; cette maladie étoit inconnue dans son pays. Il continua à fréquenter ses camarades & à jouer avec eux; il leur communiqua le venin dont il étoit atteint, & bientôt il en fut la première victime; il mourut au mois de Septembre 1733. Plusieurs de ses camarades le suivirent de près au tombeau; & dans peu, l'épidémie fit de cruels ravages dans toute la Colonie. La contagion fit d'autant plus de progrès, que les

les Groenlandois n'en connoissoient pas le traitement, & qu'ils s'y exposoient sans réserve. Les malades, dévorés par une soif brûlante, l'étaichoient avec de la glace dont, pendant la maladie, ils faisoient leur unique boisson. La mortalité s'étendit au loin, comme il arrive toujours dans un pays où l'épidémie se manifeste pour la première fois. Les malades, souffrant des douleurs inconcevables, & qu'ils n'avoient jamais ressenties, entroient dans une forte de rage; plusieurs se donnoient la mort avec leurs couteaux, d'autres alloient se jeter dans la mer pour mettre fin à leur tourment. Un de ces malheureux Groenlandois, voyant son fils prêt à mourir de cette cruelle maladie, assassina sa belle-sœur, dans la ferme croyance qu'elle avoit enforcélé cet enfant, & qu'il alloit mourir de ce sortilège. Les Danois qui se trouvoient alors au Groenland, craignirent un soulèvement général contre eux; on les accusoit hautement d'être la cause de ce fléau, & d'avoie

apporté le germe de cette maladie ; la peur de la contagion en multiplia les ravages. Les Groenlandois, se persuadant que c'étoit la peste, fuyoient les infortunés malades, les laissoient sans aucun secours, & même sans sépulture. Quelques-uns s'adressèrent au commencement, au Dieu que les Européens leur avoient fait connoître ; mais, voyant que leurs prières n'étoient pas exaucées, ils finirent par blasphémer contre ce Dieu, avec une rage & un désespoir inconcevables. Ils ne savoient pas, sans doute, que les desseins de ce Dieu sont impénétrables, quoique toujours sages.

M. Eggede & les autres Missionnaires se portèrent par-tout avec un zèle vraiment apostolique & infatigable. Ils tâchèrent, par leurs exhortations, de ramener l'idée du vrai Dieu parmi ce peuple désespéré, en lui citant des exemples frappans de sa miséricorde & de sa providence. Ils ne trouvèrent par-tout que la dévastation & la plupart

des habitations abandonnées ; ils marchoient sur les cadavres & sur les tombeaux, qu'un petit tas de pierres ou de neige leur indiquoit. La pâleur, la tristesse & le deuil étoient peints sur les physionomies des misérables qui avoient survécu à leurs parens & à leurs amis. Ils ne trouvèrent dans une Isle, qu'une seule jeune fille, couverte de pustules, avec trois petits frères qui se débattoient encore contre les atteintes de la mort. Leur malheureux père, après avoir donné la sépulture à tous les habitans de l'Isle, s'étoit fait un tombeau pour lui-même ; il s'y étoit renfermé avec le plus jeune de ses enfans, mort de la petite vérole, & avoit ordonné à cette fille de combler ce tombeau de pierres, pour le mettre lui-même à l'abri d'y être dévoré par les Renards. Les restes de cette famille infortunée ne vivoient plus qu'avec le résidu du Hareng desséché & d'un peu de chair de Phoques, en attendant que la faim ou la maladie

vinssent terminer leur malheureuse vie.

La petite vérole étendit alors ses ravages quarante milles au nord, & à-peu-près autant vers le sud; elle dura une année entière. Les Navigateurs Danois qui arrivèrent pour faire leur commerce ordinaire, trouvèrent la côte déserte à plus de trente milles d'étendue; les habitations même étoient presque détruites. M. Eggede porte le nombre des morts, dans l'espace cité, à trois mille. Dans l'espace de trois mois, cinq cents Groenlandois moururent dans un seul district de huit milles d'étendue. Dans celui de *Baals-Rivier*, le plus peuplé de tous, huit ou neuf personnes seulement échappèrent à la mort.

L'hiver de 1739 fut un des plus rudes, il eut les suites les plus désastreuses pour les naturels du pays; il fut si rigoureux dès les premiers jours qu'il se fit sentir, que les baies du sud furent tellement fermées par les

glaces accumulées, que les Groenlandois ne purent plus y pénétrer pour faire leur provision de Poisson. Plusieurs moururent de froid & de faim. Ils manquoient d'huile pour allumer leurs lampes qui leur servent tout-à-la-fois à faire cuire leurs alimens, & à échauffer leurs tanières. Dans cette double calamité, ils prirent la résolution de se réfugier chez les Européens établis dans leur contrée. Les hommes partirent à ce dessein ; ils étoient obligés de marcher plusieurs jours de suite sur la glace, en portant leur Kajak sur leurs épaules ; à peine trouvoient-ils de loin en loin quelque plage d'eau suffisante pour recevoir leur Kajak, & leur donner, en naviguant dans cette frêle nacelle, le moyen de se délasser. Ils prièrent les Missionnaires de leur donner asile, & d'envoyer chercher sur la glace leurs enfans & leurs femmes qui n'avoient pu les suivre. Les Frères Moraves les reçurent avec humanité, leur donnèrent tous les secours qui étoient en leur

pouvoir , & firent partir un navire pour aller chercher les malheureux qui étoient restés dans l'Isle. Elle étoit inabordable, à cause de la glace qui en défendoit les approches. On fut obligé , pendant une semaine , de laisser ces infortunés à la merci de la faim , ne pouvant les approcher assez pour leur faire passer des vivres. Enfin le temps s'adoucit un peu , l'eau commença à reprendre son cours , & on profita de ce moment pour les enlever & les soustraire à une mort certaine. Ils avoient passé dix jours dans la neige , sans autre ressource que leurs peaux & le cuir de leurs souliers pour se nourrir. Un Groenlandois plus hardi que ses compatriotes , prit la résolution désespérée de surmonter tous les obstacles au péril de sa vie , pour arriver à l'Isle , & en retirer sa femme & ses enfans ; il s'étoit muni de deux Kajaks. Il réussit : il plaça dans l'un sa femme & le plus jeune de ses enfans qu'elle portoit sur ses épaules ; il se mit dans le second avec l'autre

DANS LES MERS DU NORD. 455
enfant qu'il attacha sur ses épaules; il
attacha fortement les deux nacelles
ensemble, & il parvint, avec des peines
incroyables, en ramant tantôt sur l'une
tantôt sur l'autre, à délivrer sa fa-
mille, & à la conduire heureusement
à bord du navire.

L'année 1756 est une époque terrible
à laquelle la famine fit des ravages
inouïs au Groenland. M. Dalanger,
Facteur Danois, étant allé cette année
à Kellingeit pour y faire le commerce
de l'huile de Poisson, y fut témoin d'un
trait qui répugne à la nature, & qui est
horrible à raconter. La famine y avoit
fait un ravage inoui, & avoit emporté
la plus grande partie des habitans. Une
jeune fille, dont les parens étoient dans
l'impossibilité de l'alimenter, avoit été
jetée par eux dans un trou, pour s'épar-
gner, disoient-ils, le chagrin de la voir
mourir de faim. Deux jours après l'avoir
enterrée vivante, ils eurent la curiosité
d'aller voir si elle vivoit encore; ils la
trouvèrent respirant encore. Accablés de

chagrin ne pouvant venir à son secours, & alonger une vie qu'elle étoit sur le point de perdre, l'amour pour leur fille leur fit prendre une résolution cruelle. Afin de la délivrer des angoisses de la famine, ils s'avisèrent de la jeter toute nue dans la mer. Cette malheureuse se débattant contre les flots de ce terrible élément, y rencontra un Sauvage : celui-ci la saisit par commisération, & la retira de la mer. Mais cette bonne action même parut devoir lui être plus nuisible qu'avantageuse ; son libérateur ne pouvant lui donner aucun aliment pour appaiser la faim qui la dévorait, il la déposa dans un magasin vide, & elle fut laissée une seconde fois en proie aux horreurs de la famine. C'est dans ce triste & déplorable état, que M. Dalanger trouva cette infortunée, maigre, épuisée, n'ayant plus qu'un souffle de vie, il lui procura de la nourriture & des habits, & l'envoya au Comptoir de sa Factorerie.

En 1757, la famine se fit encore

fentir dans cette contrée , de la manière la plus cruelle. C'est le dernier trait de ce fléau destructeur , que nous citerons ; les Européens n'y avoient jamais vu autant d'infortunés qu'ils en virent cette année. La communication des Isles de l'une à l'autre , & avec le continent , avoit été absolument fermée par les tempêtes , les neiges , les glaçons , & tous les autres obstacles qui font la suite d'un atmosphère congelé. Dès les premiers jours de Mars , il étoit impossible d'aller chercher des vivres. La plus grande partie des enfans mourut , & ces innocentes créatures restèrent sans sépulture ; on en enterra un très-grand nombre vivans , pour épargner les vivres par ce moyen cruel. Les Missionnaires furent vivement touchés du sort déplorable de ces infortunés ; ils hasardèrent de venir à leur secours , & de chercher à leur procurer des vivres. Deux d'entre eux partirent pour Kangek. Voici le rapport qu'ils firent sur l'état où ils avoient trouvé les Groenlandois.

« Nous partîmes le 23 Mars ; l'air
» de mer étoit prodigieusement froid ;
» mais les vents soufflant assez fort ,
» nous arrivâmes heureusement à Kan-
» gek. En parcourant cette Ile , nous
» apperçûmes une hutte abandonnée ,
» faite d'huile de Poisson nécessaire
» pour faire du feu. Tout près de
» cette habitation , nous trouvâmes
» quinze individus dans une sorte de
» magasin pratiqué dans la terre ; nous
» y entrâmes à quatre pattes ; il nous
» fut impossible de nous y tenir de
» bout. Ces malheureux étoient tous
» couchés l'un contre l'autre , pour tâ-
» cher de se réchauffer mutuellement ,
» car ils étoient sans feu & sans lu-
» mière. Leur foiblesse étoit extrême ,
» au point de ne pouvoir remuer , ni
» parler. Un de nos serviteurs sortit
» pour leur aller chercher deux Poissons.
» Une jeune fille , n'ayant plus qu'un
» souffle de vie , se faisit de l'un de
» ces Poissons , le dévora tout crud ,
» & en avala les morceaux sans les

» mâcher. Quatre enfans de cette famille
 » étoient déjà morts ; nous laifsâmes
 » à ces malheureux une partie de nos
 » provisions ».

Quoique cette contrée paroisse trop peu favorisée de la nature, & , par là , devoir être exempte de plus grands malheurs, néanmoins l'expérience prouve qu'elle est sujette aux tremblemens de terre, autre fléau qui met le comble à ses désastres ordinaires ; en voici un exemple. La maison de *Lichtenfels*, quoique d'une très-petite élévation, dont les murs avoient quatre pieds d'épaisseur, fut ébranlée par un tremblement de terre, arrivé au mois de Septembre de l'année 1759. Les maisons voisines souffrirent davantage ; les toits en volèrent en éclats. Les navires qui étoient à sec sur le rivage, furent renversés & jetés au loin par l'ouragan ; huit hommes furent emportés dans la mer & y périrent. Cet orage s'étendit très au loin ; il porta ses ravages jusque dans la Mer Baltique &

jusqu'au *Kategat*, où plusieurs navires furent renversés & submergés. Ce désastre fut précédé & suivi par des éclairs épouvantables. Un de ces éclairs mit le feu à une maison qui en fut consumée ; un pareil événement eut lieu la veille de Noël à midi.

Quelque rares que soient ces fortes de calamités dans ce pays, M. Crantz parle d'un de ces phénomènes terribles qu'il avoit observés lui-même deux ans auparavant ; il s'annonça le 22 Septembre 1757, par un vent du sud, accompagné de pluie & de neige. On vit des éclairs si terribles, & serpenter avec tant de force, que, même dans les pays les plus chauds, on en voit rarement de semblables : on n'en avoit jamais vu de pareils au Groenland. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pendant tout cet orage, on n'entendit pas un seul coup de tonnerre ; le feu de ces éclairs, quoique très-vif, ne causa aucun dommage.

Voilà les événemens principaux à

remarquer dans l'histoire du Groenland. Les Hernutes s'efforcent depuis longtemps , avec un zèle & une peine incroyables , de prêcher l'évangile aux Groenlandois ; de leur en faire goûter les préceptes , & d'y faire fleurir la religion chrétienne. Ils persistent depuis plusieurs années dans cette mission pénible , & restent exposés au froid excessif , & aux autres incommodités de ce pays sauvage , dans l'unique vue de faire des profélytes. L'attachement incroyable des Groenlandois aux maximes de leurs pères , a toujours été un obstacle au zèle désintéressé & digne d'éloges de ces respectables Prédicateurs ; ils ont retiré peu de fruit de leur mission. Ils ont fait construire des églises en plusieurs endroits , particulièrement au canton appelé *les nouveaux Hernutes* , & à *Lichtenfels* ; cependant le nombre des Néophites , dans l'espace de vingt-trois ans , montoit à peine à sept cents , parmi lesquels il y avoit à peine aussi cent soixante communians à ce même temps.

Ce nombre est bien petit, relativement à la totalité des habitans ; on en comptoit dix mille , qui tous , à sept cents près , restoient encore opiniâtrement attachés aux coutumes , aux dogmes, aux habitudes & aux superstitions de leurs ancêtres.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

D ISSERTATION HISTORIQUE sur l'ISLANDE, la LAPONIE & la SAMOYEDE. Page	I
CHAP. XV. <i>Du Groenland.</i>	99
CHAP. XVI. <i>Coup - d'œil général sur la côte occidentale du Groenland.</i>	155
CHAP. XVII. <i>Lieux habités par les Groenlan- dois. Établissemens des Danois.</i>	185
CHAP. XVIII. <i>Du Climat & des Saisons du Groenland.</i>	204
OBSERVATIONS faites au Groenland, depuis le mois d'Août 1761, jusqu'au même mois 1762.	229
CHAP. XIX. <i>Observations curieuses & utiles sur les Mers du Groenland.</i>	236
CHAP. XX. <i>Caractère moral des Groenlan- dois, leurs Vertus & leurs Vices.</i>	262
CHAP. XXI. <i>Religion, ou plutôt Superstitions des Groenlandois.</i>	278
CHAP. XXII. <i>Mœurs particulières, Mariages, Éducation, &c.</i>	309
CHAP. XXIII. <i>Stature, Conformation & Passions particulières des Groenlandois.</i>	369

464	TABLE DES CHAPITRES.	
CHAP. XXIV.	<i>Nourriture des Groenlandois.</i>	Page 379
CHAP. XXV.	<i>De l'Habillement des Groenlandois.</i>	392
CHAP. XXVI.	<i>Huttes & Tentes des Groenlandois.</i>	401
CHAP. XXVII.	<i>Arts & Sciences des Groenlandois.</i>	414
CHAP. XXVIII.	<i>Maladies & Remèdes des Groenlandois.</i>	428
CHAP. XXIX.	<i>Des Funérailles des Groenlandois.</i>	435
CHAP. XXX.	<i>Événemens remarquables au Groenland.</i>	446

Fin du Tome second.



